


XVIII. 59
NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
1
15 -F
20
ROMA

L'ESPAGNE

SOUS

FERDINAND VII.

TOME PREMIER.

❋

« Mon but n'a pas été de préconiser telle forme de gouvernement
» en général ; car je suis du nombre de ceux qui croient qu'il n'y
» a presque jamais de bonté absolue dans les lois. »

De la Démocratie en Amérique, par Alexis de Tocqueville. *Introduction*, p. 22.

❋

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, 4, place de l'Odéon.

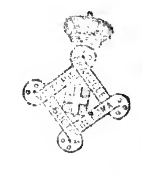
L'ESPAGNE

SOUS

FERDINAND VII,

PAR

LE MARQUIS DE CUSTINE.



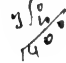
TOME PREMIER.

TROISIÈME ÉDITION.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DU PRINCE ROYAL,
PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXVIII.





INTRODUCTION.

Ces lettres sont écrites depuis six ans. Dire ce qui m'a jusqu'à ce jour empêché de les publier, c'est faire un aveu dont mon amour-propre devrait souffrir; mais on ne rougit d'un tort que tant qu'on espère le réparer. Sitôt qu'on croit un vice incurable on l'érige en système; et l'amour-propre parvient enfin à se glorifier du mal que la raison n'a pu guérir. J'avoue donc insolemment que la paresse m'a fait perdre six ans.

Mon travail ne consistait pourtant qu'à remettre au net les minutes de la correspondance qui m'avait servi de journal de voyage, à élaguer ce qui était personnel à mes amis, à définir des pensées assez claires pour des personnes bienveillantes ou douées d'un esprit supérieur, mais obscures pour des lecteurs distraits ou des critiques hostiles.

Toutefois, par amour pour la vérité, je ne dois accepter qu'une partie du blâme que mérite mon défaut de zèle; cette apathie n'a pas seulement sa source dans la faiblesse de ma nature, elle vient aussi de la connaissance que je crois avoir de mon siècle: nous vivons au milieu d'un tel tourbillon d'idées contradictoires, qu'il faudrait être possédé d'un orgueil bien robuste pour croire que ce qu'on pense importe au monde; je n'ai pas cet orgueil-là.

Depuis sa dernière révolution, la Fanre

préoccupée de ses propres affaires, ne pouvait s'intéresser qu'à elle-même. La peinture des mœurs d'un peuple étranger n'a d'intérêt que pour les esprits qui réfléchissent; or, pendant les six dernières années, les Français ont trop parlé pour réfléchir. Mes descriptions de sites, quelque admirable que soit la nature que j'avais à peindre, n'auraient frappé personne durant ce temps, rempli par les émeutes, les assassinats, les procès ruineux pour le pouvoir qui juge, enfin, par la lecture de brochures incendiaires.

Qu'on me permette de placer quelques pages de réflexions à la tête de ces volumes qui ne sont eux-mêmes qu'un mélange de descriptions et de considérations philosophiques et religieuses. Ce que j'ai vu en parcourant la contrée la plus singulière de l'Europe a provoqué des remarques, et l'ôn reconnaîtra plus tard que toutes ces remarques sont analogues aux idées que je veux d'abord

résumer ici par conscience, afin que le lecteur sache à quoi se fier dans mes lettres.

Je ne cesserai de protester de la vérité des faits; quant à la justesse des idées, c'est une question que je ne veux pas poser, puisque je ne puis la résoudre; je la soumets à mes juges.

Le mérite de l'écrivain ne consiste aujourd'hui que dans la nature et dans l'enchaînement de ses pensées; les belles paroles appartiennent à la médiocrité comme au génie; mais la modération des sentiments qui produit l'équilibre de l'âme, et l'impartialité, vraie lumière de l'esprit, resteront toujours l'apanage de la force. Ces qualités sont le but idéal que je ne me vante nullement d'avoir atteint, mais que je poursuis de tous mes efforts.

Avant de publier l'histoire de ma vie pendant mon séjour dans un monde étranger,

je ne puis m'empêcher de faire quelque retour sur moi-même, ni de jeter un coup d'œil sur mon pays natal.

L'époque des livres, qui n'aspirent qu'à être tout simplement des livres, a-t-elle recommencé pour la France? L'amour d'un art quelconque peut-il suffire chez nous à la vie d'un homme? J'écris, mais après que les idées qui me dominent sont exprimées, je me dis : A qui parviendront-elles? A quelques esprits, frères du mien, qui partagent mes sympathies, qui puisent leur vie à la même source que moi; or, ces esprits-là savent déjà ce que j'ai à leur dire; et pour les autres, s'ils me lisent, mes commentaires leur gâteront mes tableaux.

D'ailleurs, pourquoi tiendrais-je à mes vues plus que le monde n'y tient? Les idées sont dans l'air; et si je ne fais pas imprimer mes pensées, ce qu'elles ont de bon sera bientôt ramassé par d'autres. Nul homme

ne peut se croire nécessaire dans un temps où l'esprit est à chacun, mais où le génie n'appartient qu'à la masse.

Jadis la gloire de faire un livre équivalait à la fatigue. Maintenant ce n'est plus un moyen de se distinguer; tout le monde en fait. Les hommes vraiment rares aujourd'hui, ce sont les lecteurs. L'abus de la presse a ramené les peuples au point où ils se trouvaient avant l'invention de l'imprimerie : alors les auteurs ne pouvaient répandre assez leurs manuscrits pour se faire un public, et, les esprits avides de lumière s'arrachaient les parchemins savants. A présent on jette les livres à la tête de tout le monde, mais personne ne les ramasse, excepté ceux qui ne peuvent les juger. Les cœurs amoureux de la vérité fuient les écrits comme ils les recherchaient autrefois.

Cependant ces livres, tout menteurs qu'ils

sont, se vendent, mais sans nous faire jouir de leur succès, à moins que nous ne soyons des sots. S'ils trouvent des lecteurs, c'est qu'ils les vont chercher au bout du monde, en Russie, en Amérique, en Asie. La vraie gloire est celle qu'on recueille chez soi; mais l'écrivain français, comme anciennement le pontife de Rome, n'exerce son pouvoir qu'au loin.

J'excepte deux ou trois noms révérés même chez eux (le siècle aime à se contempler dans des écrits, miroirs fidèles de notre civilisation), mais hors ces privilégiés de la renommée ;... et encore ne nous disent-ils pas tous leurs mécomptes..... où sont aujourd'hui les poëtes, les auteurs qu'on peut féliciter d'avoir écrit? Laissons à part le salaire de leur labeur, oublions pour un instant la librairie; renfermons-nous dans la littérature. Les lettres contemporaines se sont-elles acquis assez d'honneur pour enflammer d'é-

mulation les hommes qui s'attribuent du talent, et dès lors quelques droits aux suffrages de leurs contemporains? L'art d'écrire, étudié consciencieusement, peut-il de nos jours rendre à l'écrivain ce qu'il lui coûte? Je ne le crois pas; la plume n'est plus l'arme qui sert le mieux à défendre la vérité, l'autorité abandonne les livres et reste à la parole. La physionomie de l'homme est là du moins pour confirmer ou pour démentir l'orateur. Avant de parler avec fruit, il faut valoir quelque chose.

Les réputations les plus promptes, les plus universelles peut-être de ces derniers temps, sont dues au don de la parole. Qui peut se flatter parmi nous d'avoir obtenu un succès pareil à celui de l'abbé Lacordaire à Notre-Dame? Les assemblées politiques ont beau discréditer la parole, elle restera toujours l'organe le plus puissant de la vérité.

L'éducation moderne, favorable aux demi-

talents, est une des causes de l'accroissement disproportionné du peuple écrivain et du discrédit de l'art d'écrire. La nation des docteurs a multiplié au dépens de celle des disciples; c'est au point que l'homme qui veut se faire lire ne trouve plus de juges; il n'a que des rivaux. Toujours sur le chemin de quelqu'un, il ne répond exclusivement au besoin de personne, mais il est sûr de gêner les desseins de plusieurs. De là découragement, envie, mensonge, perplexités inexprimables qui aboutissent... à une médiocrité abondante : le pire des défauts, puisqu'il se donne pour une qualité......... Pourtant on écrit, parce qu'on était né pour écrire....

Mais aussi avec quelle terreur prévoyons-nous que notre pensée va tomber et se perdre comme une goutte d'eau dans cet océan des esprits ambitieux, dont les flots tourbillonnent autour de nous ! Si nous osons regarder de près le monde où nous entrons en nous

faisant auteur, que voyons-nous ? Hors les deux ou trois noms auxquels j'ai fait allusion (ceux-ci sont immortels d'avance), il n'y a presque plus d'individus dans la littérature; je n'y vois que des bataillons, des soldats enrégimentés, mais tous déclarés égaux à leurs chefs......... Cette première découverte me repousse, car les pensées hautes et profondes naissent dans les cœurs solitaires. Voilà ce qui m'a toujours donné de l'éloignement pour les productions de la presse périodique.

A la tête d'une de ces phalanges d'écrivains, espèces de constellations littéraires et politiques qui rappellent celles des esprits du Dante dans son Paradis, au pur éclat et à la durée près, un grand talent se présente devant moi : ses nouvelles feuilles à la main il me crie : « Venez à nous, nous prêchons l'association des peuples, la fraternité de tous les hommes, l'unité d'action et d'intérêt parmi les enfants de la terre, et nous

travaillons à pousser le genre humain vers le but éternel de la Providence. Venez hâter la fin du règne de la violence et l'avénement de la justice suprême. Plus de force brutale : la puissance est tou te dans la persuasion. »

J'écoute, je suis séduit. Ce talent poétique sait donner de si belles formes à l'erreur!...... Il sait si bien éblouir et se laisser éblouir! Néanmoins je me défends bientôt de mon admiration, je crains le vague d'une doctrine qui, avant d'avoir converti son saint Paul en l'aveuglant, n'avait de neuf qu'une nomenclature barbare.

Au fond de ce système, qualifié de l'épithète baroque de progressif, est l'unité catholique détournée de sa vraie destination, enlevée au monde des esprits, et violemment implantée dans celui des intérêts. Or, ce qui était vérité divine dans l'ordre spirituel, devient un

leurre dangereux dans l'ordre matériel. On me dit que vous prêchez un évangile, j'accours;... je vois que c'est une enseigne que vous affichez, un bouclier que vous levez.

A quoi vous a servi de démentir votre noble nature, d'abandonner la spiritualité chrétienne pour faire plus d'effet par le matérialisme politique? Qu'espérez-vous de la doctrine de l'utile prise pour texte de vos nouvelles homélies législatives? Vous ne serez jamais plus neuf que Bentham ni plus logique dans le développement du système des intérêts matériels. Vous avez renoncé à l'obéissance que vous imposait la doctrine catholique, sans pour cela devenir le premier de la secte nouvelle. Vous ne changerez pas l'homme que le Dieu vivant et mourant n'a pu changer, et votre parole ne suffira pas pour me persuader que la société que vous allez fonder sur le désir des jouissances de la terre, sera moins sujette à se dépraver que

cette vieille association catholique qui reposait sur le sacrifice de soi-même, sur l'abnégation des biens temporels, sur le mépris de la vie, sur l'espoir de l'éternité. Vous avez renié vos chefs pour en retrouver un plus dur, plus absolu dans le hardi novateur anglais. Bentham sera toujours aussi tranchant, aussi orgueilleux et plus fort que vous, parce qu'il a été plus conséquent ; vous resterez au-dessous de vos efforts pour servir d'exemple aux natures poétiques malheureusement fourvoyées dans un siècle positif comme le nôtre. Vous pouviez combattre cette tendance vers le matérialisme, vous avez mieux aimé la flatter ; vous êtes couronné, mais vous n'êtes plus libre.

Vous faites des restrictions, je le sais, vous vous débattez contre quelques-unes des conséquences immédiates de votre système, mais je ne m'arrête pas à ces artifices d'écrivains, de pareilles précautions, tout usées

qu'elles paraissent, embellissent les discours, mais elles gênent l'action. Les hommes que vous endoctrinez oublieront comme moi la modération de vos phrases, qu'ils livreront à l'approbation des dupes, pour agir selon toute la rigidité de vos idées. Je juge vos écrits, par l'effet qu'il doivent ou du moins qu'ils veulent produire sur les masses. Le christianisme, tel que Dieu et ses apôtres l'ont prêché, dit aux riches : Donnez; le christianisme tel que vous l'interprétez dit aux pauvres : Prenez. Et toutes les nuances de votre éloquence se perdent dans l'abîme qui séparera toujours ces deux doctrines.

Vous tombez dans une erreur analogue, quoique opposée en apparence, à celle du clergé français du temps de Louis XIV. A cette époque d'idôlatrie monarchique, le plus grand nombre des prêtres avait mis la religion au service de la royauté : vous la mettez au service de la démocratie, vous changez

d'idole ; mais vous n'en faites pas moins un sacrilége, en prostituant les intérêts du ciel à la politique du jour. C'est toujours au pouvoir souverain de la terre, que vous soumettez Dieu ou du moins la religion, la seule émanation divine qui puisse parvenir jusqu'à l'homme.

Quel talent, si flexible qu'il soit, pourra jamais persuader aux nations diverses que l'intérêt, cet éternel instrument de division, est le lien qui doit les réunir? S'il se trouve un peuple assez amoureux de nouveautés pour se laisser prendre à ce piége et pour discuter paisiblement sur les passions de ses ennemis, ceux-ci, qui n'auront point marché du même pas que lui dans la voie des améliorations pacifiques, ne manqueront pas d'entendre leurs intérêts à l'ancienne manière. De là des luttes sanglantes et qui retarderont indéfiniment votre association de tous les états de la terre. Puis cette paix exté-

rieure que vous prêchez allumerait bientôt partout la guerre intestine. C'est une démolition complète de l'édifice social tel qu'on l'avait conçu jusqu'à présent, au profit d'un nouvel ordre de choses, qui n'a pour base que vos espérances, vos promesses, et dont le moindre inconvénient est d'être impossible.

Si j'avais moins de respect pour votre conscience, moins l'habitude de croire à votre puissance d'illusion, je dirais que vous connaissez mieux que moi cet inconvénient.

Vous êtes de bonne foi, je le crois comme vous; c'est pourquoi je dis que vous êtes aveuglé. Si vous aviez regardé au fond des choses, vous verriez que l'alliance des peuples, ou du moins de quelques peuples, peut, il est vrai, s'effectuer pour un temps, mais dans un but déterminé, et non dans le douteux espoir d'un progrès de richesses et de prospérités indéfinies, illusion dont personne que

vous n'est dupe : ainsi vous pourrez soulever autour de vous les passions des sujets contre les princes, faire un appel aux masses, afin qu'elles se liguent entre elles dans l'intérêt de la démocratie européenne ; mais quand vos efforts, et ceux des nations que vous ameuterez, auront réussi, c'est-à-dire quand tous les trônes, ou du moins quelques trônes, seront tombés sous les coups des nations réunies, ces mêmes nations se retrouveront en présence les unes des autres, avec leurs jalousies, leurs besoins, leur cupidité, leurs misères... et je ne vous souhaite pas de voir la paix que vous aurez apportée au monde!.....

Alors d'autres que moi élèveront peut-être la voix, pour vous reprocher le vague et le vide qui paraît au fond de vos doctrines, sitôt qu'on veut les appliquer à la reconstruction des sociétés. Ces hommes de l'avenir que vous appelez à votre aide avec tant d'éloquence, reconnaîtront, mais trop tard,

que ce sont les intérêts des peuples plus que les passions des princes qui divisent la terre.

Un autre effet de votre système serait d'énerver les esprits, en les jetant dans une carrière de discussions interminables et aussi subtiles que celles du Bas-Empire. Vous exposez vos peuples ergoteurs à devenir la proie des peuples obéissants, qui, quoi que vous en disiez, seront toujours plus forts dans leur action muette que vous ne l'êtes dans votre oiseuse éloquence politique.

Reste à civiliser les nouveaux barbares qui seront venus vous jeter hors de vos bureaux philanthropiques, et dont le sabre aura tranché un peu trop vite des questions que vous alliez résoudre, sans doute avec plus de logique et de bénignité : c'est ici qu'on pourra voir à l'œuvre les *humanitaires*.

Je doute qu'ils réussissent mieux dans leur nouvel apostolat que les humbles et simples

catholiques. Mais, en attendant qu'ils convertissent et renouvellent le monde, ils peuvent troubler la France et une partie de l'Europe. Ceci me paraît le résultat le plus probable de leur apostolat, si toutefois ils produisent plus d'effet que leurs frères aînés les Saint-Simoniens.

Ce que n'ont pas fait les paroles d'un croyant et les affaires de Rome, est-ce le livre du peuple qui le fera? C'est comme si la copie à l'aquarelle du Jugement dernier de Michel-Ange devait produire plus d'effet que l'original...... Des attaques aussi violentes, qui ne bouleversent pas l'ordre des choses établi l'assurent.

Vous me rappelez ce qui m'est arrivé une fois en voyage. Je courais la poste dans une mauvaise voiture: vous ne ferez pas la route, me dit-on en partant; je suis pressé, répondis-je, et je fis signe au postillon de monter à cheval Arrivé au re-

lais, je vois mon domestique qui s'approche de la roue avec un énorme marteau. — Que faites-vous? lui dis-je. — Ne voyez-vous pas, me répond cet homme, que votre essieu est près de se rompre? Il a une fente, et je veux le frapper à coups redoublés pour voir si vous pouvez continuer votre route. — Coûte qui coûte il faut partir, je ne puis m'arrêter.

La même opération et le même colloque se répétèrent à toutes les postes, et j'achevai mon voyage, rassuré par la singulière épreuve à laquelle mon domestique soumettait ma pauvre voiture.

Au pôle opposé du monde des écrits, je vois s'élever en ce moment un jeune talent, naguère le disciple de celui dont je viens de combattre la tendance. Ce disciple, entièrement séparé de son maître, est devenu la voix d'une école peu connue, mais dont les adeptes, encore en petit nombre, sont forts

de leurs croyances et de leurs dédains. Pour eux, tout se rattache au moyen âge; ils ne comprennent le christianisme que revêtu des formes gothiques que lui avaient imposées la chevalerie et la papauté du douzième siècle. Pourtant cette époque est celle où l'idée de Dieu avait pris la figure la plus matérielle dans les imaginations chrétiennes, et où la confusion du pouvoir spirituel avec la puissance temporelle produisit les abus les plus funestes à la pure doctrine d'un maître qui n'a cessé de répéter : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Malgré les interprétations abusives que des sophistes ont données à ce mot de l'évangile, il révèle la tendance dominante du christianisme, qui est d'enseigner aux hommes la supériorité de l'esprit sur la matière.

Les scandales de cette époque ont été si grands, que le souvenir qu'ils ont laissé dans l'esprit des peuples a toujours servi

de prétexte aux hérésies, qui depuis lors se sont enracinées en Europe pour s'y maintenir jusqu'à nos jours : voilà, selon ces hommes du parti pris, l'âge d'or du christianisme !... Le culte du passé est devenu chez eux une véritable idolâtrie. Ils ne craignent ni de borner la puissance de l'esprit saint, en réduisant son action à la mesure d'intelligence de l'esprit humain au moyen âge, ni de gêner l'Église universelle dans l'exercice de sa domination toute spirituelle.

L'avidité du pouvoir leur fait oublier que cette église a subsisté huit siècles avant l'œuvre de Charlemagne, et qu'elle saura se passer des secours que lui avaient prêtés les princes de la terre, mieux qu'elle n'a su s'accommoder de ce pernicieux appui, nécessaire tout au plus pour lui faire traverser des âges de barbarie. C'est dans l'ordre religieux qu'il est permis d'espérer tout de l'avenir et défendu de rétrograder vers le passé : là seulement est le

progrès indéfini, parce que la religion est une chaîne dont le premier anneau s'attache à la terre et le dernier au ciel.

Laissons donc le passé pour ce qu'il valait; les légendes du moyen âge ont leur charme et leur prix; elles nous prouvent, à leur manière, la spiritualité de l'âme, mais les saints de ce temps-là combattaient avec les armes de l'époque; aujourd'hui il en faut employer d'autres pour remporter la même victoire.

Un jeune homme du treizième siècle, qui renaît dans le nôtre, est un phénomène vénérable sans doute; mais plusieurs hommes, qui s'uniraient pour parler et penser comme ce jeune homme-là, feraient douter de leur sincérité; ce serait un grand obstacle à leur influence, car la seule religion encore possible en ce temps-ci, c'est la passion du vrai.

Les admirateurs exclusifs et maniaques du moyen âge devraient donc, par conscience, se garder de chercher à faire des prosélytes.

C'est surtout appliquée aux arts que leur doctrine me paraît choquante. La perfection de la peinture finit pour eux où elle a commencé pour le monde. Les génies précurseurs de Raphaël : Cimabue, Giotto, Jean de Fiesole, et tant d'autres, avaient atteint, disent-ils, le dernier terme de l'art qui n'a fait que dégénérer depuis l'école du Pérugin.

Ces grands hommes, que vous divinisez par caprice, seraient un peu surpris de voir la place que vous leur assignez dans l'histoire de la peinture, s'ils connaissaient comme vous les œuvres de leurs successeurs.

Eux qui ont passé leur vie à lutter contre les difficultés matérielles d'un art dont ils

ignoraient les secrets; eux qui, travaillés incessamment du besoin de reproduire le beau, eux qui sont morts avec le regret de n'avoir pu réaliser leur idéal; ils tomberaient à genoux devant ce que vous blâmez si lestement, dans Raphaël, le Titien et le Corrège; ils diraient:

« Nos vœux sont accomplis, les germes que nous croyions perdus en nous ont été fécondés et développés par d'autres; nous n'avons pu, malgré nos efforts, exprimer notre vrai sentiment; nous avions conçu la perfection par instinct, l'art nous a manqué pour la manifester; nos œuvres ne retracent que les pressentiments du génie; dans aucune de nos créations le talent ne correspond à la pensée, qui reste obscure et gênée sous l'obstacle matériel; nos chefs-d'œuvre mêmes n'ont pu atteindre qu'à l'image du beau souffrant; mais le beau du grand siècle est le beau triomphant.....

» Gloire aux arts de la Grèce, dont la ré-

surrection a ramené l'art chrétien au naturel et à la vérité! »

Tel serait le langage de vos peintres de prédilection, s'ils pouvaient voir les merveilles produites par l'école d'Italie au temps de Raphaël et depuis cette époque; et, s'ils ne parlaient pas ainsi, seraient-ils dignes de notre admiration? Des hommes de parti ne sont pas des artistes.

L'art a cela de commun avec la religion, qu'il s'efforce de ramener l'homme à ce qui est vrai et bien en soi, indépendamment de tous les préjugés d'époque et de nation. Travaillant sans relâche à retrouver le type universel du beau, qui est son but idéal, il étend le domaine de la sensibilité comme la religion étend celui de la pensée.

Le sérieux, l'expression sévère, le style maigre que vous admirez exclusivement dans

les chefs-d'œuvre symboliques du moyen âge, n'est point particulier à l'art chrétien : l'Egypte et la Grèce ont commencé de la même manière.

Supposez que votre système fût généralement adopté, que feriez-vous de toute l'école espagnole? Elle est chrétienne, plus chrétienne que celle d'Italie. Néanmoins elle n'a conservé aucun vestige de l'art du dessin tel que le comprenaient les hommes de talent au moyen âge, et que vous le concevez encore aujourd'hui, quand vous affectez de compter pour rien les chefs-d'œuvre de la Grèce et tous les travaux des génies modernes. Si vous réussissiez à faire partager aux écoles votre admiration exclusive pour la peinture mystique, vous feriez des élèves obstinément ignorants des premières règles de leur art, des talents maniérés, quoiqu'autrement maniérés que leurs rivaux; or, il n'y a pas de bonne manière. L'étude de la nature dirigée

par le sentiment du surnaturel, voilà ce qui fait les grands maîtres. L'artiste digne de ce nom ne doit imiter le beau qu'il voit, que comme un moyen de faire comprendre le beau qu'il conçoit. C'est par ce mélange d'idéal et de réalité que les Grecs et Raphaël ont formé leur style, c'est-à-dire atteint la perfection.

J'admire avec curiosité vos saints et vos saintes du moyen âge; leur lutte contre les passions basses me rend attentif à l'histoire de leur vie, et prête un intérêt particulier à la représentation de leurs personnes en peinture et en sculpture; si ces images ne sont pas vraies, elles nous retracent du moins, exactement, l'esprit des siècles où on les a faites. Dans les statues, dans les tableaux et dans les légendes, chefs-d'œuvre de ces temps de crédulité, nous retrouvons avec intérêt des personnages dont les physionomies expriment le goût et les idées des hommes d'alors. L'ar-

chitecture des cathédrales gothiques me semble le résumé de toutes les pensées religieuses de la cité, de la nation. J'aime avec vous les ogives, les vitraux peints, les niches ciselées pour y placer vos saints de prédilection; je respecte ces monuments symboliques de la foi de nos pères; mais je conçois encore autre chose que tout cela en fait d'art et même en fait de vertu.

Le bon Dieu est si clairvoyant, qu'il sait discerner partout ses vrais serviteurs, de quelque livrée que le temps les revête. Qui nous dira si un pauvre esprit du dix-neuvième siècle, tourmenté par les doutes et les blasphèmes des générations qui l'ont précédé, et plus encore par les lueurs de fausse croyance qui recommencent à poindre autour de lui, ne se rend pas plus agréable à Dieu en conservant seulement une foi simple et ferme à la divinité de Jésus-Christ, à l'infaillibilité de son église dans l'ordre spirituel,

que tous vos saints du moyen âge par leurs sacrifices tant admirés de la foule, et dès lors récompensés?... Des rois et des reines, dans ces temps merveilleux, se dépouillaient pompeusement de tout, mais pour avoir tout après leur dernier dépouillement.

Aujourd'hui croire, avouer que l'on croit, est un acte d'humilité plus difficile peut-être que ne l'étaient, il y a six cents ans, les éclatantes pénitences des grands de la terre.

Vous nous vantez trop les prodiges de foi de ces soldats du Christ.... Une âme qui voit la nature physique se renier pour ainsi dire afin de l'assister dans sa vocation spirituelle, a-t-elle beaucoup de mérite à se soumettre? Elle s'abandonne à Dieu;.... bel effort! quand ce Dieu ne lui permet pas le plus léger sacrifice sans la dédommager aussitôt par la promesse du centuple, par le ciel même, qu'il lui fait voir non-seulement en songe, mais voir de

ses yeux charnels? Quel est le chrétien qui ne deviendrait patient jusqu'à l'héroïsme, si Jésus-Christ lui permettait d'apercevoir dès cette vie la société des élus, et s'il lui montrait parmi ces souverains du monde surnaturel le trône réservé pour lui de toute éternité? Que n'a-t-il pas le droit d'obtenir d'une âme, cet adorable époux qui charme incessamment les fidèles par sa présence spirituelle et même sensible, par de douces paroles, par des entretiens familiers comme ceux d'un ami avec son ami?...

L'abandon où nous languissons aujourd'hui, par je ne sais quel incompréhensible décret de la Providence, est la plus rude de toutes les tentations; c'est une épreuve plus douloureuse que les pénitences austères des siècles où la foi, la charité, étaient si faciles aux chrétiens, que l'impossible alors eût été de ne pas croire et de ne pas aimer.

Quel cœur si dur aurait pu douter de la bonté d'un pasteur qui se prêtait à tout de crainte de perdre une brebis, qui se présentait lui-même à ses élus sous toutes les formes, les entourait de prodiges, les rassasiait de miracles..... (c'est vous qui le dites), qui semblait n'avoir d'autre occupation que de se rendre à l'appel de toute âme sincère et souffrante? Dans ces temps merveilleux, le roi du ciel, selon les besoins spirituels de ses serviteurs, faisait marcher les arbres; il ressuscitait les morts, rendait la vue aux aveugles, changeait dans les tombeaux des saints l'exhalaison putride des cadavres en parfums délicieux; sur le lit de mort des élus, le râle de l'agonie en mélodies célestes; je vous le demande à vous-même, admirateur exclusif de ces siècles de poésie pieuse, en faudrait-il tant faire de nos jours pour convertir le pécheur le plus endurci? Nos coupables ne sont pas aussi exigeants que l'étaient vos pénitents.

Des chrétiens ainsi dirigés sont moins admirables dans leurs austérités les plus surprenantes que dignes d'envie dans leurs consolations, et si vos éloges trop exclusifs me poussent à la contradiction, je dirai qu'à force de crédulité vous ne voyez pas que vous me dépeignez vos héros populaires des âges de la féodalité comme des ambitieux raffinés, insatiables, auprès desquels les simples chrétiens de notre temps me paraissent des saints.

Faut-il s'étonner que la terre soit de fange quand le ciel est de fer?

Le livre, dont la lecture a provoqué cette réfutation, est la *Vie de sainte Elisabeth*, publiée au commencement de l'autre année. Bien des gens trouveront peut-être qu'il n'a pas produit un effet assez général pour motiver l'importance que j'attache aux doctrines qu'on y prêche; mais, outre que j'ai tenu

compte du long avenir de talent promis à la jeunesse de l'auteur et des préoccupations politiques du public, au moment de l'apparition de ce livre, j'ai cru qu'il pouvait exercer une influence peu salutaire sur quelques esprits religieux, principalement sur une école de jeunes artistes français en relation avec l'Allemagne.

Je me suis rappelé le système défendu par l'auteur d'un autre livre intitulé *de l'Art chrétien*, ainsi que les compositions d'une foule de peintres et de sculpteurs qui ne font plus que du gothique moderne, et j'ai senti le besoin de protester de toutes mes forces contre ce qui me paraît une fausse interprétation des vérités chrétiennes appliquées à l'histoire et aux arts.

Il me semble que l'Allemagne a beaucoup à se plaindre de l'abus de cette mysticité exclusive qui commence à se faire des parti-

sans chez nous; ils sont encore peu nombreux, j'en conviens, mais une erreur ne saurait être trop tôt combattue.

Un article qui vient de paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, justifie ma prévoyance, il a pour titre : *De l'art religieux en France.* Ce morceau remarquable par la force du style, est une déclaration de guerre formelle à tout ce qui entend l'art autrement que les partisans exclusifs de la peinture, de la sculpture et de l'architecture du moyen âge. Certes, si ce caprice systématique prévaut, nos neveux sont destinés à ramper dans une étrange ignorance, enseignés comme ils l'auront été par des docteurs qui, d'un trait de plume, pour ne parler que de la peinture, rayent de la liste des vrais artistes, Raphaël dans la seconde partie de sa vie, depuis et y compris l'école d'Athènes, cet immortel chef-d'œuvre, jusqu'à la transfiguration; puis l'école des Carrache, avec le

Guide inspiré des grâces antiques et pénétré de l'esprit moderne, avec le sublime Dominiquin, dont l'âme est le miroir de la nature tourné vers le ciel, par des docteurs enfin qui comprennent dans leur anathème, les derniers et les plus grands des Flamands, oubliant que ces hommes étonnants ont un coloris si merveilleux, qu'il semble que la lumière du soleil soit mise à la disposition de leur pinceau. Et la lumière, c'est la peinture.

Une telle doctrine mérite-t-elle une réfutation sérieuse? Pas encore; mais il est temps d'avertir l'avenir de se prémunir contre une erreur propagée par des hommes d'un talent imposant; ces réformateurs du goût s'embarrassent peu de rétrécir le domaine de l'art, pourvu qu'ils fassent prévaloir leurs idées mystiques sur la forme exclusive qu'ils jugent à propos d'imposer aux productions de l'imagination.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter un système, qui n'a de nouveau que le dédain de ses partisans pour tout ce qui lui est opposé; et ce n'est pas non plus à moi d'entreprendre méthodiquement une telle tâche; j'ai trop de penchant naturel à la polémique, pour oser me livrer à cet inutile jeu d'esprit. Mais comme admirateur passionné de tout ce qui est beau et vrai, je crois de mon devoir de protester contre les effets d'une doctrine, dont le moindre inconvénient serait de restreindre chez les hommes de l'art l'idée qu'ils se font du beau.

J'entrevois un mal plus grand encore, dans l'application rigoureuse du spiritualisme chrétien à la peinture moderne. Par un tel abus du dogme de l'immortalité, nous donnerions des armes puissantes aux ennemis du catholicisme. Ils nous reprochent de compter pour rien la terre, d'être plus dédaigneux de la nature que le Créateur, de n'occuper la

vie de l'homme que de la pensée de la mort. Ils nous regardent enfin comme des ultra spiritualistes, qui veulent priver l'homme de la réalité pour le faire courir après une chimère. Les biens naturels sont beaucoup pour l'homme, disent-ils, mais vous voulez qu'il les compte pour rien! Notre exagération a fait beau jeu à l'hérésie : nous trouvant trop dogmatiques, les protestants ont fondé les nouvelles sociétés chrétiennes sur l'examen, ce qui veut dire en définitive sur le doute; et les nations sont là pour dire combien d'avantages mondains elles ont retirés de leur soi-disant réformation religieuse du seizième siècle, qui était une funeste hérésie religieuse, mais une glorieuse émancipation politique proclamée sur les ruines de l'église. Pourquoi compliquer encore une fois les questions? Pourquoi renouveller la bataille entre le matérialisme et le spiritualisme sur un autre terrain? Pourquoi vouloir confondre les choses de la vie et les espérances de la mort? En

un mot, pourquoi soumettre les principes de l'art libéral du dessin à la théologie? La philosophie chrétienne peut suffire à l'âme, mais les arts parlent aux sens avant de s'adresser à l'esprit. En peinture, tout sacrifier à la supériorité du moyen âge, c'est méconnaître la sphère de la religion, en même temps que c'est oublier le vrai but de l'art, qui est non-seulement d'étendre la vue de l'homme au delà de sa prison, mais d'embellir cette prison. Loin de dédaigner, comme vous le faites, la beauté terrestre, l'art est destiné à orner toute la route qui conduit du berceau jusqu'à la tombe.

Vous comptez le temps pour rien, les sens pour moins que rien; tant mieux pour vous, vous êtes une âme d'élite; mais nous, si nous parlions comme vous parlez, nous serions des hypocrites. Il me paraît que vous marchez sur le chemin des saints, que vous êtes un homme d'exception, un homme déjà mort;

et, comme heureusement pour vous, vous êtes né catholique, personne ne vous empêche de prêcher l'enterrement des vivants : faites des moines; ne faites pas des peintres.

Quelques raisons que votre passion entasse en faveur de ce que vous appelez l'art chrétien, l'artiste monacal du moyen âge ne sera jamais le type des artistes de tous les siècles, même de tous les siècles chrétiens; et quand vous nous donnez l'exception pour la règle, je ne vous écoute plus. Trouvez, fondez un ordre monastique en rapport avec les besoins de certaines âmes qui portent impatiemment le poids du temps où nous vivons, je vous admirerai, je vous envierai ; mais quand je vois que vous vous efforcez de traîner le monde après vous dans votre cloître, et de soumettre au joug monastique jusqu'à l'imagination de l'artiste, la plus indépendante de toutes les facultés humaines, je vous blâme et je vous plains : c'est un sys-

tème en action, et les systèmes sont des rêves.

Le temps approche où il faudra bien que le catholicisme, pour retrouver son peuple, s'explique sur l'application de la spiritualité évangélique aux actions de la vie mondaine, et qu'il discerne plus nettement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, les conseils donnés aux âmes d'exception, des règles imposées à tous. Cependant, vous retardez l'œuvre essentielle par des querelles qui ne portent que sur des accessoires; et vous oubliez que les questions incidentes se trouveront résolues d'elles-mêmes, dès que la grande dispute de la philosophie et de la religion aura conduit le genre humain à une trève raisonnable. Vous exhortez les évêques à se faire architectes: demandez-leur plutôt de se préparer au prochain concile. C'est là que seront réglées d'abord les destinées de l'humanité; le reste viendra de soi-même.

Votre admiration exclusive pour le moyen âge m'étonne : c'est pourtant cette époque qui a enfanté ces temps que vous méprisez : les trois siècles qui ont précédé les nôtres. Vous dites que cet enfantement n'a pas été naturel, et qu'il faut rentrer dans le germe pour en tirer tout ce qu'il n'a pas produit d'abord; c'est comme un enfant contrefait qui demanderait à sa mère de le recommencer.

Laissez donc marcher le temps plus librement que votre pensée!... De nouvelles mœurs donneront une nouvelle vie aux arts, et modifieront le style des écoles selon les besoins des âges. Vous l'avez très-bien dit : ce n'est pas la critique qui crée, ni même qui réforme efficacement l'avenir; la critique n'a qu'un effet rétroactif aperçu de quelques esprits stériles et capables d'amuser leurs loisirs, à corriger le passé. Tout en blâmant l'usage de cette arme, vous vous en

servez beaucoup ; mais vos efforts en ce genre n'aboutiront qu'à propager parmi quelques artistes un fanatisme aveugle, une austérité de style analogue à l'hérésie qui désole secrètement encore l'église gallicane. Vous ne comprenez le beau que d'une manière, comme certains docteurs comprenaient le bien, et votre peinture chrétienne est de l'art janséniste.

Je ne m'arrête pas à vos réticences; je croirais faire injure à votre sincérité, si je n'écartais ces précautions oratoires pour aller droit au fond de votre pensée, que je lis entre vos lignes : c'est que hors ce que vous appelez exclusivement l'art catholique au moyen âge, il n'y a point de salut pour les artistes. Je ne puis m'empêcher de le répéter : c'est la querelle des jésuites et des jansénistes renouvelée à propos de l'art. Dans cette querelle, les jésuites me paraissent avoir raison, du moins pour le fond, puisqu'ils étendent

l'idée et que vous la restreignez. Je vous crois dans l'erreur, et votre erreur m'épouvante d'autant plus que je vous trouve plus de talent pour la défendre, plus d'ardeur et de persévérance pour la propager. N'avez-vous pas déjà recruté de nobles partisans?

Vous avez un style où les idées se soumettent à la parole, sans perdre de leur énergie primitive; un tel style est une arme, et nouvel iconoclaste, vous l'employez à détruire les images qui vous déplaisent. Vous avez une logique assez serrée pour porter vos principes à leurs dernières conséquences; mais comme me l'écrivait hier un jeune homme qui tôt ou tard se fera connaître au monde, la logique est une clef avec laquelle on n'entre que chez soi : eh bien! malgré tous vos dons, vous pouvez faire du mal, parce que vous avez des yeux qui grossissent les objets et prennent la branche pour le tronc.

Entre les deux écrivains que j'ai assayé de réfuter, et qui à force de s'éloigner l'un de l'autre se trouvent placés aux deux extrémités de l'échelle de la pensée, je vois tourbillonner le peuple des esprits productifs.

La confusion de ce monde, livré à tous vents de doctrines, m'épouvante toujours davantage. C'est un ouragan où les hommes de talent, comme les damnés du Dante, sont emportés à travers les ténèbres qu'ils prétendent dissiper et qu'ils ne font qu'épaissir, tant leur manière de répandre la lumière est contraire à leur but!

Les uns refondent l'histoire des dernières années de l'autre siècle au profit de leurs croyances. Ils arrangent avec art le tableau de la révolution française, de façon à représenter Robespierre comme un être supérieur perdu par son alliance avec des

hommes indignes de lui. Moyennant ce petit sophisme historique, ils proclament un nouveau Christ, et mettent le sanguinaire dictateur des terroristes au niveau de la vertu divine incarnée sur la terre. Ils auront beau faire appel à longanimité publique, notre messie différera toujours beaucoup du leur : cette différence est celle que Dieu a mise entre l'agneau et loup.

Les autres refont une encyclopédie à l'usage de la doctrine du progrès indéfini, doctrine dont la dernière conséquence serait de changer ce monde en paradis, et de faire de la terre le ciel. Complément du matérialisme moderne, ce système rend le Dieu triomphant présent parmi nous, et dès lors les espérances de l'âme inutiles; on est pressé; la foi prendrait le plus long, c'est ici qu'il faut mettre le ciel : attendre ce serait croire, il vaut mieux jouir.

D'autres enfin, avec une persévérance di-

gne de grands éloges, vont chercher dans une nouvelle partie du monde le type d'une société qui leur paraît devoir servir de modèle à toutes celles de l'avenir. Ils ne voient pas que cette société, née sous des conditions particulières, n'a pas encore subi l'épreuve du temps, et qu'elle pourrait bien se dissoudre, ou du moins se transformer elle-même avant d'avoir modelé les autres.

Et c'est au milieu de ce concert de voix discordantes qu'il faut jeter son faible cri!..... Cette crainte ne motive, n'excuse-t-elle pas le silence?.... Que résultera-t-il d'un si périlleux effort? La satisfaction d'avoir succombé dans la défense de ce qu'on a cru la vérité: c'est peu.

La vérité!!... chacun pense la connaître et la servir! N'y a-t-il pas autant de vérités que d'individus? Ne voit-on pas tous les jours de jeunes talents tomber dans le cynisme et la

grossièreté, en prétendant nous ramener au vrai? Notre délicatesse leur paraît de l'hypocrisie, leur abrutissement de la sincérité. Ils croient parler comme nous pensons, et le sentiment de leur supériorité se fonde sur ce qu'ils appellent leur franchise. Quelle ligue opposerons-nous à ce débordement de fierté grossière? Où sont aujourd'hui les hommes capables de fixer l'opinion des autres? Que m'importe votre vérité? c'est la mienne qui mérite tout mon dévouement.

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre.

Epouvantable confusion de la pensée dégagée de tous liens!!... C'est à ce désordre que Dieu abandonne aujourd'hui une grande partie du monde civilisé! Et pourquoi cet abandon? Afin que l'orgueil de l'homme apprenne de la douleur que les barrières, selon la belle expression de madame de Staël, sont des appuis pour une intelligence bornée

comme la sienne. Aussi de nos jours voit-on une inexplicable souffrance morale s'accroître dans le monde chrétien par l'affaiblissement de la vraie charité. La voix du genre humain, régénéré par ses nouveaux prophètes, ne sera bientôt plus qu'un chant de deuil et qu'un cri d'épouvante.

Quand Jérusalem fut assiégée par les Romains, soixante-dix ans après la mort de Jésus-Christ, le monde vit des horreurs qu'il n'avait jamais vues; les hommes souffrirent des angoisses inconnues à leurs pères. Jamais cris plus déchirants ne sont montés vers le ciel; jamais pleurs plus amers n'ont arrosé la terre: les lamentations du prophète n'approchent pas des hurlements de ce peuple aux abois. Pourtant Titus était là:.... représentant de la sagesse du monde, modèle de toutes les vertus humaines, il marchait, dans sa mansuétude, entouré des sages et des grands esprits du siècle qu'il aimait à choisir

pour conseillers; et Titus se promettait de sauver le temple,... et le temple est tombé, brûlé par un soldat ivre!..

Ne craignez-vous pas de causer aussi la ruine du sanctuaire contre lequel vous dirigez vos coups avec une violence trop haineuse, si vous n'avez, comme vous le dites, d'autre but que d'en renouveler la décoration?

Ne hâtez pas la marche de la Providence; soyez calme et patient, le rôle de la créature est d'attendre : ce n'est pas le mouvement qu'il faut prêcher aux hommes de notre époque, c'est le repos. N'empiétez pas sur la prérogative divine; vous vous êtes mis à la place des rois, tenez-vous-y, sans tenter d'escalader encore le trône du roi des rois.....

Le règne de la démocratie vous paraît inévitable, et vous voulez le rendre plus moral,

dites-vous, en favorisant son avénement au lieu de le retarder? Je vous comprends; mais qui vous assure que vous ne vous trompez pas? Si Dieu réserve au monde précisément l'opposé de ce que les grands esprits ont prévu, que faites-vous? Le contraire de ce que vous dites, de ce que vous souhaitez.... Vous brûlez le temple que vous voulez réparer.

Qui vous dit que cette église catholique, si injuriée, si abandonnée des sages du siècle, ne possède pas seule encore, malgré son délaissement apparent, le code complet des vérités divines nécessaires au genre humain, avec l'autorité qui les promulgue, la prudence qui les conserve, la tradition qui les interprète? Si elle était toujours l'arche sainte gardée par les anges, si elle avait le secret unique de coordonner les diverses facultés de l'homme, d'accorder la puissance d'action avec la nécessité de la pa-

tience; si seule elle avait des emplois pour tous les esprits, des baumes pour toutes les plaies, des contre-poids pour tous les gouvernements; si l'équilibre, qu'elle seule a trouvé, pouvait subsister sous toutes les formes sociales, par lesquelles les oscillations de la politique humaine doivent encore faire passer les générations : si seule enfin elle pouvait perpétuer le christianisme sur la terre, puisque les protestants n'occupent, dans l'ordre religieux, que la place de l'opposition dans la constitution politique; si tout cela était, vous pourriez bien un jour voir les nations vous abandonner pour cette église tant décriée, comme vous l'avez quittée pour elles.

Un peuple est parfois ingrat comme un homme..... Que ferez-vous alors? Vous serez puni d'avoir su trop de choses pour savoir attendre; vous regarderez de loin le Seigneur opérer sa révolution, qui ne ressemblera

guère à celles des hommes turbulents : elle se fera non dans la rue, mais dans le sanctuaire.

L'église réformée, non plus par l'orgueil des hommes, mais par le travail du temps, constatera légitimement, de concert avec son chef légitime et visible, les changements survenus dans sa constitution; changements qui, sans altérer le mystérieux dépôt transmis jusqu'à nos jours par l'imposition des mains divines sur la tête de Pierre et de ses successeurs, les prêtres catholiques, sans toucher à l'essence de l'éternelle et immuable vérité, satisferont aux nouveaux besoins des nouveaux peuples.

Le sacerdoce seul peut réformer le sacerdoce, car ce n'est jamais sans le concours des hommes qui ont exercé un pouvoir qu'on remédie aux abus de ce même pouvoir : la nature et la Providence se refusent à l'extermination; elles modifient tout, elles n'anéan-

tissent rien : l'homme au contraire détruit, même quand il prétend édifier, parce qu'il est toujours passionné.

Voilà pourquoi j'aime mieux contempler le travail de Dieu sur la terre, que de me jeter moi-même au milieu du tourbillon des masses agissantes. Tant de champions assiégent la scène, que je ne puis croire qu'il y ait du mal à rester dans la salle; l'exemple n'est point contagieux; d'ailleurs je suis catholique de naissance et de conviction, et le catholicisme tolère les esprits contemplatifs; il les a même préconisés, trop exclusivement peut-être, pendant longtemps, parce que seul il comprend le parti qu'on peut tirer des âmes qui craignent la vie, telle qu'elle est arrangée par la foule. Ces âmes, nées pour la réclusion, sont des preuves vivantes de l'autre existence promise à la nature humaine, et dont nous finirions par douter, si celle-ci suffisait à tous les hom-

mes..... Tous obéissent, mais tous n'obéissent pas au même commandement.

Je suis de ces esprits qui ne sont pas nés pour vivre, si l'on appelle vie la fausse activité du monde.

Il y a deux natures d'esprits distinctes parmi les humains, et tant que ces deux esprits vivront en même temps sur la terre, un abîme les séparera : ce sont les doutants et les croyants, les inquiets et les tranquilles, ceux qui cherchent et ceux qui ont trouvé.

Parmi les esprits qui doutent, les plus hardis sont les plus malheureux; on ne sort pas du doute à volonté; c'est la prière la plus humble, ce n'est pas la science qui guérit les incertitudes de la pensée; chez les orgueilleux le doute devient une passion, et de toutes la plus difficile à vaincre; lumi-

neux comme la foudre, ces terribles esprits sont tout-puissants pour détruire, imbéciles pour édifier.

Aux yeux de penseurs si fiers de leur nouveauté (et ceci prouve qu'il entre une certaine dose d'ignorance dans leur génie), le monde recommence à chaque génération; l'histoire n'est qu'une discussion sans clôture, la philosophie une escrime sans but, la religion un système, le talent une gageure : aussi voyez comme ils ont rendu triste ce monde !...

O pressentez, fuyez le découragement qu'ils vous apportent! sachez-le bien, malgré l'amour universel dont ils se vantent, si leurs regards d'aigle, comme ils disent, s'abaissent jusqu'à considérer les esprits d'une autre nature que la leur, ils les méprisent : eux qui savent tout dire, ils ne savent faire que cela!!! Ils pensent, mais ils ne vivent pas, parce qu'ils doutent toujours. Leur misérable exis-

tence est presque un démenti donné au sublime axiome de notre grand philosophe : « Je pense, donc je suis. »

Moins préoccupés de leurs prérogatives, plus humbles, les esprits soumis pensent timidement, il est vrai, parce qu'ils partent de quelques points sur lesquels ils refusent toujours de discuter ; mais, placés avec tous les humains entre l'avenir et le passé, ils se servent des leçons de celui-ci pour résoudre les difficultés du présent. Par nature, modestes, réservés, ils forment la partie croyante du genre humain, et, s'ils osent élever leurs regards pour considérer aussi parfois ceux qui brillent dans la révolte ; ils ne les méprisent point, ils ne sont pas placés pour cela, ils les plaignent. Enfin, s'ils pensent moins, ils sentent davantage, et disent, en modifiant le mot de Descartes : Je crois, donc je vis !

Eh ! qui ne plaindrait les ennemis de toutes

vérités non discutées? Ces infatigables raisonneurs poussent l'inquiétude de la démonstration jusqu'à ressembler à des mathématiciens qui, par orgueil, rejetteraient les axiomes, et se proclameraient les réformateurs de la vieille science, parce qu'ils s'astreindraient à prouver rigoureusement que le tout est plus grand que la partie.

J'avoue que j'ai toujours eu du penchant pour les eprits lumineux, mais calmes; quand je me vois sur la trace des hommes à vérités reçues, je me crois en bon chemin. S'ils sont moins brillants que leurs adversaires, ils sont plus heureux. Le devoir de toute créature n'est-il pas d'être heureuse de vivre? Cette continuelle action de grâce est, ce me semble, la seule prière qui soit vraiment digne du Créateur; mais elle n'est point à la portée des esprits qui ne veulent croire qu'à condition de comprendre. Ceux-ci passent leur vie à déplorer le malheur d'être nés, ils trouvent

élégant de déprécier ce que le vulgaire appelle des biens; en même temps ils ne savent pas, comme les chrétiens, tirer parti du mal; tout en se refusant aux consolations, leur âme ne profite ni des douleurs ni des humiliations; leurs souffrances mêmes tournent en impiétés, quelquefois en meurtres; l'insurrection leur paraît le seul pouvoir légitime de l'homme; ils ne savent ni vivre ni laisser vivre : ce sont des esprits qu'on peut admirer en pleurant sur eux, mais qu'il faut se garder d'imiter et se presser de fuir.

Je me range donc du côté des philosophes bornés par la foi. Ces hommes n'ont pas un tel besoin de dispute qu'ils ne puissent fonder la vie sociale sur certains axiomes religieux non prouvés, mais approuvés, consentis du grand nombre, ces axiomes sont renfermés dans un seul : La religion révélée à l'homme et non inventée par l'homme. De la croyance à la révélation découle tout ce qui me paraît nécessaire

à ma vie morale comme à celle des peuples; l'existence de Dieu, la spiritualité, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme; l'obéissance au chef visible de l'église en matière de foi. Appuyé sur ces bases immuables, je regarde passer comme de superbes, mais redoutables météores, les esprits possédés du démon de l'analyse, c'est-à-dire en proie à tous les orgueils, qui tôt ou tard se résolvent tous dans l'orgueil du doute: dernier terme de la science impuissante.

J'avais considéré longtemps l'Espagne et la France comme les deux pays qui représentaient les deux classes d'esprit que je viens de définir. Voilà pourquoi j'ai voulu voir l'Espagne. J'ai été détrompé, d'abord par mon voyage, puis par les événements survenus depuis mon retour.

Mais en partant je me disais: Quel beau sujet de parallèle que ces deux pays, si voisins et si différents l'un de l'autre!!! Dans

l'un, les idées plus immuables encore que les choses, dans l'autre, les choses plus mobiles même que la pensée. Il y avait là de quoi fournir à des comparaisons piquantes. Sortir d'un pays où l'on met tout en question, pour visiter des peuples qui ne se permettent nulle discussion; quitter des citoyens qui croiraient s'avilir en ôtant leur chapeau lorsqu'ils rencontrent leur roi, pour m'en aller chez des hommes qui passent une partie de leur journée à genoux devant leurs maîtres religieux ou laïques; abandonner l'empire de l'incrédulité, du sarcasme, du dénigrement pour celui de la foi, du respect et de l'enthousiasme; sortir d'une société qui ne s'amuse que du scandale, ne s'intéresse qu'aux personnalités, pour parcourir un état où le décorum est la règle de l'existence; renoncer à la publicité universelle pour le mystère, oublier la mode européenne pour aller vivre dans un état qui craint l'influence étrangère et se défend contre l'esprit d'imitation dont

l'Europe moderne est dominée; en un mot, passer de France en Espagne, c'était changer de planète.

Ce pays où l'on ne vivait que sur le passé, où le présent et l'avenir n'étaient pas connus, où la foi décidait encore de la manière d'agir et de penser de tout un peuple, m'inspirait autant de curiosité que la Chine. J'espérais dans l'orgueil castillan, pour me reposer de la vanité européenne. Le moyen âge encore debout, l'esprit de la chevalerie toujours vivant, des hommes énergiques, une nation poétique, religieuse, guerrière, des mœurs dramatiques, des femmes romanesques, une nature bizarre, sublime, des sites où la terre semble s'efforcer de se mettre hors de proportion avec l'homme; enfin, retrouver l'histoire oubliée, la religion perdue, la féérie dédaignée chez nous; admirer le romantique réel au lieu du romantique travesti : voilà le plaisir que je

me promettais en partant pour l'Espagne. Et je dois le dire, dans ce merveilleux voyage, j'ai trouvé presque tout ce que je cherchais. Si j'ai éprouvé quelques mécomptes, plus souvent encore mon attente a été surpassée. L'Andalousie est moins belle et plus extraordinaire que je ne me la figurais.

Peut-être serait-ce ici le lieu de développer le parallèle que je viens d'indiquer entre les deux pays. Je néglige ce soin, parce que tout ce qui ressemble à de la méthode m'aurait paru déplacé à la tête d'un ouvrage qui prétend surtout à n'être pas un livre.

Un livre, c'est un système d'idées; rien de contraire à la bonne foi comme un système; mettre un ordre rigoureux dans ce qu'on écrit, c'est quelquefois sacrifier plus de vérité qu'on n'obtient de clarté; c'est enfin s'imposer beaucoup de travail pour récolter peu de

fruits. Une idée dominante est nécessaire pour vivre ; à plus forte raison l'est-elle pour écrire ; mais il n'est pas nécessaire de la manifester aux autres.

Ces lettres ne sont qu'un recueil de conversations intimes. Si j'ai cru devoir les faire précéder d'une sorte de profession de foi, c'est qu'il faut bien se faire connaître aux gens avant de les inviter à venir causer avec vous pendant quatre volumes.

On trouvera, dans les descriptions des lieux et dans les portraits des personnes que j'ai vues en Espagne, le tableau d'une société qui n'existe déjà plus. J'ai encore pu observer la noble et vieille Espagne, ce qui, du moins, assure à mes récits un genre d'intérêt : celui qui s'attache aux portraits des morts célèbres.

Si l'Espagne, telle qu'elle était il y a

six ans, a surpassé mon espoir, la révolution qui vient de s'opérer dans ce pays, a également trompé mes prévisions. La foi chevaleresque, la foi religieuse, les formes romantiques imposées à l'existence sociale par le vieil honneur du moyen âge et par la religion claustrale des premiers siècles du christianisme; tout notre passé était debout, en action, vivant, chez ce peuple indépendant de tous les peuples, et qui refusait de s'associer à la nouvelle confédération européenne. Le dédain des usages étrangers, accru par les vengeances de la guerre d'occupation, me semblait assurer pour longtemps une puissance morale à l'ordre des choses établi en Espagne; c'était là, me disais-je, qu'il fallait aller étudier les résultats du caractère national poussé à ses dernières conséquences.

Tandis que tous les autres peuples semblaient disposés à rejeter la succession de leurs ancêtres pour accueillir les vagues espé-

rances d une association universelle, ce peuple seul ne voulait vivre que des idées qu'il avait reçues de ses pères : il ramassait respectueusement la poussière des édifices du moyen âge, et s'obstinait à se loger dans des ruines, affectant d'ignorer que chez ses voisins on achevait de raser tous les vieux monuments jusqu'au niveau du sol d'où ils étaient sortis. L'existence de la nation espagnole toute entière me paraissait un problème résolu, et je voyais dans la solution de ce problème un démenti à donner aux partisans de l'uniformité politique.

Certes, en parcourant rapidement ce théâtre des scènes de la chevalerie, j'étais loin de prévoir le changement de décoration qui allait suivre de si près mon passage.

De nos jours il y a quelque chose de fatal dans la course des voyageurs; à peine ont-ils mis le pied hors d'un pays, que le sol sur

lequel ils marchaient s'enfonce derrière eux.

La lecture de ces lettres, pleines d'illusions sur l'avenir probable de l'Espagne, prouvera qu'en les publiant aujourd'hui je ne cède pas à la puérile tentation d'en dénaturer le texte par des prophéties insérées après l'événement. Loin de là : j'ai avoué l'erreur de mes jugements; j'ai laissé subsister, dans leur sincérité, mes préjugés d'alors; six ans de vie dans ce temps-ci servent à rectifier bien des opinions. Je renonce à la vanité de paraître me devancer moi-même, et j'avoue scrupuleusement aujourd'hui toute mon inexpérience de 1831, tant il est juste de dire que le culte de la vérité est poussé chez moi jusqu'à la superstition!

Mais si je me résigne à braver la critique pour obéir à cette religion du vrai, je ne renonce pas à la compensation des sacrifices qu'elle exige de moi. Je veux qu'on me tienne

compte des aveux que j'ai consenti de faire à mon préjudice; et pour cela il faut qu'on croie aussi à ce que je publie maintenant lorsque je puis me vanter de l'avoir écrit six ans plus tôt.

Ainsi, en avançant dans le midi du royaume je dis que je pressens la révolution qui va s'opérer, on doit ajouter foi à cette prévision quoiqu'elle n'ait pas été publiée à temps. Je vois le peuple de ces provinces animé d'un esprit tout différent de celui qui règne dans les provinces du nord; je sens la terre sur laquelle je marche minée par le travail des sociétés secrètes : je rencontre des émissaires de la propagande française et anglaise, pouvoir d'autant plus formidable qu'il est plus facile à nier; je trouve ces émissaires à l'œuvre, j'entends leurs discours, j'entrevois leurs intrigues, je suis témoin des assassinats de leurs sicaires et des crimes du gouvernement de Ferdinand, rendu cruel dans sa résistance

parce qu'il se sent faible et qu'il est violemment attaqué; je vois une femme jeune, noble et belle, pendue à Grenade comme agent révolutionnaire; un médecin favorisé par la cour, homme modéré, savant, raisonnable, et qui pourtant pâlit de fureur et semble près de tomber en épilepsie quand les honneurs militaires sont rendus devant lui, selon le vieil usage, au père général des franciscains : lorsqu'enfin, à tant de signes précurseurs de l'orage, se joint encore la terreur des chartreux, qui vendent toutes les richesses que les constitutions de l'ordre leur permettent d'aliéner : argenteries, pierres précieuses, tableaux, pour placer en secret le produit de ce mobilier sur la banque des Etats-Unis d'Amérique ; il faut bien que je reconnaisse les indices d'un ébranlement universel, et l'on doit me permettre avoir prédit qu'une révolution, non-seulement politique, mais sociale, allait éclater en Espagne. Si je n'ai pas proclamé dès lors mes pressenti-

ments, je ne veux pas pour cela qu'on m'accuse aujourd'hui de me plaire à jouer au prophète. Je puis mériter la critique sur bien des points, mais certes je suis à l'abri du reproche de charlatanerie.

Néanmoins, je le répète, j'étais loin de penser, même en parcourant l'Andalousie, que les choses marcheraient si vite, que la vengeance serait si implacable, la destruction si complète, la métamorphose si prompte! Je voyais tout un pays possédé par les moines, un peuple à genoux devant ses prêtres, le moyen âge toujours vivant dans une grande nation du dix-neuvième siècle: pouvais-je croire que ce spectacle si grave n'était qu'une mascarade, une plaisanterie historique qui allait finir comme un jeu? Qui m'aurait dit que ces maîtres apparents du royaume, ces religieux tout-puissants, n'étaient que des fantômes qu'un souffle allait renverser? Qui pouvait croire que les témoi-

gnages de foi du peuple lui-même étaient des tromperies; ses prières des signes dénués de sens? Je ne voulais pas voir que ce pays, qui me paraissait alors le dernier refuge du catholicisme, n'était réellement que la terre des chimères, de la routine, du mensonge, de tout ce qui tombe enfin devant Dieu, quand fatigué des illusions, il force l'imagination des hommes à quitter les rêves pour la réalité, la mort pour la vie.

Les événements se succèdent rapidement, et les révolutions marchent plus vite que les phrases ne s'écrivent. Cette introduction n'est pas terminée et déjà la banque d'Amérique a fait banqueroute aux trop prudents chartreux andaloux. Aûssi pourquoi les moines vont-ils se fier à des marchands radicaux? Pauvres pénitents : à peine échappés au massacre chez eux, ils trouvent la ruine dans l'autre monde.

Si ma bonne foi m'a quelquefois entraîné

dans des contradictions, je croirais faire injure à mes lecteurs de ne pas me fier à eux pour m'absoudre de ce tort. Faut-il leur dire que j'ai voulu peindre avec exactitude la vie d'un voyageur ? voilà tout !.......

Je n'ai peut-être pas le droit d'émettre mon opinion sur les troubles qui désolent aujourd'hui l'Espagne, puisqu'ils n'ont éclaté que deux ans après mon séjour dans ce pays ; mais si je n'ai vu le drame, j'ai vu la scène, c'est quelque chose. Je dirai donc que le repos du pays ne sera pas rétabli par le triomphe de l'un des deux prétendants : ce n'est pas une guerre de succession, une dispute de princes qui agite l'Espagne, c'est une lutte de choses, un conflit d'intérêts : les peuples du nord de la Péninsule ne peuvent désormais s'accorder avec ceux du midi, et le combat qu'ils se livrent ne finira que par l'indépendance de la Biscaye et des provinces voisines de l'Ebre.

Avant et depuis Charlemagne, cette contrée, que les Maures n'ont jamais pu soumettre entièrement malgré la conquête, a toujours conservé une tendance plus forte que toutes les autres provinces à s'isoler du reste du royaume. Je crois qu'elle ne pourrait plus s'incorporer à une nouvelle monarchie espagnole sans perdre ses plus chers priviléges : ceux qui lui font soutenir et perpétuer la guerre. Le repos de l'Espagne, au point où les révolutions ont mis les choses, ne saurait s'acheter ce me semble qu'au prix du démembrement de cette partie du royaume. Quand la Biscaye, les Asturies, la Navarre, la Catalogne et quelques portions de l'Aragon formeront une souveraineté indépendante, soit république, soit monarchie sous la protection de la France, l'Espagne retrouvera la paix; résultat d'autant plus éloigné qu'on ne l'obtiendra pas, je le crains, par de moindres sacrifices.

Je ne veux pas terminer ce discours sans citer un fait à l'appui d'une vérité qui, toute vulgaire qu'elle est devenue, trouve encore chaque jour des incrédules : c'est que l'esprit de parti a la même influence sur tous les hommes et dans tous les pays.

Depuis mon retour d'Espagne, j'ai connu M. Olozaga : lié intimement avec lui pendant son exil en France, je le voyais tous les jours : je n'oublierai jamais l'été que nous avons passé ensemble à la campagne. Nous étudiions la littérature espagnole, nous ne lisions que les pastorales de Garsilaso, les odes sacrées de Fray Luis de Léon, les poésies d'Herrera, les comédies de Calderon et de Lope de Vega, qu'en bon Espagnol, et malgré M. Schlegel, il préférait de beaucoup à son rival; puis quelquefois, le soir, je lui faisais raconter, avec un intérêt toujours nouveau, la manière miraculeuse dont il s'était échappé de la prison de Madrid, où l'avait enfermé Ferdinand,

pour le faire pendre en même temps que le libraire Myard. J'écoutais le récit de sa délivrance, il me disait comment il s'échappa de vive force en se défendant lui seul contre huit gardiens; puis il me contait le séjour de plusieurs semaines qu'il fit dans la ville après son évasion; imprudence causée par l'amour qu'il avait pour sa fiancée, l'une des plus belles personnes de Madrid; il me disait encore sa fuite et son voyage jusqu'à la Corogne, déguisé en grand d'Espagne, son embarquement sur un canot, sa périlleuse traversée dans le golfe de Biscaye; enfin son arrivée à Bayonne; et chacun des chapitres de cet intéressant roman politique finissait toujours par cette phrase : « Je me suis fait pendre en effigie dans mon pays, par amour pour les innovations politiques; mais, depuis que j'ai vu ici le succès de vos merveilleuses inventions en ce genre, je n'aspire qu'à retourner en Espagne, pour dire à mes amis que nous ne savions ce que nous désirions, et que ce

n'est pas en imitant servilement nos voisins, en voulant réaliser dans les Castilles les théories américaines de Bentham, que nous parviendrons à faire le bonheur d'un peuple différent de tous les autres. »

Là-dessus M. Olozaga fut rappelé en Espagne par le triomphe de son parti, et chacun sait ce qu'il fait maintenant pour éclairer ce parti : il l'aide de toutes ses forces à bouleverser le pays, afin de doter ses concitoyens d'un gouvernement modelé sur ceux de France et d'Angleterre.

La supériorité d'esprit ne suffit pas pour inventer une forme nouvelle en politique ; trouver cette forme, c'est l'affaire des peuples, du temps et des choses. Dans les événements de ce monde, les individus, quelque distingués qu'ils croient être, ou même qu'ils soient, ne peuvent que tirer parti des faits, et tout au plus en hâter les conséquences, tant il est

vrai qu'au bout de la vie il y aura peu de différence entre l'homme qui a fait le plus dans le gouvernement des choses d'ici-bas, et celui qui n'a rien fait ! Cette remarque est la justification de mon quiétisme politique.

Paris, ce 2 janvier 1838.



LETTRE PREMIÈRE.

SOMMAIRE.

Réflexions de l'auteur sur la manière d'écrire les voyages : d'abord il faut voir et peindre ce qu'on voit. — Mot d'une princesse de Lorraine. — Nouvelle méthode pour faire des livres : assez d'art pour cacher le métier. — L'écrivain voyageur est placé entre deux écueils : mensonge ou désordre. — Une idée dominante. — Scepticisme politique de l'auteur. — Un aveu ; nouvelle espèce de préjugé propagée depuis Montesquieu. — Conversation avec une femme politique. — Histoire des fourmis. — Jugement sur Volney.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A MISS BOWLES.

Orléans, ce 23 mars 1831.

Aujourd'hui, tout en courant la poste, j'ai réfléchi sur la nature de ce genre de narrations si vagues qu'on appelle voyages, et sur la vraie manière de le traiter.

Le devoir de tout voyageur qui veut écrire est de donner l'idée la plus lumineuse, la plus vivante, et par conséquent la plus exacte possible, de ce qui caractérise un peuple et une contrée. Peintre avant tout, il est le moins auteur des écrivains;

c'est par l'effet pittoresque de ses tableaux qu'il doit provoquer dans l'esprit du lecteur un travail analogue à la révolution que la vue des lieux opère en lui-même. La variété est l'essence du genre ; la variété sans confusion, le but idéal de l'artiste.

Il y a plusieurs moyens d'acquérir des notions justes sur un pays, mais le plus sûr c'est de le parcourir soi-même. Une course, quelque rapide qu'elle soit, en apprendra toujours davantage aux esprits qui ont des yeux, que la lecture d'une foule de livres anciens et modernes. Chercher à connaître les lieux et les hommes sans les aller voir, c'est lire les poëtes dans des traductions.

Parmi les voyages écrits, les meilleurs seraient donc ceux qui se ressentiraient le plus de l'influence immédiate des objets et des personnes : s'il en existe, ils sont rares. Il n'est pas donné à tout homme, quelque talent qu'il ait d'ailleurs, de réussir dans ce genre de descriptions passionnées. Plus les impressions spontanées sont vives, plus leurs contradictions deviennent choquantes. Dans ce recueil d'aventures sans préparations, et de sensations non motivées, un goût naturellement délicat, un style flexible, peuvent seuls aider l'écrivain à rendre supportable au lecteur le décousu de la vérité.

Il ne suffit pas de ne dire que ce qui est, il faut voir le côté intéressant des choses. La sincérité est donc une qualité indispensable du voyageur, mais elle ne lui tient pas lieu des autres. Ceci me rappelle un mot de madame de Brionne. On lui vantait toujours le naturel d'une personne qu'elle n'aimait pas : à la fin, impatientée de ces éloges qu'elle trouvait exagérés : « Je sais bien, dit-elle, qu'elle a le mérite du naturel, mais je ne sais pas si son naturel a du mérite. » Ce mot d'une princesse de Lorraine qui vivait dans le siècle passé, est un excellent correctif des abus de l'exactitude devenus si fréquents de nos jours. Naguère l'art de l'écrivain consistait à tout coordonner, à tout tempérer, pour substituer la belle harmonie d'un livre aux exagérations d'une imagination enthousiaste. Cette méthode usée ennuie; on s'efforce maintenant de faire supporter dans les écrits la vérité toute nue, mais c'est à quoi l'on réussit rarement. Le conventionnel faisait trop beau jeu aux artistes; maintenant il faut avoir plus d'art afin d'en montrer moins. Pour des lecteurs aussi avisés, aussi hostiles que ceux de notre temps, l'écrivain le plus parfait serait celui qui cacherait le mieux le métier.

Mais sur cette route, comment échapper au désordre ; comment, en courant de surprise en sur-

prise, éviterez-vous l'inconvénient de changer de point de vue à chaque pas, et d'entraîner les lecteurs dans vos propres incertitudes?

Par une pensée dominante, par une idée qu'à votre insu, malgré vous, vous appliquerez à tout! Cette idée sera comme le fil qui liera toutes les autres entre elles, et vous guidera vous-même à travers le chaos de vos impressions les plus contradictoires. Avec elle, les émotions intimes, les réflexions, se lieront immédiatement aux descriptions dont elles ne seront que le résultat naturel. De cette manière, le voyage renaîtra sous la plume du narrateur, et le lecteur vivra de la vie du voyageur. C'est là qu'est le remède, mais il faut en convenir, le danger.

Qu'y a-t-il de plus contraire à la naïveté du peintre qu'une idée fixe? Elle mène à l'esprit de système, qui est l'esprit de parti de la littérature. Rien ne nuit davantage à la fidélité du simple voyageur, dont l'esprit doit être un miroir parlant. Or, le miroir ne choisit pas.

Je vois donc le voyageur écrivain placé entre deux écueils : ou il risque de se noyer dans un vague qui ternit tout, ou il se perd dans le mensonge qui tue tout : point d'intérêt sans vérité, mais point de style, c'est-à-dire, point de vie sans or-

dre. Vous voyez que je ne me dissimule pas les difficultés du genre.

Mais enfin si j'accomplissais cette tâche telle que je la conçois, j'aurais du succès, je dirais que c'est de la gloire, vous le croiriez et vous seriez contente. Voilà l'espoir qui m'engage à vous dédier ce livre!

Cependant je tremble; car il faut bien vous avouer ce que vous verrez sans que je vous le dise: cette idée dominante dont je viens de vous signaler le péril, et qui pourtant me paraît nécessaire pour donner une couleur, un sens à une suite de récits écrits spontanément : cette idée qui m'obsède, c'est l'indifférence en matière politique. Quelle témérité dans un siècle aussi intolérant que le nôtre! Mais est-ce ma faute à moi, si tout ce que j'ai lu sur l'Espagne, tout ce que j'ai entendu raconter aux voyageurs revenus de ce pays, me fait penser qu'il est des races d'hommes destinées à trouver le bonheur par les institutions mêmes qui désoleraient les autres?

Si j'en crois des gens de bonne foi et des mieux instruits, le peuple espagnol est peut-être aujourd'hui le plus heureux de l'Europe *. Les grands

* Je prie le lecteur de ne jamais oublier que cette lettre et toutes les autres furent écrites en 1831. (*Note de l'éditeur.*)

s'inquiètent ; quelques individus de la classe moyenne souffrent, mais surtout de l'idée que le monde les regarde et les méprise, ce qui n'est qu'une peine d'imagination ; le peuple, au contraire, le vrai peuple, le grand nombre enfin, se sent libre, fier et content.

Ce caprice d'une nation, qui trouve son bonheur dans ce qui causerait notre désespoir, confond bien des théories, et me fait avancer à grands pas dans la route du scepticisme politique. « Une institution est bonne, le contraire est bon aussi. » Telle sera, malgré mes efforts, l'idée qui me poursuivra partout. Je la repousse par sentiment, puisqu'elle me rend étranger à mon pays, où depuis cinquante ans et plus on ne fait que dogmatiser sur l'art de gouverner, mais je l'adopte par conviction, parce qu'elle subjugue ma raison.

Je crains quelquefois d'apercevoir moi-même, dans mes doctrines politiques, plus de taquinerie que de sincérité, plus d'esprit paradoxal que de jugement ; mais je ne prétends pas comme tant d'autres à l'universalité, et malgré la pédanterie à la mode, il me semble qu'un voyageur peut se passer d'être homme d'état. Je crois avoir assez d'idées graves pour me permettre de raconter simplement ce que je vois et ce que je pense, en

parcourant le monde aussi rapidement que je le fais ! Je me reproche au contraire d'être devenu trop sérieux. Il faut peu de gros bagage quand on veut aller loin. Mon imagination n'est déjà que trop chargée de ces pensées profondément creuses qui deviennent à la mode chez nous ; un peu d'ironie est indispensable à qui veut peindre ce monde !

Chaque siècle a sa manie ; celle du nôtre est d'attacher beaucoup trop d'importance aux formes extérieures de la politique. Les Anglais ont propagé chez nous, sous le patronage de Montesquieu, cette nouvelle espèce de préjugés, et si je voyage c'est pour me défendre de l'influence qu'elle exerce particulièrement sur la France... Un pays entièrement différent, c'est un autre siècle, en faisant deux cents lieues on peut reculer de trois cents ans... Chaque croyance oubliée parmi nous, et qu'on retrouve en action chez un peuple voisin, fait appel à notre tolérance, les répugnances que nous éprouvons nous apprennent combien les mots : vraie philosophie, indulgence pratique, sont différents de la chose ;... allons voir des pays où les questions qui nous agitent le plus vivement ne sont pas même discutées, où les intérêts que nous croyons universels n'émeuvent personne, et

pourtant où l'on vit par l'âme et pour l'âme, peut-être plus que chez nous : à coup sûr notre vanité recevra là une bonne leçon !

Ce n'est pas, qu'au retour de mes voyages, je désire rapporter parmi nous les institutions des étrangers; mais je ne veux pas leur imposer les nôtres : en fait de propagande je trouve toujours le point de vue des hommes trop resserré, et je n'admire que l'irrésistible, mais silencieux apostolat de la Providence !!!... Il me semble que tout le mal qui arrive ici-bas a pour prétexte, l'impatience des esprits supérieurs à faire le bien ! Plus un homme a l'âme active, et plus il s'inquiète de la brièveté de sa vie ; à moins que ses passions, même les plus nobles, ne soient apaisées par la foi.

Quant à moi, je tâche de borner mon ambition actuelle à vous tracer la poétique des voyages. Ce trait de modération me rappelle une conversation que j'ai eue, il y a quelque vingt ans, avec une femme d'esprit, *fille*, *femme*, *sœur*, en attendant qu'elle devînt *mère* de personnes nécessaires au bonheur du genre humain. Elle dissertait gravement sur la meilleure forme de gouvernement possible. Au bout d'un silence assez long de ma part, elle s'aperçut que je ne l'écoutais guère : pour me forcer de prendre part à ce qui l'intéressait



exclusivement, elle cessa de m'exposer sa croyance, et se mit à m'interroger directement sur la mienne : « Quel gouvernement, quel avenir voulez-vous donner aux sociétés de l'Europe moderne ? » me dit-elle, avec la grâce particulière aux femmes publicistes. Puis, sans attendre ma réponse, elle ajouta une autre question : « Quel livre d'histoire et de politique lisez-vous à présent ? » — Je lis l'histoire des fourmis, par M. Hubert de Genève. Je trouve là le modèle d'une république fondée sur l'esclavage tout comme celle des hommes, et, je me dis que vous êtes bien bonne de vous tant fatiguer à diriger un monde créé pour aller tout seul.

Ce mot m'a perdu dans l'esprit de la dame missionnaire...

Vous ne ressemblez guère à cette dame, et vous comprendrez que je vous parle voyages pendant que tant de gens parlent politique, humanité, religion !

Je ne m'occupe pas du voyage exclusivement scientifique, et dont le but est spécial ; je ne pense qu'aux simples relations de courses entreprises par les esprits curieux comme le mien. Quand de tels hommes écrivent, ils doivent ce me semble chercher les détails et fuir les résumés. Cette réflexion ne s'est pas présentée à l'esprit de Volney :

avec son beau talent descriptif, et son amour de la vérité, elle l'aurait conduit à faire révolution. Il n'a fait que sa réputation, qui est celle d'un des écrivains de voyage les plus distingués de la fin du dernier siècle : les éloges qu'il a reçus de la secte philosophique m'autorisent, ce me semble, à vous occuper de lui un moment, ne fût-ce que pour vous montrer ce que les grands hommes de Paris deviennent en quarante ans.

Ce que je reproche surtout à celui-ci, c'est son dédain systématique pour les faits; de là vient la sécheresse de ses narrations.

Souvent des faits, puérils en apparence, font naître par leur liaison des réflexions qui mènent le lecteur plus loin que ne le conduiraient les méditations d'un écrivain profond, ou du moins qui s'imagine l'être parce qu'il manque d'éclat : on ne peut trop le répéter, c'est le rapport des objets avec l'âme du voyageur qui rend le voyage vivant et visible.

L'homme qui ne ferait que penser, en courant le monde, ne peindrait pas; celui qui ne ferait qu'écrire n'intéresserait pas. Il ne suffit pas de montrer la terre telle qu'elle apparaît à tous les yeux, il faut mettre en présence du monde sensible un homme, un individu vivant, pensant, se

passionnant, et qui marque les traits caractéristiques des choses par les impressions qu'il en reçoit; mais plus les mouvements de son âme sont prompts, faciles, multipliés, plus ils s'oublient vite; et, pour ne pas perdre cette vie fugitive du voyage, il faut la décrire en courant. De cette façon on peut créer un genre nouveau, un voyage où l'intérêt naisse de la peinture des choses, comme il naît de celle des caractères dans le drame ou le roman; pour atteindre à ce but, le recueil exact des faits et des caractères, c'est-à-dire le journal du voyage doit devenir l'unique thème du voyageur; tout le reste peut être suppléé : le tableau de la route, peint par celui qui a vu, et avec tous les reflets que les objets ont laissés dans son âme, n'appartient qu'à l'individu. Les connaissances accessoires, les littératures, les sciences, les histoires, sont à tout le monde; ce qu'un homme a fait, ce qu'il a vu et senti n'est qu'à lui, lui seul peut l'exprimer!

Cette espèce de voyage devrait s'appeler voyage individuel : tel est le genre que je conçois et que je voudrais faire concevoir aux autres.

Dans les temps modernes, le capitaine Parry *

* Qu'on nous permette de ne pas nous lasser de rappeler la date de ces lettres. (*Note de l'éditeur.*)

d'où la séve se communique aux branches. Les souvenirs, les allusions, les réflexions qui ne naissent pas dans le livre comme elles sont venues dans la tête, par des raisons d'autant meilleures qu'on les discerne moins, ne sont pas à leur place.

Revenu chez lui, l'écrivain complète sa narration en y ajoutant ce qui se trouve ailleurs, mais dispersé et ignoré de la plupart des lecteurs : néanmoins il doit éviter les longues recherches scientifiques; les discussions approfondies appartiennent à d'autres genres d'ouvrages. Qu'il se garde d'oublier que, dans le voyage comme dans le poëme épique, la forme du récit domine. Tout voyage est une épopée familière, de même que l'Odyssée est un voyage merveilleux.

Voulez-vous prendre cette lettre pour une épître dédicatoire? malgré tout votre esprit vous pourriez vous y tromper, si je ne vous disais ce qu'elle est. Pas une phrase de compliments!..... La politesse est trop classique par le temps qui court.



LETTRE II.

SOMMAIRE.

Bords de la Loire. — Incertitude du lieu où les Francs ont livré bataille aux Arabes. — Aspect de la ville de Poitiers : solitude et désolation. — La France et l'Angleterre : différence entre la civilisation matérielle des deux pays. — Sainte-Radegonde de Poitiers. — Miracle. — Le républicain puni. — Aspect de la France en 1831, disposition pacifique des peuples, différence entre la première révolution et celle de 1830. — Bordeaux. — Le pont. — Aspect du pays. — Salle de spectacle. — Le public de Bordeaux. — Le caveau de saint Michel. — Histoire des morts. — Sensibilité d'un matelot.

A MISS BOWLES.

Bordeaux, 26 mars 1831.

Quoique la saison soit encore trop peu avancée pour parcourir les bords de la Loire, on les revoit toujours avec plaisir. Ces sites majestueux sont réellement les cadres qui convenaient aux scènes de nos anciennes histoires. Ce pays est le plus français de la France. Là les yeux ne s'arrêtent que sur des plaines vastes, fertiles, de toutes parts ouvertes à la lumière où les fleuves, coulant à fleur de terre, sont les miroirs d'un ciel azuré; la vie ne s'y montre que de son côté facile et riant. L'architecture pompeuse des édifices, dont les campagnes de l'Orléanais et de la Touraine sont ornées, est à la fois historique et nationale; le règne des Valois

tout entier se déroule à l'esprit du promeneur qui passe devant les châteaux d'Amboise, de Blois, de Chinon, de Chenonceaux, du Plessis; on a surnommé ces contrées le jardin de la France; elles en sont vraiment le cœur.

J'ai cherché entre Tours et Poitiers le lieu où les Arabes ont été arrêtés par les Francs. Aucun des livres que j'avais avec moi n'a pu me l'indiquer précisément, pas même l'estimable histoire de la domination des Maures en Espagne, traduite d'après M. Condé. Ainsi, l'un des plus grands faits des temps modernes est condamné à rester pour moi dans une obscurité fabuleuse; vous voyez qu'il ne faut pas courir bien loin pour trouver l'incertitude.

Vous croyez, et je le pensais aussi il y a trois jours, que Poitiers est une ville de province comme toute autre! Détrompez-vous, c'est un tas de gravois qui n'a pas son pareil: on y voit beaucoup de rues fort longues, dépourvues de maisons, et qui sont toutes bordées de vieux murs; les pavés en sont anguleux comme des cristallisations irrégulières, et la solitude telle, qu'à peine à six heures du soir voit-on encore quelques dévotes en mantes noires avec un capuchon de bure sur la tête, se glisser vers l'église à travers les détours de ce laby-

rinthe dégradé. Poitiers est à quatre-vingts lieues de Paris.

Le singulier aspect de cette ancienne ville m'a de nouveau forcé à comparer le génie de ces deux nations : en Angleterre, la civilisation matérielle a mis tout de niveau ; elle n'a rien entrepris qu'elle ne l'ait achevé ; tout a le même cachet, tout est construit, entretenu avec un soin égal. Une ville comme Poitiers ferait tache dans la Grande-Bretagne ; son existence répandrait le malaise dans des provinces entières, et le royaume ne serait tranquille que lorsqu'on aurait obtenu par souscription des sommes suffisantes pour la rebâtir. En France, la civilisation n'a produit que des disparates : il semble que nous n'ayons vu qu'une source de contrastes dans le progrès social regardé par nos voisins comme une loi d'harmonie. Le luxe le plus dispendieux s'unit souvent chez nous à la saleté, à la négligence, à la misère ; les faubourgs de nos villes ont l'air d'appartenir à un pays arriéré de trois siècles, et il y a peu de maisons, même à Paris, où l'on ne trouvât encore des traces de la rudesse de nos pères à côté de la plus minutieuse observation de ce qu'on appelle la dernière mode : il résulte de ce défaut d'accord que nous saurions être magnifiques, mais que, hors le ton de la con-

versation, la toilette des femmes et le style de quelques écrivains, l'élégance habituelle n'existe pas en France.

Au milieu du monceau de vieux platras qu'on appelle en ce pays, au dix-neuvième siècle, le chef-lieu d'un département et la capitale d'une ancienne province, j'ai pourtant trouvé un édifice imposant; c'est la cathédrale, dont quelques parties sont d'une haute antiquité! L'intérieur de ce monument est obscur, majestueux, et les bas côtés sont voûtés en arcs grecs, dont la forme plate atteste l'ancienneté. Il y a là de quoi étudier l'époque de l'art qui a précédé l'architecture gothique.

Une autre église encore est visitée par les victimes de la curiosité, à la tête desquelles j'étais résolu de me placer à Poitiers. C'est Sainte-Radegonde, dont le tombeau est un objet de dévotion capable d'épouvanter tous les esprits éclairés d'un siècle qui, malgré son profond contentement de lui-même, ne se livre qu'avec inquiétude à l'orgueilleuse jouissance de ses prétentions et de ses lumières. Cette inquiétude ne viendrait-elle pas de ce que l'esprit d'un novateur participe toujours plus ou moins de celui d'un parvenu? Il est certain que ceux-ci pullulent sous le règne des premiers. No-

vateurs et parvenus ont toujours un point de rapport : ils manquent de sécurité.

Voici ce que mon guide, jeune Poitevin au niveau des lumières, non du temps, mais du Poitou, me racontait en me montrant ce monument chrétien. Il y a près de quarante ans, pendant la révolution (les Poitevins ne font pas aux événements de juillet l'honneur de les appeler la révolution) qu'on voulait détruire le tombeau de sainte Radegonde, placé dans une chapelle souterraine de l'église du même nom. Un zélé républicain se mit à la tête de l'entreprise ; mais tous les maillets révolutionnaires n'y firent œuvre ; les leviers se rompirent, la pierre sacrée brava les efforts de l'impiété, et le chef des profanateurs se fit au doigt une légère écorchure, dont il mourut peu de jours après. Depuis ce miracle bien avéré, me dit mon guide, la réputation de sainte Radegonde a grandi journellement dans le département de la Vienne ; vingt mille personnes se réunissent tous les ans à jour fixe autour de son tombeau pour honorer sa mémoire et chanter la puissance de son nom. Ce grand jour est le 13 août ; on y vient de vingt-cinq lieues à la ronde.

Ce fait, et surtout la naïveté de l'homme qui me le racontait, me font douter que nos Saint-Simo-

niens soient appelés à régénérer le Poitou, du moins pas de leur vivant : mais la patience est le génie des apôtres.

Je viens de traverser une grande partie de la France, et j'ai trouvé le pays dans la tranquillité la plus profonde. Sans quelques gardes nationaux qui s'exercent poliment au coin des chemins, et la cérémonie des passe-ports qu'on renouvelle poliment aussi tous les matins avant d'accorder des chevaux de poste au voyageur, nous ne nous douterions pas de l'accroissement de liberté dont nous jouissons. Quand on se retrace quatre-vingt-treize, et l'effervescence des villes de province, des plus petits hameaux à cette époque, on a beau croire aux miracles de la presse, on ne peut voir dans ce pays, opiniâtrément calme, les éléments d'une nouvelle terreur. La dernière crise politique influera sur les institutions, et par-là sur les mœurs des générations à venir; mais elle ne produira pas les bouleversements qu'elle a fait rêver à quelques hommes de toutes couleurs, pour qui la nouvelle révolution est devenue un thème à déclamations, et qui ne veulent pas voir que la France d'aujourd'hui a la rage de la paix.

Suite, ce 27 mars 1831.

L'arrivée de Bordeaux est ce que je connais de plus beau en France après celle de l'Etoile. Le demi-cercle de maisons élégantes formé par le quai est grand et imposant; la Garonne, avec les navires qu'elle porte, rappelle la Tamise à Londres : mais le reste de la ville est loin de répondre à tant de magnificence; le port, vu de la route de Paris, n'est qu'une décoration trompeuse. Bordeaux est dans l'inaction, le mouvement lui manque depuis plusieurs années, il faut voir ce qu'il pourrait être plutôt que ce qu'il est.

Le pont attire l'attention des gens de l'art, Bordeaux a longtemps attendu cette merveille ! On l'a bâti en briques, et il forme une suite de petites arches dont l'effet général n'a rien de grand; mais sa construction est curieuse ; il est évidé : on passe intérieurement sur un second pont pratiqué dans les voûtes. Il résulte de cette particularité une économie de matériaux, et en même temps une plus grande solidité, puisque le vide des cintres fait que les piliers ont moins de charges à porter. La rivière, des deux côtés de ce pont, est majestueuse, et la campagne ressemble à toutes les vilaines parties de l'Italie. En fait de grandes

villes, je n'aime que les capitales; les autres ont trop de prétentions malheureuses.

Je ne vous parlerai donc plus de la ville; lorsqu'on y est arrivé, on en a vu le plus beau. Quant à l'accent du pays il m'est insupportable; je crois entendre des bouffons étrangers contrefaire le français, en se moquant de notre caractère. Toute une province caricature, c'est ennuyeux ! Le midi de la France est très-différent de l'Italie, mais il y fait penser incessamment, et en Gascogne ce souvenir devient un regret. J'attends la frontière d'Espagne, comme le lever de la toile un jour de première représentation....... A propos, j'ai été voir hier la salle de spectacle, elle passe pour une des plus belles de France, et c'est ce qu'elle est, du moins extérieurement. Il y sentait l'ail à renverser; les loges étaient pleines d'hommes portant leurs chapeaux sur la tête, les acteurs braillaient la *Muette de Portici*, et le parterre applaudissait avec fureur aux passages dont le mérite lui est annoncé depuis quatre ans par les journaux. C'était la première représentation à Bordeaux, ou plutôt le premier massacre de cet intéressant ouvrage. Le public de Bordeaux m'a fait l'effet de celui de Paris les jours de représentation gratis. Ce théâtre enfumé, malgré sa saleté, sa puanteur d'huile et d'oignons, est

le lieu où se rassemble la meilleure compagnie de la seconde ou troisième ville de France. Je tremblais qu'il n'y eût près de moi quelqu'étranger qui se mît à dire tout ce que je pensais. Je vous le répète à vous sans scrupule ; vous êtes Anglaise ; mais vous trouverez toujours que j'ai plus mal parlé de votre pays que du mien *.

Ce matin j'ai été voir le caveau de Saint-Michel, c'est une salle obscure et voûtée ; le long des murs de cette espèce de cave on a suspendu, en guise d'ornements, des dépouilles humaines. Parmi cette auguste tapisserie de morts, on voit des corps de plusieurs siècles si bien conservés, que ceux de quatre cents ans n'ont pas l'air plus anciens que ceux de soixante. Cette réunion de spectres noirs est terriblement imposante. On enterrait jadis dans l'église adjacente, dont le terrain a la propriété de préserver les corps de la destruction. Depuis la révolution de 89 ces morts conservés ont été délogés, ainsi que tous les autres privilégiés, et on les a suspendus, comme je viens de vous le dire, le long des murs du caveau. M. *** prétend que cette collection d'hommes desséchés est l'herbier de quelque savant alchimiste..... Au premier coup d'œil on a peine

* Voyez *Mémoires et Voyages*, par M. de Custine. 2 vol. in-8.

à se persuader que ce ne soient que des restes humains : cela ressemble à des parties de draperies jetées sur des ossements ; un squelette tout simple donne bien plus l'idée de l'homme mort. Je n'ai cru voir là que des animaux, des poissons, des phoques desséchés ; mon imagination n'a pu s'élever plus haut. Déranger les morts est une des impiétés de notre siècle ! Les exposer ensuite pour quelques sols à la curiosité publique, me paraît le dernier degré de la brutalité. Un Huron serait surpris de cette barbarie française. J'y participe, tout en la blâmant, puisque je vais à Saint-Michel, que j'y paye mon entrée, et que je vous raconte ce que j'y ai vu : c'est faire, comme les curieux, de l'émeute. Il y a des pays et des temps où le désordre est dans l'air. Ce qui me frappe surtout en France, c'est l'action de la révolution sur les esprits qui prétendent la combattre ! sur moi tout le premier.

La femme qui montre les morts de Saint-Michel les traite avec une familiarité révoltante; elle les secoue, les retourne; elle les usera. Elle sait l'histoire de chacun : l'un s'est battu en duel, non content d'avoir blessé son adversaire, il avait exigé la continuation d'un combat où il devait trouver sa perte. Un autre est mort enterré vif. Ceux qui

peuvent croire que cette momie a vécu disent qu'ils retrouvent, en observant sa physionomie, toutes les horreurs du désespoir : moi je n'ai pu y apercevoir qu'un lambeau de linge sali par le temps. On vous fait examiner, on voudrait vous faire toucher l'intérieur de plusieurs corps, dont les organes sont reconnaissables. Il y a des bouches de cinq cents ans qui ont encore leur langue, sans qu'on puisse se persuader qu'une voix humaine en soit jamais sortie. J'ai vu là de jolies mains, même de belles expressions de tête, j'ai vu presque des visages ; j'y cherchais les yeux dans leurs cavités. J'ai appris qu'il y a de beaux morts comme il y en a d'horribles. Ce qui m'étonne, c'est qu'il me paraît impossible de sympathiser avec une seule des douleurs de ces apparences humaines. Il y a un corps mort d'un cancer : cette souffrance atroce n'a laissé nulle trace visible. Profond mystère !!.... L'instrument de torture est devant mes yeux, et je ne puis croire au supplice ! Où est la douleur, où est le plaisir ? A quelle source puiser pour reproduire ces deux inexplicables phénomènes de la vie ? Un vrai philosophe doit sortir de ce caveau convaincu que ce qui a le moins de réalité dans l'homme, c'est le corps.

D'où vient qu'en vous peignant ce que j'ai vu je

me cause plus d'émotion que je n'en ai éprouvé devant les objets eux-mêmes ? Il est donc vrai que les sens sont aussi souvent obstacles que moyens?

Il y avait à côté de moi deux marins, dont l'un a pensé se trouver mal ; il était blanc comme un linge quand il sortit du caveau, et ses membres tremblaient. Cet effet sur un homme fort et dur, quand moi j'éprouvais si peu de chose, m'a fait voir que l'habitude du danger émousse moins la sensibilité que celle du bavardage philosophique, principal ingrédient des livres modernes, et malheureusement grand écueil de mon pauvre esprit !

Je pars demain pour l'Espagne ; pour l'Espagne, entendez-vous bien ?

LETTRE III.

SOMMAIRE.

Les habitants des Landes. — Costume des bœufs : aspect des chars. — Coiffure des femmes. — Trait caractéristique de la figure des Gascons. — Paysages. — Beauté du ciel. — Bonheur du voyageur au printemps. — Esprits contemplatifs. — C'est pour eux que s'élèvent les cloîtres. — L'Espagne, société toute catholique. — Définition de l'état social. — Plus d'envieux que de paresseux dans le monde.

A MISS BOWLES.

Mont-de-Marsan, ce 29 mars 1831.

La route des Landes est mauvaise. Le pays ressemble à toutes les bruyères; mais les habitants ont de l'originalité; ils s'appellent Français et ils restent sauvages, grâce à leurs sables et à leurs solitudes; une telle patrie ne peut nourrir des enfants semblables à tous les hommes. Voilà pourquoi ceux-ci sont couverts de peaux de moutons, coiffés d'un beret basque assez gracieux, et affublés d'un grand tablier de cuir qui leur donne l'air de forgerons ou de serruriers à l'ouvrage. Il y a des endroits où les sables sont si profonds et les flaques d'eau si fréquentes, que les paysans n'y marchent que

sur des échasses; je n'ai pas visité ces cantons écartés.

J'ai rencontré beaucoup de chars à deux roues très-élevées, attelés de bœufs; ces animaux sont vêtus de grandes toiles blanches assez semblables à des mantes, et avec cela ils portent sur la tête une peau de mouton qui a un peu l'air d'une perruque. On leur scie la corne du côté du timon, sans doute pour les atteler plus commodément et de plus près; quand plusieurs de ces chars, avec leurs bœufs habillés majestueusement et coiffés à la Louis XIV, m'apparaissaient à quelque distance, ils me faisaient l'effet d'une procession.

Les femmes ont pour coiffure des bonnets du moyen âge, exactement semblables à celui de Clotilde dans les portraits qu'on nous en fait. L'accent de ces paysans me déplaît moins que celui des Bordelais, parce qu'il est plus étrange. En fait de mauvais français, le pire est celui qui ressemble le plus au nôtre.

La figure des habitants des Landes me rappelle déjà certaines peintures espagnoles, cependant la coupe de visage des Gascons est toujours un peu carrée; ils ont les yeux petits et le nez pointu, les pommettes des joues hautes, et d'énormes mâchoires qui défendent une grande bouche. C'est à ce

trait que la nature a sacrifié leur visage et non sans raison. Le Gascon est une machine à paroles; cette race ne me paraît pas aimable, et je n'ai pu découvrir l'esprit qu'on lui attribue. Sa réputation était bonne pour le temps où les mots l'emportaient sur les choses; jusqu'à la gaieté de ce peuple que j'ai vainement cherchée! Il m'a paru plus colère qu'enjoué; il ment beaucoup, mais je ne trouve pas le plus petit mot pour rire à ses tromperies, que je croyais si drôles sur la foi de nos vieilles comédies.

Les paysages des Landes sont grands et tristes, le ciel de ces solitudes est pur, la température délicieuse dans cette saison. Ce soir j'ai vu des effets de nuages qui ne peuvent s'oublier : le calme d'un beau jour de printemps semble étendre son influence jusque dans les dernières régions de l'air, où les nuages s'arrêtent comme pour attendre le vent; à cette époque de l'année, la nature entière attend, ou sent l'attente partout; l'attente c'est la vie du printemps, le charme de cette vie est inexprimable pour moi; aujourd'hui le ciel était fantastique. Des montagnes, des remparts, des tours, des îles suspendues se confondaient à l'horizon avec des colonnes de fumée qui partaient du sol et s'arrêtaient dans le ciel, fixes comme les nuages, tant

l'air était calme. Quand les bergers des Landes défrichent quelques parties de terrain, ils en brûlent la bruyère : vers le soir, la fumée que produit l'incendie prend les teintes du couchant, et les nuages de la terre se mêlent à ceux du ciel pour former des dessins dignes de Salvator Rose. Les peintres trouveront toujours de grandes beautés dans les pays rebelles à la culture : heureusement pour moi et pour les poëtes, pour ces éclaireurs de la civilisation, le bon Dieu *n'entend pas l'utile* comme un économiste !.....

Le 29 mars.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je trouve ici notre mois de mai quand la *belle saison* de Paris n'est pas détestable !

Concevez-vous le bonheur d'un homme qui peut quitter Paris, oublier nos débats, et qui se sent entraîné au galop pendant une belle soirée de printemps à travers une bruyère sans bornes, clairsemée de pins, sous une voûte de nuages qui s'appuie contre le premier plan des Pyrénées?

Ce qui me rendrait misanthrope, c'est que les hommes de notre temps comprennent si peu la contemplation et l'avantage qu'on en peut tirer pour soi et pour les autres, qu'ils ne se font aucun

scrupule d'en priver philanthropiquement leur prochain. Pourquoi ne pas tolérer les couvents? Le repos n'importune personne; l'activité offensive de certains hommes de parti me paraît ce qu'il y a de plus déterminant en faveur de la vie claustrale! Le zèle des démolisseurs serait un peu ralenti sans doute, si ces esprits si forts, et pourtant si ignorants de l'avenir, venaient à penser que leurs excès même préparent le triomphe de ce qu'ils proscrivent avec fureur. C'est en voyant le règne de tels hommes qu'on aspire à ne vivre que pour Dieu! Savent-ils, lorsqu'ils abattent une croix, s'ils ne font pas relever un monastère *? A leur manière de régénérer le monde, on pourrait les croire du parti des gens qu'ils injurient dans leurs discours, et que leurs actes justifient **.

L'Espagne est le produit de l'idée catholique; cette idée génératrice est noble et féconde, quoiqu'on ne puisse l'invoquer aujourd'hui en France sans faire crier sur soi : Au jésuite! Qu'y a-t-il réel-

* Écrit peu de jours après le pillage de Saint-Germain-l'Auxerrois. (*Note de l'éditeur.*)

** Ici venait une réfutation des sermons saint-simoniens qui se prêchaient alors à Paris. On l'a retranchée, parce qu'elle n'eût paru qu'une répétition de la préface. Nous n'avons conservé de la fin de cette lettre que le petit nombre de pensées détachées qu'on va lire. (*Note de l'éditeur.*)

lement au fond de cette idée? La supériorité politiquement reconnue de l'âme sur le corps; c'est l'état avec tous ses pouvoirs qui confesse et prêche l'immortalité.....

Partout ailleurs le spiritualisme est une opinion: en Espagne c'est un fait social, c'est un royaume....

On peut tendre au vrai but de la société sous tous les gouvernements, car tout état civilisé n'est que le résultat d'une association d'hommes, dont le plus grand nombre est obligé de travailler des bras, afin de donner au plus petit le moyen de travailler de la tête.

C'est cette manière d'envisager les sociétés qui fait qu'on peut devenir aussi indifférent que je le suis aux formes politiques: aujourd'hui les nouveaux docteurs, qui se présentent pour régénérer le monde, disent que le mal vient précisément de ce que le petit nombre chargé, dans toutes les sociétés, de travailler de la tête ne fait pas son devoir. Ils crient contre les oisifs; je regarde autour de moi et j'en vois peu; je trouve plus d'envieux dans le monde que de paresseux, et la plupart des riches de la terre me semblent dans leur sphère aussi actifs que les autres hommes; d'ailleurs leur existence sera toujours nécessaire, non pas aux manœuvres, mais aux travailleurs les plus distin-

gués, tels que les artistes et les industriels en grand!...

Adieu, je finis en priant le ciel de donner au monde le gouvernement des sages, qui, je le répète, n'est pas toujours d'accord avec celui des masses.



LETTRE IV.

SOMMAIRE.

Le courrier de l'empire. — Sa politique remonte à la comédie des Chevaliers d'Aristophane. — Le château de Marac. — La reine d'Espagne et Ferdinand VII. — Quelques lignes sur l'histoire d'Espagne depuis les temps les plus reculés. — Devise d'un vrai voyageur.

A MISS BOWLES.

Bayonne, ce 31 mars 1831.

On m'avait adressé ici à une espèce de providence des voyageurs ! C'est un ancien courrier de l'empire et de la restauration, qui a été quarante fois à Madrid comme porteur de dépêches ; il a fait sa fortune à ce métier pendant les guerres de Napoléon et des Bourbons. Enfin, quoiqu'encore jeune, il s'est fixé ici comme sellier, comme brocanteur de voitures, logeur, mentor et tyran des courriers novices; quant à moi j'ai fort à me louer de son obligeance et de sa probité, c'est un Figaro honnête homme; bon diable d'ailleurs, assez amusant, mais chez qui l'art a gâté la nature ! Il ne manque ni d'esprit ni malheureusement de prétentions,

il a fait ses études au lycée Bonaparte, et il en a rapporté des principes de gouvernement qu'il applique hardiment à nos affaires actuelles. Il parle volontiers politique, ce qui ne l'empêchait pas ce matin de s'occuper de mes places à la diligence, de mes passe-ports, de la malle qu'il me faut acheter pour adapter mon bagage à ma nouvelle allure; je le croyais absorbé par ces soins vulgaires quand tout à coup il interrompt sa phrase au conducteur de la diligence, se retourne vers moi, et me dit avec une importance toute gasconne : « Je suis pour les gouvernements forts, parce que j'ai appris de l'empereur qu'on ne peût diriger les hommes qu'avec un bras de fer. » Etourdi de l'apostrophe, je ne réponds pas ; loin de décourager ce profond politique, mon silence est sans doute attribué à l'admiration, et l'instant d'après, tout en marchandant un porte-manteau, le brave homme se met à parler chambres, élections, même il finit par me développer son système sur le progrès des lumières et sur les avantages de la bonne éducation, en se citant pour preuve !.....

Je croyais ne jamais sortir de la boutique du bourrelier, où me retenait impitoyablement l'éloquence du sellier ; mais je me résignais à l'écouter en comparant cette scène à celle du charcutier

d'Aristophane * !!! Tout finit, même les explosions du ridicule. Le politique gascon termine sa péroraison en même temps que mon marché ; et mes arrangements étant faits pour partir demain, je sors de la ville.... Mais seul, j'avais besoin de respirer; je voulais voir les ruines du château de Marac, brûlé, disent les gens du pays, on ne sait par qui ni comment, il y a déjà plusieurs années.

Cette habitation, pompeusement gratifiée du titre de château, n'était qu'une maison de campagne assez petite et fort ordinaire. Ses ruines toutes neuves en font un lieu maudit. Autrefois on aurait dit que le démon s'en était emparé; aujourd'hui, grâce à la bonne éducation vantée par mon sellier de Bayonne, on ne croit pas à de telles sottises. Moi je dis que c'est ici que le mauvais génie du grand homme a triomphé, et que le sort du monde a été décidé par un odieux manque de foi !... C'est ici également que la fameuse reine d'Espagne eut avec son fils Ferdinand, le roi actuel, une scène où, dans leur rage mutuelle, l'imprudente marâtre s'oublia jusqu'à dire au jeune prince qu'il n'était pas le fils du roi, mais que Godoy était son père.

* Voyez la comédie des *Chevaliers*, scène troisième, où un marchand de boudins qui se croit appelé à gouverner l'état disserte sur la politique de Périclès.

Je pense qu'elle se calomniait : Ferdinand prend soin chaque jour de se légitimer ; et dans sa conduite il montre tout le génie de son père ; j'entends par son père le mari de sa mère.

Il ne reste au château de Marac que les fondements et les souvenirs.... Nos souvenirs d'enfance, ce que nous avons lu dans les journaux, est devenu de l'histoire !!!.... Les temps se pressent, il faut pour raconter leur succession que les historiens reviennent au style de la Bible, qui renferme en trois lignes la naissance, le progrès, la chute des empires. A vrai dire il n'y a plus d'empires indépendants ! Le genre humain se refond, les races, les peuples mêmes ne peuvent revendiquer que peu de place dans les fastes du genre humain. Nous parlons, nous écrivons trop, nous prodiguons la lumière dans nos tableaux, ce qui les rend plats et confus, il faudra une suite de générations silencieuses pour apprendre à nos arrière neveux à résumer l'histoire : nous ne savons encore que la délayer*.

J'ai quitté Marac effrayé de penser que les révolutions retracées par ce nom ne datent que de vingt ans !

* L'auteur n'avait pas lu les *Études historiques* de M. de Châteaubriand, et ne connaissait qu'une petite partie des œuvres de M. Thierry.

Il y a vingt-trois ans que la noble et lente Espagne était encore le royaume de Philippe V. C'est à cette époque que l'esprit européen a commencé une lutte, dont l'issue ne peut être douteuse, contre le génie de cette nation, la plus conséquente de toutes les vieilles associations chrétiennes! Combien les peuples de cette contrée devraient s'énorgueillir de leur histoire! Comment une telle suite d'événements n'aurait-elle pas formé des hommes d'une trempe particulière? Cette terre est celle qui a vu durer le plus longtemps la lutte des deux principes opposés; la paix sociale y a été fondée, non par des transactions, comme dans tout le reste de l'Europe, mais par l'extermination du parti vaincu! Homme d'arme et de foi, l'Espagnol méprise la tolérance comme une trahison. Sa croyance a tant d'action, qu'il se croit appelé à tuer tout ce qu'il voit douter; son esprit simple, et souverainement conséquent, ne peut se reposer que sur l'image de l'unité... C'est là ce qu'il aime à contempler dans le gouvernement du monde comme dans celui du ciel!

Les premiers possesseurs du pays, sortis on ne sait d'où, sont conquis par les Carthaginois après des guerres prodigieuses, comme si de tout temps

le sang africain avait dû se mêler ici à celui à des races européennes. Plus tard les Romains disputent l'Ibérie aux Carthaginois et la leur enlèvent, les Goths arrachent aux Romains cette terre déjà vieille, et enfin après des flots de sang répandus et une gloire acquise pour l'éternité, puisque Barcelonne sous Louis XIV, et Saragosse sous Napoléon, n'ont pu effacer le souvenir de Sagunte, l'Espagne devint hérétique sous les Visigoths, qui furent les plus ardents défenseurs de l'arianisme; bientôt les Maures chassent les Visigoths de leur patrie; les Francs sous Charlemagne refoulent les Maures; à la fin on voit les races indigènes souvent défaites, jamais anéanties, rentrer après huit cents ans de combats partiels mais opiniâtres en possession de l'héritage de leurs pères. Je ne fais que vous dessiner les traits principaux : mais ce qui donne à cette histoire générale une physionomie vraiment originale, ce sont les guerres particulières entre de petits royaumes rivaux chez les Maures comme chez les chrétiens! Quel intérêt, que de héros, que de poëmes dans ces chroniques locales !..... On croirait l'œuvre de l'imagination impossible dans une contrée où la réalité fut si romanesque. La chevalerie chrétienne opposée à la galanterie

musulmane, les deux principes employant pour leur défense ce qu'ils ont de plus brillant, de plus noble, quel spectacle donné au monde !! quelle épopée en action !..... N'est-ce pas un digne objet d'étude et de respect pour le voyageur que le peuple sorti de la lutte acharnée de tant de peuples?

Que m'importe la forme surannée d'une société où naissent des caractères si fiers? La Providence n'a pas voulu construire sur ce sol des gouvernements à machines savantes, à beaux contre-poids politiques; mais elle prend plaisir à y semer des hommes... Le temps des choses n'a pas commencé pour ce pays, celui des individus y dure encore *. J'avais besoin de repasser la généalogie de ce peuple pour me préparer à rendre aux Castillans en haillons les honneurs dus à tant de noblesse et de misère !

On m'assure ici que les étrangers n'éprouvent pas en Espagne autant de désagrément qu'on m'en avait annoncé. Les voyageurs sont portés à amplifier les obstacles qu'ils ont eus à vaincre. Moi je serai vrai, d'abord sur les faits; c'est le principal, surtout quand on les choisit avec impartialité; en-

* Nous ne nous lassons pas de faire remarquer que ces lettres sont écrites avant la dernière révolution d'Espagne.

(*Note de l'éditeur.*)

suite je le serai, si je puis, dans les jugements; d ailleurs, moi, voyageur, ne suis-je pas au moins aussi libre qu'un critique ?..... Ma conscience de narrateur est nette; voici ma devise : **La vérité avant la vanité.**

LETTRE V.

SOMMAIRE.

Ressemblance de l'Espagne actuelle avec celle de don Quichotte. — La diligence. — Portraits. — L'amazone. — L'égoïste. — Le négociant. — La Bidassoa. — Séparation complète des deux pays. — Auberges espagnoles. — Hernani. — Aspect des rues et des maisons. — Tolosa. — Le premier prêtre. Son costume. — L'estaffier. — Un brigand pour escorte. — Burgos. — La cathédrale en passant. — Les premiers moines. — Les geôliers aussi esclaves que leurs prisonniers. — Indépendance des Espagnols! — Sites de la Vieille-Castille. — Somo-Sierra. — Tourmente de neige. — Danger. — La venta. — La nuit d'auberge. — Chapitre de roman. — L'assassinat. — La femme grenadier. — Le vieillard égoïste et mystérieux. — La jeune fille et le muletier. — La voiture perdue dans la neige. — L'écurie d'auberge. — Le chocolat. — Manières respectueuses et nobles du peuple espagnol. — Description du défilé. — Caractère des paysans. — Figure des rochers. — La plaine de Madrid. — Arrivée dans cette ville.

A MISS BOWLES.

Madrid, ce 7 avril 1831.

Il vous souvient des plus jolies scènes de don Quichotte? Ce sont les nuits d'auberge, et la suite d'événements qu'elles amènent. Hé bien! le rapide voyage que je viens de faire m'a déjà fourni des sujets de tableaux dignes du romancier espagnol; et malgré l'affaiblissement des couleurs, malgré la différence de la touche, mon récit vous prouvera que si l'Espagne n'a pas marché depuis trois cents ans, Cervantes n'a pas vieilli.

Pas marché, c'est trop dire! car enfin la diligence qui vient de me conduire de Bayonne à Madrid n'existait pas sous Charles-Quint. Elle est modelée sur nos modernes voitures publiques, et elle

a été construite en France. Mais hors cet objet de luxe importé, et les routes qui lui donnent passage, tout le pays que j'ai traversé jusqu'à Madrid diffère de ce qu'on a vu, et ne ressemble qu'à ce qu'on a lu.

L'événement qui vient de nous forcer, moi et les autres voyageurs, à passer la nuit dans une venta isolée sur le haut d'une montagne, a produit des scènes si pittoresques, que vous me pardonnerez d'en faire précéder le récit par quelques détails qui seraient minutieux s'ils n'étaient nécessaires. Nous avons éprouvé de vives impressions; je veux vous les communiquer. Mais il faut qu'elles soient préparées pour vous de même qu'elles l'ont été pour nous; c'est aux préparations que tiennent tous les effets dramatiques de la vie, comme ceux du théâtre.

Résignez-vous donc à étudier avec moi pendant deux grands jours la société de la diligence, à examiner la diligence elle-même, car la connaissance exacte de tous ces accessoires vous est nécessaire pour apprécier comme je le fais mon bonheur. Parcourir un pays où la prose la plus plate, où l'affaire de la vie la plus vulgaire : un voyage en diligence peut à chaque instant donner lieu à une scène de comédie la plus piquante et la plus va-

riée : que faut-il de plus pour le bonheur d'un curieux tel que moi? Ne me plaignez pas des embarras de la route, des fatigues, des dangers; je trouve partout du pittoresque, du nouveau; et je n'ai besoin de rien..... quoique nous manquions de tout. Mon imagination, captivée par la singularité du spectacle, oublie les vagues inquiétudes qui la poursuivent dans la vie ordinaire..... Mon esprit n'est plus à moi..... Je suis heureux!!...

Il faut que vous sachiez jusqu'à la place que j'occupais dans la diligence. J'étais dans le coupé, compartiment d'honneur qui contient trois personnes, mais que nous avions retenu pour deux. Au moment d'en prendre possession à Bayonne, mon compagnon de voyage et moi, nous voyons s'y glisser une espèce d'être amphibie, qui pourtant doit s'appeler femme, puisqu'elle porte des jupes. A la vérité elle avait aussi des moustaches, et quelles moustaches!..... Elles ne dépareraient pas un uniforme de grenadier, non plus que le teint enluminé sur lequel elles ressortaient. Le reste du visage de cette singulière créature se compose de deux petits yeux noirs bridés et relevés des coins à la manière chinoise, d'un nez démesuré et bourgeonné, de deux joues et d'un front couperosés; enfin d'une bouche naturellement grande et sail-

lante, mais retenue dans les contours d'un cœur par ces grimaces françaises et bourgeoises, qu'on se rappelle sans pouvoir les définir. Vous me connaissez assez pour savoir que je n'embellis rien; ce serait tout gâter. Figurez-vous cette tête portée sur un corps de soixante ans, aux formes carrées, nerveuses, un peu trop marquées pour un beau caporal, et vous aurez l'idée de la compagne de voyage qu'on prétendait nous donner au mépris des conventions arrêtées la veille avec le commis de la diligence *. Nous nous récriâmes contre un tel guet-apens; et, à force de réclamations, nous parvînmes à rentrer en possession de notre coupé, qui, à peine suffisant pour deux personnes, fût devenu inhabitable pendant cinq jours si l'on nous eût adjoint le monstre que je viens de vous décrire.

Nos pourparlers nous donnèrent l'occasion de reconnaître que sa voix était digne du reste, et nous nous félicitâmes de notre victoire en riant, quand nous la vîmes abandonner le coupé pour monter dans l'intérieur. C'est ainsi qu'on appelle la seconde division de la diligence.

* Nous apprîmes plus tard que cette singulière créature était Bordelaise, et qu'elle allait à Lisbonne rejoindre sa fille.

Nous restâmes séparés des voyageurs jusqu'au lendemain à midi, où toute la voiturée, qui ce soir-là n'était pas complète, se réunit pour dîner. Nos gens étaient établis dans la partie de la diligence qu'on nomme la gondole, et d'où nous vîmes descendre après eux deux personnages qu'il faut encore vous peindre pour vous donner une idée exacte de la société dont nous allions partager le sort pendant quatre jours. Vous verrez que ce sort ne devait pas être si plat que celui des voyageurs de diligences sur les grandes routes ordinaires.

A la dînée nous fîmes donc connaissance avec nos deux compagnons de voyage. L'un, vieillard asthmatique, cacochyme, ridé, courbé, toussant, crachant, était l'image et le parfait modèle de l'égoïste pur. Ses gestes, ses paroles, toutes ses prévoyances, toutes ses actions, se rapportaient à lui, et le rétrécissement des traits de son visage caustique et dur annonçait dès l'abord une disposition à la personnalité. Il joignait à cette qualité l'importance consommée et le mystère des voyageurs de diligence lorsqu'ils savent le fond du métier; il s'épanouissait dans l'auberge, et commandait à la servante avec cette espèce d'aplomb de cabaret ou de café que je n'ai vu qu'aux gens de mauvaise compagnie; enfin il connaissait le monde entier; il

avait parcouru tous les pays de l'Europe, et s'était trouvé en relation avec tous les gens marquants qu'ils contiennent; il les nommait familièrement, les décrivait, les critiquait avec un sérieux digne d'une *espèce* de plus haut parage. En telle année il avait voyagé dans la voiture d'un grand d'Espagne; en telle autre un personnage distingué avait traversé l'Italie avec lui; ils avaient fait ménage ensemble à Florence pendant six mois. Malgré ses vanteries, ce singulier intrigant ne manquait pas d'une sorte d'esprit, mais de cet esprit qui ne peut pousser de racines que dans un mauvais cœur. Il parlait toutes les langues, connaissait chaque route, chaque auberge, et ne s'occupait qu'à se faire valoir en toutes choses, excepté lorsqu'il s'agissait de nous rendre le moindre service, ou de renoncer au plus léger avantage en faveur de qui que ce fût.

L'autre voyageur était de la connaissance de celui-ci, et m'a paru valoir mieux. Je savais son nom, c'est un négociant, il a l'air fin, mais calme et serviable; du reste, il ne comprend que l'argent, ne voit que l'argent, ne vit que pour l'argent. Il n'a trouvé à Rome que de vieilles pierres, et dit que les Espagnols manquent d'imagination parce qu'ils ont peu d'industrie.

Tels sont les gens dans la société desquels j'étais

destiné à jeter le premier coup d'œil sur l'Espagne.

Je n'ai pas vu la Bidassoa, il faisait nuit quand nous l'avons traversée. Je n'ai aperçu à la frontière que trois douaniers parfaitement semblables à des brigands de mélodrame, et éclairés par un bout de chandelle, que le vent des Pyrénées, apparemment au fait des usages du pays, a eu la complaisance de ne pas souffler.

La séparation des deux nations est absolue!..... A Irun, à un quart de lieue de notre territoire, personne ne parle français; j'ai été frappé d'un changement si brusque et dont je n'avais point encore vu d'exemple en Europe. Ce peuple, ennemi de toute concession, est loin de comprendre l'idée dominante du siècle : le sacrifice du patriotisme local à un sentiment plus général : il suffit qu'une amélioration lui soit suggérée par ses voisins pour qu'il la repousse.

Les auberges sont odieuses, tristes, noires, humides, sales; au premier abord elles paraissent vides; on se croit dans des halles, ou plutôt dans des abbayes abandonnées, et l'on s'y perd avant que les gens de la maison viennent au-devant de vous. Les lits sont puants, pleins de punaises (vous pouvez bien souffrir le nom de ces vilaines

bêtes, puisque je souffre leur société : on est voué à ce fléau dès qu'on met le pied en Espagne) ; enfin, on ne trouve à manger que des ragoûts pleins d'ail et d'huile rance. Telle est du moins la première idée qu'on se fait du matériel de la vie en entrant sur le sol de l'Espagne. Avec un peu d'expérience, le voyageur apprend qu'il pourra presque toujours obtenir d'excellents œufs frais, d'assez bon pain et de la volaille passable, bouillie ou rôtie ; pourvu toutefois qu'il attende patiemment, et qu'il ne s'écarte pas des routes fréquentées par les diligences ; dans les autres parties du pays, il faut apporter soi-même ses provisions, et encore payer très-chèrement le droit de les accommoder dans l'espèce d'auberge, appelée *posada*, mot qui veut dire en espagnol une maison où l'on trouve les quatre murs. Vous y obtenez un lit, qui consiste en un mince matelas, le plus souvent posé par terre, et du feu pour faire cuire vos provisions.

Hernani est le premier endroit un peu marquant qu'on rencontre sur cette route, je fus frappé de l'aspect lugubre de plusieurs édifices et de la ville entière. Ses portes ressemblent à celles des forteresses du moyen âge ; dans plusieurs de ses rues s'élèvent des maisons seigneuriales, défendues par d'énormes grilles placées aux fenêtres et

aux portes. En voyant les cases les plus bourgeoises également munies de ce moyen de défense, un Français peu fait à tant de défiance et de précaution, se demande si l'Espagne est habitée par un peuple d'avares ou de jaloux?

Le principal ornement d'une maison de gentilhomme consiste en un double écusson sculpté en relief. L'énorme dimension de ces armoiries atteste la noblesse et l'orgueil du maître. On regarde en Biscaye, comme un acte déshonorant, la vente de cette espèce de propriétés.

Le jour commençait quand nous quittâmes Hernani, et ce n'est qu'à Tolosa que j'aperçus le premier prêtre. Son habillement était celui que Beaumarchais a donné sur notre théâtre à Basile : tel est encore le costume de tout le clergé séculier de l'Espagne. Il consiste en un habit et manteau noir, et en un feutre long de deux pieds. Cette coiffure, plus bizarre que pittoresque, ressemble assez à un tuyau de poêle posé de côté sur la tête, et dans le milieu duquel on aurait fait un trou assez grand pour y pouvoir entrer le front.

Des paysans, des bourgeois, chacun dans le costume de leur état et de leur canton, étaient arrêtés à ne rien faire sur la place publique. Je descendis pour fouler le sol d'une ville espagnole; mais en

entrant dans l'écurie où l'on préparait nos mules, j'aperçus une figure dont il me fut impossible de me distraire. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, noir comme un Égyptien, vêtu de peau de mouton blanche, habit-veste et culotte pareils, et de plus, drapé dans une mauvaise couverture de laine. On lui voyait autour du corps une ceinture de cartouches, et il portait à la main une carabine.

Je ne donnai qu'un coup d'œil à son accoutrement pour revenir à sa figure : elle est sans pareille. Son nez commence à la racine des cheveux, passe par-dessus la bouche et surplombe sur le menton, qui rentre de plus d'un pouce derrière l'énorme bec de cormoran sous lequel tout le reste du visage est dissimulé.

En m'arrêtant devant cette créature extraordinaire, j'éprouvai un sentiment pénible, et je me dis : Quelles vertus singulières doit avoir le sol qui produit de telles plantes!!! Malheur à qui se trouverait sans défense en présence de cet homme au coin d'un bois! J'appris depuis qu'il était un des estafiers montés sur l'impériale de notre voiture, afin de nous protéger contre les brigands. Il parle très-bien français; ayant été emmené comme prisonnier après le siége de Saragosse, il connaît la

plupart de nos provinces; enfin, malgré sa figure, je l'ai trouvé, dans le reste du voyage, serviable et même assez doux! Ce n'est donc pas l'introduction d'une scène de brigands que vous lisez.

Nous ne pûmes voir ni Vittoria ni Burgos, tant la diligence est un mauvais moyen de voyager par curiosité; mais d'après l'état actuel des routes, un étranger dans sa voiture serait sûr d'être pillé.

Nous obtînmes à grand'peine une demi-heure pour entrevoir la cathédrale de Burgos, ouvrage de plusieurs siècles, de plusieurs styles, mais dont l'ensemble est d'un bel effet.

Cette ville, qui fut longtemps le séjour des rois, a un aspect original. Je me souviendrai toujours de ses portes gothiques, tout hérissées de figures sculptées et couvertes d'inscriptions, que le conducteur de la diligence, qu'on appelle en ce pays *le Mayoral*, ne laisse pas à ses victimes le temps de déchiffrer : on voit aussi près de la rivière des statues de plusieurs grands hommes, parmi lesquels on distingue le Cid; enfin l'architecture extérieure de la cathédrale est frappante. C'est le soir que nous traversâmes Burgos; il faisait beau après de longs jours de pluie glacée et comme il n'en tombe qu'en ce pays, toute la ville était réunie sur

la promenade; c'est là que j'aperçus les premiers moines.

La présence de ces maîtres du pays me causa d'abord un sentiment de malaise qui bientôt s'est changé en pitié.... On parle beaucoup de leur absurde tyrannie, de leur influence; ceux que j'ai vus la payent cher, si j'en crois leur maintien composé. Il en est de certains pays despotiques comme des prisons, où les geôliers sont réellement aussi malheureux que les condamnés. L'Espagne est gouvernée par un pacte, tacite peut-être, entre le clergé et le roi unis contre la noblesse. Aussi, dans la Péninsule, est-ce l'aristocratie qui veut innover! Elle a été sacrifiée; elle dissimule ses regrets sous son amour pour un peuple dont au fond elle ne se soucie guère, et qui de son côté, ne sentant pas le besoin qu'il a d'elle, ne lui porte ni haine ni attachement, trop fier d'ailleurs pour s'abaisser jusqu'à l'envie.

C'est le jour de Pâques que nous passâmes à Burgos. Je vis la foule saluer quelques religieux, et ceux-ci ne rendaient que rarement le salut qu'on leur faisait. Ils se promenaient dans la ville comme des seigneurs châtelains dans leurs domaines. Leur gravité frappante, quand on les compare aux prêtres italiens, ne m'inspirait qu'un respect mêlé

de colère ; ce dernier sentiment est obligé. On vient de France où l'on n'a entendu parler que des abus du jésuitisme : on voit les hommes qui en profitent ; on ne veut pas être moins généreux qu'un journaliste ; on s'indigne par respect humain..... et par philanthropie. Je m'indignais donc, je pensais à l'ignorance, à la misère du peuple qu'ils sont chargés d'instruire, et dont ils devraient améliorer le sort. Pourtant à de tels maîtres les sujets s'attachent. C'est que, n'en déplaise aux enfants du siècle, la pauvreté n'est pas le plus grand des maux, et que jusqu'à nos jours l'obéissance religieuse avait été regardée comme le plus noble principe des gouvernements.

Une longue habitude fait tout supporter, tout pardonner, hors ce qui avilit. Et certes l'Espagnol n'est point humilié quand c'est à sa conscience, à ce qu'il y a de plus libre dans l'homme, qu'on demande la docilité du citoyen. Il ignore ce dont on le prive, mais il sent ce qu'on lui laisse, et il en jouit avec orgueil.

Qu'importe au fils du vieux Castillan que ses bœufs traînent des chars à roues pleines comme dans l'enfance de la civilisation, s'il se sent indépendant de tout, excepté de sa foi ? Encore la règle de cette foi, telle qu'on la lui explique, quelle li-

berté ne laisse-t-elle pas à l'exercice des facultés naturelles? L'amour, le brigandage, qui n'est qu'une espèce de chasse pour le paysan espagnol, valent bien à ses yeux les vertus qu'il ignore. Et quand on lui aura appris l'économie, qui n'est que l'avarice des petits esprits, quand on l'aura rompu à l'industrie, qui n'est que le premier effort d'une ambition vulgaire, la politique aura beau lui dire : Vous êtes libre maintenant. La nature lui criera : Tu es esclave.. ..

Aujourd'hui la nature et la politique lui disent exactement le contraire.

Ah ! prêchons les réformes, elles sont utiles quand on les fait de concert avec l'autorité ; mais ne nous hâtons pas de condamner un gouvernement dont le principe vital est encore une idée morale ! Les sociétés qui vivent de croyances deviennent chaque jour plus rares en Europe, et si nous voyons aujourd'hui les peuples se lever contre leurs anciens maîtres pour savoir ce qu'ils ont fait de leur argent, qui sait si nos neveux ne verront pas les nations renouvelées demander à leurs nouveaux bienfaiteurs ce qu'ils ont fait de leur âme ?...

Je me livrais à ces réflexions, et à bien d'autres, en sortant de Burgos, et en contemplant les campagnes désertes de la Vieille-Castille. Ces pleines

inégales ont la grandeur de la mer agitée. Les montagnes, qui en interrompent les lignes prolongées, s'élèvent à l'horizon comme des écueils au milieu de l'Océan. Les immenses troupeaux de mérinos qui les parcourent ressemblent à des flots d'écume balancés par le vent. Ces paysages ont quelque rapport avec ceux de la campagne de Rome, mais ils sont moins poétiques.

Je les regardais encore quand je sentis la voiture s'arrêter devant la plus détestable auberge de la route : elle a vue sur la campagne, voilà son seul agrément. Nous n'y trouvâmes que des ordures et du sucre à la fleur d'orange, léger comme une mousse. Il n'eût pas déparé le plus beau dessert de Paris. Je n'ai jamais vu un pays qui n'eût son genre d'élégance qu'aucun autre ne lui dispute.

Nous étions à Lerma, et nous devions franchir le lendemain, vers la fin du jour, un des défilés de la chaîne de Guadarama : celui de Somo-Sierra, fameux par les désastres des Français et les cruautés des Espagnols. Le temps était menaçant, et nous avions trente lieues à faire avant d'arriver au pied de ce redoutable passage. Il exige toujours trois heures, mais notre conducteur craignait les dangers et les difficultés qu'on y rencontre ordinairement dans cette saison, les jours de mauvais temps,

Nous nous couchâmes avec la perspective d'une journée pire de beaucoup que celle que nous venions de passer. Nous tombions de fatigue, et je dormis assez pour sentir la souffrance du réveil en sursaut à une heure du matin. Avec la diligence par laquelle nous voyagions, on arrive ordinairement à la couchée vers dix heures du soir, et l'on se remet en route à minuit et demi; il y a une autre voiture qu'on nomme celle de la compagnie des Calesseros, et qui part à des heures plus commodes *.

Nous voici parvenus au point culminant du passage de montagnes et de mon histoire. Nous arrêtons à cinq heures du soir devant la poste de Somo-Sierra, le plus misérable village de la misérable Espagne. Il neigeait, grêlait, ventait depuis le matin. Les éléments paraissaient déchaînés, et je m'enfonçais dans mon manteau, en pensant au chemin qu'il nous restait à faire.

Tout à coup la femme grenadier, dont vous avez lu le portrait au commencement de cette lettre, m'appelle d'une voix altérée, et me dit à travers la cloison qui séparait sa place de la mienne : Nous courons le risque d'être emportés en passant la mon-

* Tous ces établissements sont détruits depuis la guerre civile. (*Note de l'éditeur.*)

tagne; nous avons un dernier tournant à franchir, et c'est le plus dangereux. Ne voulez-vous pas empêcher le conducteur de partir? — Je ne connais pas le pays, répondis-je. Cet homme a autant d'intérêt que nous à éviter le péril; il m'a paru jusqu'ici soigneux et intelligent : c'est à lui qu'il faut s'en rapporter. — Nous avons pris à Burgos, me réplique l'amazone épouvantée, un commis de l'administration des diligences; il était tout à l'heure à côté de moi; son avis est de continuer. — Suivons donc cet avis, répondis-je, et nous partîmes. Rien n'était changé dans la distribution des places des voyageurs, et le commis se remit, en partant de Somo-Sierra, près de cette femme, qui semblait n'avoir de son sexe que la pusillanimité.

Nous faisons un quart de lieue par un temps moins affreux que celui du matin; mais, parvenus au tournant redouté, nous sentons la voiture s'arrêter : c'était en montant, les mules s'effraient du vent, reculent et nous mettent au bord d'un précipice. De grands lambeaux de nuages, semblables à des pans de tapisseries, s'agitent sur les flancs de la montagne, dont ils nous dérobent la vue. La voix des postillons, leurs cris aigus, leurs apostrophes particulières à chaque mule sont étouffés par les hurlements de la tempête. Au milieu de ce

tumulte, le propriétaire des mules accourt de Somo-Sierra et pleure son attelage, qu'il regarde comme absolument perdu. Ce désespoir pour les bêtes n'était pas de bon augure pour les personnes.

Une querelle s'établit entre cet homme et le conducteur, auquel il reproche l'obstination qui lui a fait quitter la poste malgré les pronostics des gens du village. Le conducteur se justifie en disant : Que c'est le commis qui a voulu partir pour arriver le même soir à Bentrago, où l'attend sa maîtresse. Cet éclaircissement met le vieil égoïste en fureur, lui qui n'aime personne, jette feu et flamme contre l'égoïsme de l'amour. La dispute gagne l'intérieur de la voiture, et la femme monstre mêle les aigres sifflements de sa voix aux vociférations des voyageurs. Ainsi, d'injures en explications le temps se passe, la nuit vient, la tourmente devient de plus en plus menaçante, et les mules lasses de se ruer dans les traits qu'elles n'ont plus même la force de tenir tendus, gémissent découragées. Ces espèces de soupirs des mulets ont quelque chose de lugubre.

On parle de faire tourner la voiture pour la ramener à Somo-Sierra : moyen sûr de la jeter dans l'abîme et nous avec elle. La roue aurait glissé

dans une fondrière voisine; alors le vent, nous prenant en flanc, aurait aidé les mules à nous précipiter. Tout le monde parle, personne n'agit : vous savez que nous étions deux dans le coupé, nous n'agissons pas plus que les autres, mais nous ne parlons pas. Nous attendions l'événement, nous défendant comme nous pouvions contre la fine neige, qui, chassée par la fureur du vent, pénétrait de tous côtés dans notre voiture mal fermée. Je n'ouvris la bouche qu'un instant pour tâcher de faire comprendre au conducteur que les discours ne nous sauveraient pas, et qu'il fallait aller au village d'où nous sortions pour y chercher des mules fraîches et des bœufs de renfort. L'homme troublé me répondit qu'une diligence avait *aussi* versé là huit jours auparavant, et qu'un voyageur avec sa mule venaient d'être emportés il n'y avait qu'une heure. Cette réponse déraisonnable me fit frémir; que faire si le conducteur perd la tête? Je me tus.

Depuis cinq minutes nous n'entendions plus de voix, le vent seul nous étourdissait : c'étaient comme des escadrons de cavalerie qui galoppaient sur nos têtes. Assez élevé pour qu'on y trouve souvent de la neige, ce passage de montagnes n'est point dan gereux par un beau temps; la route y est belle, et

les précipices qui la bordent ne sont ni à pic ni très-profonds. Mais qu'importe de tomber à cinquante ou à deux cents pieds, dès qu'on tombe, et qu'on tombe dans des neiges soulevées par un vent qui vous enterrerait en cinq minutes? Nous prêtions l'oreille avec anxiété, sans entendre une parole. Tout à coup notre portière s'ouvre, et nous voyons un de nos gens, cet homme nous dit : — Messieurs, que faites-vous ici? Tous les voyageurs ont quitté la voiture. On la regarde comme perdue, on se sauve dans une auberge isolée à une demi-lieue plus loin. — Pourquoi, répondis-je, ne retourne-t-on pas à la poste qui n'est qu'à un quart de lieue? — Parce qu'on aurait le vent en face, et qu'on courrait plus de risques d'être emporté ou suffoqué. — Il n'y a pas un instant à perdre, dis-je alors, prenons l'argent, quelques papiers et laissons tout. Nous nous précipitons hors de la voiture, et nous nous trouvons au milieu du chemin, précédés de nos deux domestiques.

Ceux qui ont essuyé des tourmentes dans les Alpes comprendront ce que je ne puis décrire, même après l'avoir éprouvé; j'ai encore peine à le croire. Cette puissance invisible de l'ouragan qui nous poussait dans l'abîme de toute la force de

Dieu, confond mon intelligence. Le froid, la crainte de perdre mon compagnon de voyage ou l'un de nos gens, de manquer la route qu'on ne distinguait plus qu'avec peine à travers la nuit et la neige en poussière, me faisait oublier mon calme ordinaire.

Je voyais les avalanches s'amonceler sur le chemin, et le passage se fermer peu à peu devant nous. Mon valet de chambre me dit alors qu'il reconnaissait un des voyageurs conduit par un paysan. Nous pressons le pas et nous atteignons..... vous devinez?.... notre égoïste, parfaitement emmaillotté dans un manteau, et soutenu, presque porté par un muletier. Cet homme nous dit que dans un quart d'heure nous serions à la *venta* tant souhaitée, mais qu'il nous restait à franchir l'endroit le plus scabreux. C'est un passage où la route ouverte à tous les vents est bordée de précipices des deux côtés, et pendant quelques centaines de pieds. Le vieux voyageur n'osait ouvrir la bouche de peur d'y faire entrer de l'air froid, son conducteur le menait très-vite et nous ne pûmes le devancer. Si nous étions parvenus à passer devant lui, nous l'aurions livré à lui-même sans scrupule et sans inquiétude.

Nous arrivons au lieu redouté, où l'air libre

soufflait de toutes parts. Jamais, depuis la tempête du Ben Lomond en Écosse, je n'ai senti rien de pareil au froid, à la violence de l'air en cet endroit; c'était une avalanche invisible! Un domestique, en se retournant vers nous, eut sa casquette emportée, il ne s'en aperçut qu'après. En voulant retenir la mienne, je sentis tout à coup que j'avais deux doigts gelés. Ils étaient morts et immobiles; la nuit était profonde, je ne pus voir s'ils étaient déjà blancs!... Je me mis à essayer de les remuer, à les frapper, mais sans succès : la mort me gagnait toute la main; ma respiration devenait pressée, difficile et mon corps tremblait..... Le danger ne dura que peu d'instants, guidés par le parfait égoïste que nous avions choisi pour boussole, nous parvînmes enfin tous quatre, sans autre accident, à la *venta* : c'était le port du salut. Nous avions pensé périr victimes de l'amour, nous fûmes sauvés par la personnalité.

Il me reste à vous décrire la nuit que nous y passâmes, et la manière dont nous avons retrouvé la voiture; qui aurait pu s'attendre à de telles intempéries, sous la latitude de Naples, au mois d'avril? Tout est rude en Espagne.

Arrivés à l'auberge, notre premier soin fut de fuir le feu, et de nous réfugier dans l'écurie. Nous

trouvâmes là une atmosphère doucement échauffée par plus de soixante mulets, dont les grelots nous étourdissaient. Des muletiers, des charretiers de toutes les parties de la Castille, faisaient leur lit aux pieds de leurs bêtes. Ce lit consiste en un grand sac de toile, pareil à nos paillasses, et qu'on remplit chaque soir d'une paille hachée très-menue *. Les bâts et les couvertures des mulets complètent le coucher de l'arriero **. Ces gens-là me parurent mieux établis que nous, et je me promis de profiter de leur exemple.

Me sentant bien dégelé, je tentai d'approcher de la cuisine, la meilleure place de la maison après l'écurie. Je trouvai là une cheminée qui tenait toute la salle, et dont les quatre parois, se rapprochant insensiblement jusqu'à une grande hauteur, ne laissaient à leur extrémité supérieure qu'une ouverture semblable à celles des cheminées ordinaires. C'est par-là que la fumée a la complaisance de sortir, lorsqu'elle n'aime pas mieux rester dans la maison. A la meilleure place, au fond de cette cuisine, l'égoïste se chauffait. Il s'était établi dans

* On n'en trouve pas d'autre en Espagne.

** Nom qu'on donne en Espagne aux conducteurs des bêtes de somme. Les voituriers s'appellent *carreteros*, *calesseros*, *mayorals*, selon l'espèce de voiture qu'ils conduisent.

un coin de la cheminée, et avait retenu l'autre pour son manteau, sous un pan duquel il avait eu la condescendance d'accorder un asile à son acolyte le négociant. Il restait pour nous et nos gens deux côtés de la salle, que nous partageâmes avec des postillons, des muletiers, et le commis de la diligence, dont l'empressement amoureux nous valait toutes nos mésaventures. Chacun séchait ses habits, racontait ses périls, se félicitait d'être là, et décrivait les obstacles qu'il avait surmontés.

Tout en causant de la sorte nous finîmes par remarquer l'absence de la femme grenadier. On la demande au commis qui avait pris place tout seul avec elle dans l'intérieur de la diligence. Il répond qu'en descendant pendant la bourrasque il avait confié cette femme à l'un des deux estafiers chargés d'escorter la diligence : c'est celui que je vous ai dépeint....... Aussitôt grande rumeur dans l'assemblée..... Elle est perdue, dit-on; elle devrait être arrivée; il faut envoyer à sa recherche. On en était là quand la porte s'ouvre, et qu'on voit entrer la cause de tant d'alarmes.

Jamais apparition de mélodrame ne fut mieux calculée pour faire effet. Vous connaissez son visage, ajoutez-y le désordre de la peur, du froid, de l'eau de neige, et voyez deux grands bras sor-

tant d'un manteau gelé, et s'ouvrant comme pour envelopper tout ce qui était dans la chambre. En même temps, d'une voix que vous vous figurerez, le fantôme s'écrie : « Je ne reconnais plus les Français. Abandonner ainsi une pauvre femme : on est bien malheureuse d'être vieille. »

C'était à l'égoïste de répondre. Il n'eut garde de manquer à cette convenance de son rôle : « Mais, madame, dit-il en se frottant les mains, vous étiez avec un Espagnol et non avec des Français. » — Et l'Espagnol de se justifier, en disant qu'avant de quitter la voiture il avait recommandé cette dame à un homme sûr. — « Sûr, dit celle-ci, sûr, répète-t-elle, en avançant une tête défigurée par la frayeur et la colère : il a voulu m'assassiner !..... »

Jugez du nouveau coup de théâtre !!.... « L'assassiner », répétait en murmurant.... vous devinez qui ? « L'assassiner, mais c'était à l'homme d'avoir peur. » On s'empresse de faire taire la pauvre femme, en lui disant, le plus bas possible, que son guide entend le français, et en lui représentant le danger d'exaspérer cet homme sans pouvoir prouver ce qu'elle avance. On l'entoure, on répète tout haut qu'elle a perdu la tête, et l'on fait tant, par persuasion, par autorité, par prière, qu'on l'amène à payer une récompense *à son assassin.*

Cet homme, de son côté, prétend qu'il a couru les plus grands risques pour la sauver. Je vous laisse à démêler la vérité entre les mensonges du guide et les exagérations de l'amazone.

La pauvre créature pleurait, hurlait, gémissait à faire peur et pitié; elle disait qu'elle allait mourir, qu'elle était gelée en dedans...... L'égoïste, saisissant cette occasion de se débarrasser d'elle, lui dit : Si vous êtes gelée, madame, gardez-vous d'approcher du feu. Il faut qu'on vous mène *de suite* à l'écurie.... Messieurs, secourez madame.... Sans avoir attendu ce conseil, nous emportions la malade, dont les convulsions finirent par se calmer, mais qui répétait toujours entre ses dents claquantes : M'assassiner!... le monstre, il y réussira!!..... Ah! messieurs, vous ne savez pas quels dangers j'ai courus!... — Nous lui répondions tout ce qui pouvait la tranquilliser; mais au fond sa terreur ne nous paraissait pas si déraisonnable qu'au vieil égoïste. Dès qu'on la vit un peu mieux, on l'envoya coucher dans le lit de la maîtresse d'auberge. Mais la malheureuse ne voyait que son meurtrier; elle ne voulait absolument pas nous quitter, et nous ne pûmes nous en délivrer qu'en lui promettant d'accourir à son premier cri.

A ce moment un jeune paysan vint annoncer la

perte de la voiture qui, disait-il, avait été emportée devant lui dans le précipice. Autre incident.... Nouvelles exclamations!..... agitation croissante, commentaires interminables, reproches au commis espagnol; discussions sur les moyens à prendre pour retrouver ses paquets; regrets, malédictions: et moi, envie de rire; car le rire se mêle à tout dans la vie humaine, même au malheur; à plus forte raison aux accidents. Par pudeur je m'éloignai pour me livrer à un excès de gaieté dont le sérieux des autres me faisait rougir. Sitôt que je ne suis plus au milieu des groupes les plus bruyants et les plus agités, j'entends de loin un son de grelots. J'entr'ouvre une porte qui donne sur la route; la tourmente durait toujours; mais je vois à la lueur de la neige notre diligence qui arrive à la venta, traînée par des mules fraîches. Elle s'arrête au rendez-vous général sans le moindre accident. Le chevrier avait été trompé lui-même par l'apparence; il avait vu la voiture chanceler au bord du précipice, et s'était empressé d'accourir sans savoir que la prudence du conducteur avait prévenu la catastrophe: le penchant à l'exagération des petits malheurs est naturel au peuple espagnol. Les nouvelles mules et les bœufs avaient résisté au vent; le coche

fut sauvé avec les malles du négociant et les importants papiers du chevalier d'industrie.

Je me suis épuisé en inutiles conjectures sur l'état de cet homme. C'est un espion, pensais-je, comme si cette profession expliquait tout ce qui déplaît dans quelqu'un. Une autre fois je me disais : Il voyage pour une société de négociants en grand : enfin, je n'ai pu former que de vagues suppositions sur ce personnage énigmatique, et qui se plaît à tirer parti du silence qu'il garde sur lui-même, le seul individu qu'il épargne, c'est-à-dire dont il ne parle pas. Cette obscurité religieuse dont un homme s'enveloppe est le trait caractéristique du véritable égoïsme.

Il s'agissait de se coucher, je demande une chambre. Les meilleures avaient été retenues dès notre arrivée, vous devinez encore par qui?... par l'homme fléau! qui, à peine entré dans la venta, s'était assuré pour lui et le négociant la possession des seuls lits où l'on pût espérer de dormir. Forcés de renoncer au repos, nous songeâmes à manger. On me mit une table au coin du feu de la cuisine que je ne voulais pas quitter, car les chambres de ces espèces de maisons sont ouvertes à tous les vents, leurs murailles sont humides, elles sentent le moisi, et l'air vous y cause l'impression de celui

des caves. Nous voulions des œufs, nous appelons la servante. *Muchacha ! muchacha !* point de réponse! On va, on demande, on appelle encore; on cherche.... toujours même silence! A force de fureter, j'entr'ouvre la porte d'une salle basse, et à la lueur d'une lampe je vois la Dulcinée dans les bras du plus beau et du plus jeune des muletiers. Je me retire discrètement. La jeune fille me suit sans embarras, seulement une légère rougeur l'embellissait encore, et elle était naturellement fort jolie. Ses yeux, coupés à l'orientale, voulaient briller de colère, mais ils prirent bientôt une expression suppliante que je compris : je me tus, et le grand drôle, cause de tant de confusion, ne fit qu'un saut de la cave à l'écurie.

Devinez ce qu'on nous apporte dans ce taudis, à moi et à toute la diligence?... du chocolat comme vous n'en avez jamais pris, mousseux, délicat, cuit à point, enfin tel que votre maître-d'hôtel n'en sait pas faire. Cette boisson, pour nous si recherchée et servie avec toute la bonne humeur qui suit toujours le désordre, nous fit plus de plaisir que le meilleur repas. Les quolibets, les allusions, les contes, le sel des plaisanteries toutes nationales nous échappait; mais il y avait dans l'air de ce réduit, auprès d'un feu pétillant, et au

milieu d'un cercle de gens réunis par le danger auquel ils venaient d'échapper tous de la même manière, une gaieté électrique, et que je n'ai jamais trouvée ailleurs.

Grâce à la complaisance des maîtres de cette maison *, je parvins même à me faire un lit; mais toujours dans la cuisine, le seul lieu logeable de l'hôtellerie. On apporte des matelas qui, placés sur les bancs de pierres pratiqués autour du feu, faisaient un très-bon lit de camp pour mon compagnon de voyage, pour moi et pour mon domestique.

Il fallait voir la mine de l'égoïste jaloux de ne s'être pas avisé le premier de cette manière d'être mieux que tout le monde. J'eus bien de la peine à me débarrasser de sa présence ; pour se venger, sans doute, il éternisait les conversations. Enfin, vers minuit, toutes les toilettes étant réparées, tous les manteaux séchés, toutes les histoires racontées, les servantes, les voyageurs, arrieros, carreteros, mulatieros retirés, je restai en possession de la cuisine et de mon matelas.

J'avais dormi une demi-heure peut-être, quand

* On trouve dans cette partie de l'Espagne une grande différence de manières entre les aubergistes nés du pays et ceux qui viennent de la Biscaye. Les hôtes de la venta étaient Biscaïens.

je fus réveillé par des cris épouvantables. Je distinguai ces mots à peine articulés en français : Au meurtre, à l'assassin, à mon secours !!! et des coups de pied à faire tomber le plancher sur ma tête, servaient d'accompagnement à ces sinistres paroles. Je reconnus la voix de notre virago. Elle n'avait en vérité pas le droit d'être si craintive ; sa figure militaire était un excellent épouvantail contre les voleurs, et à plus forte raison contre les amoureux.

Je m'étais couché tout habillé, je me lève aux cris étouffés de la mégère; et comme ils ne font que redoubler, je cours, guidé par la voix de cette furie, à travers de profondes ténèbres. Je vais pour ouvrir une porte, ma main s'avance, on me crie : N'entrez pas, n'entrez pas !... il a voulu m'assassiner, me voler, me ......, un autre mot bien pis que tous les autres !! Ne sachant que faire, immobile dans l'obscurité, j'attends l'issue de cette scène, lorsqu'un éclat de rire diabolique part à mes oreilles; j'étends les bras, et je saisis.... le démon du voyage, le maudit égoïste, dont l'asthme et la malignité ne connaissant pas de repos, ne pouvaient laisser personne en paix.

Il lui manquait un oreiller, et à minuit et demi il avait imaginé de venir prendre celui du premier lit venu, de la première chambre qu'il avait pu

ouvrir. C'était justement celle de l'héroïne des tempêtes ! Et la malheureuse, ayant encore l'imagination frappée des dangers vrais ou supposés qu'elle avait courus sur le grand chemin, se défendit de ce nouvel assaut, comme vous venez de le voir : je rétablis le calme du mieux que je pus, je renvoyai l'exigeant vieillard sans oreiller, et repris en murmurant le chemin de ma cuisine et de mon matelas.

Ne croyez pas que notre persécuteur, notre juif errant, notre âme en peine, notre diable incarné, nous y ait laissé jouir longtemps du plaisir de son absence ; il n'était pas deux heures du matin que je me sens de nouveau réveillé par l'éclat d'une lampe ; aucune porte ne ferme dans ces maisons, qui ne sont réellement que des hangars, et l'enragé vieillard n'avait qu'à presser un loquet de sa main décharnée pour se trouver près de nous. Il appelle à pleine gorge la pauvre servante, sans s'embarrasser de notre sommeil, de notre colère, quand nous le verrions nous disputer la seule place de la maison que sa personnalité nous eût laissée. Il appelle, il appelle ; enfin la servante arrive fort peu satisfaite de céder aux ordres de ce vilain réveil-matin. Elle paraît à moitié vêtue : on lui crie à tue-tête d'allumer du feu, d'apporter du

chocolat, de faire chauffer de l'eau, de regarder le temps qu'il fait, et que sais-je encore?...

Ces ordres n'étaient pas exécutés à moitié qu'il s'établit entre l'impérieux voyageur et la jeune fille une conversation qui m'apprit que le maudit vieillard avait son accès d'asthme; il l'attribuait au somme qu'il venait de faire, la tête trop basse, et à l'humidité de la mauvaise chambre qu'on lui avait donnée. Il ne disait pas qu'il s'en était emparé le premier.... Le feu, les colloques prolongés, et surtout l'absence d'égards de cet homme pour ses compagnons de voyage, m'exaspéraient. Je croyais voir qu'il cherchait à se grandir par cette grossièreté aux yeux des simples habitants de l'hôtellerie, et, malgré mon aversion pour les exécutions, j'aurais voulu qu'il y eût là quelqu'un qui se chargeât de faire justice de cette impudente *espèce*.

Cependant, de temps en temps il me prenait des remords de ma colère; il y a des égoïsmes innocents, me disais-je tout bas; oui, reprenais-je en moi-même, mais ici l'art a trop embelli la nature, et je ne souffrirai pas plus longtemps un spectacle si dégoûtant. Ma résolution arrêtée, je me lève sans dire mot, je prends mon manteau, et je sors pour

aller me réfugier dans l'écurie. La porte en était fermée : les chandelles s'éteignaient, ce ne fut pas sans peine que je parvins à pénétrer dans ce sanctuaire du repos. A la fin j'entre ; mais, ignorant les convenances du lieu, je laisse la porte ouverte, puis je vais me blottir dans une espèce de huche pleine de paille hachée, où je me jette et m'endors profondément, au bruit des grelots de soixante mulets et du ronflement de vingt muletiers.

J'ignore le temps que je dormis dans cet asile, j'y fus réveillé par une tempête de jurements, qui me parurent bientôt dégénérer en injures et même en coups. Je croyais relire un chapitre de don Quichotte ; tout ce que je voyais semblait préparé pour certifier de l'exactitude de Cervantes à peindre la nature. Sans redouter, assez peut-être, une aventure semblable à celles qui trop souvent payèrent le dévouement du chevalier de la triste figure, je me levai pour aller prêcher la paix. Je distinguais au milieu du tumulte les mots de porte ouverte, de chien perdu, et je compris ma faute. Mais je n'eus qu'à me montrer et prendre sur moi le tort : le calme se rétablit.

Les Espagnols ne sont pas ce que nous appelons polis, ils sont respectueux sans bassesse ni va-

nité, nuance qu'ils ont saisie mieux qu'aucune autre nation. On peut trouver chez eux des bêtes comme partout, on y chercherait plus longtemps qu'ailleurs des sots : c'est que l'envie fait la sottise, et l'indifférence le bon ton. Je n'ai trouvé chez les Espagnols aucune trace de cette désobligeance que les Français leur reprochent.... A la vérité, jusqu'ici je n'ai été en rapport qu'avec des hommes de la dernière classe du peuple, et c'est, dit-on, ce qu'il y a de mieux dans la nation.

Il faisait jour; tout le monde s'apprêtait à rentrer dans la voiture : nous partîmes au lever du soleil, en nous promettant bien de ne jamais oublier la moindre circonstance de l'amusante nuit que nous venions de passer.

L'aurore était éclatante, la tempête apaisée et le ciel bleu presque partout, répandait sa lumière sur des sites d'une variété, d'une grandeur inconnue aux contrées septentrionales, où l'épaisseur de l'air dérobe à l'œil les lignes prolongées, les plans multipliés qui font les paysages d'un grand style.

Nous commencions à descendre le col que nous avions monté la veille avec tant de peine et de danger : un vallon étroit s'ouvrait devant nous, encore voilé par des ombres pesantes, il s'enfon-

çait si avant dans la nuit, qu'il semblait un abîme creusé au milieu de ces poétiques campagnes, déjà toutes resplendissantes de neige et de soleil.

Les montagnes du défilé, couvertes d'une couche de frimas toute nouvelle, brillaient d'un éclat sans pareil. A l'orient le ciel était d'azur, à l'occident une lourde draperie de nuages se repliait lentement le long des pentes les plus élevées ; un étage plus bas, des vapeurs d'un gris sale se glissaient sur les flancs et jusqu'aux pieds des rochers, ce qui nous présageait une après-midi aussi mauvaise que celle du jour précédent. Une tour arabe, bâtie à mi-côte sur un des rocs qui bordent le vallon ténébreux que je viens de vous dépeindre, disparaissait presque entièrement dans l'ombre, et ne montrait que sa couronne de créneaux, dorée par les premiers rayons du matin.

Ce paysage, grand comme ceux de Salvator-Rose, me remplissait d'admiration, tandis que nos huit mules nous entraînaient au galop sur les pentes de la Sierra-de-Guadarama. Passé Buitrago, la nature devient moins belle ; mais elle est peut-être plus extraordinaire, la terre y produit le granit, comme ailleurs, elle fait pousser les plantes et les arbres. Ces pierres affectent des formes si

singulières, que je ne me rappelle rien de semblable en Europe, si ce n'est en Provence, dans le défilé d'Olioulles. Mais là ce phénomène ne se manifeste qu'en petit; ici c'est un déluge de rocs qui sont tombés, ou plutôt qui ont poussé dans les basfonds, et sur une longue suite de collines. Ces rocs ont des figures d'animaux : ce sont des éléphants, des hippopotames, des scarabées gigantesques, des crocodiles, des écailles de tortue : partout des pierres, rien que des pierres! On croit voir la vieille terre s'entr'ouvrir et montrer son squelette. C'est une maladie du globe, une lèpre qui a fait irruption dans ces parages. Tel est l'aspect des sites qui précèdent la plaine de Madrid.

Cette plaine n'a aucune beauté d'aucun genre, pas même du genre bizarre. Elle est cultivée, mais sans variété : on y gratte les champs pour y jeter un peu de blé, qui devient bientôt couleur de poussière, et qu'on coupe quand il est jaune. Là les campagnes n'offrent pas à l'œil la riche apparence des pays de bonnes terres; elles n'ont pas non plus la grandeur d'une complète solitude. Le voyageur arrive dans la capitale du royaume, moins attristé qu'ennuyé. Depuis le matin il n'a pas vu un arbre, et il n'a traversé que de sales villages.

Ce trajet m'a été rendu particulièrement désagréable par une pluie comme il n'en tombe que sous les climats chauds. Elle a commencé à midi sonnant : et nous sommes entrés à Madrid sous un épais rideau gris, tiré à cent pas de nous.

LETTRE VI.

SOMMAIRE.

Ce qui, aux yeux de l'auteur, caractérise l'Espagne. — Cachet national imprimé partout. — Préventions trompenses. — Parallèle entre l'Italie et l'Espagne. — Inflnence d'un penple conquis sur ses vainqueurs. — Bonne foi espagnole. — Traits de cruauté pendant la guerre d'invasion. — Dévouement du moine d'Alicante. — Un Français maître de langue espagnole à Madrid. — Physionomie du peuple. — Assassinat en plein jour. — Les brigands à la porte de la ville. — L'escorte inutile. — Traces de l'influence étrangère dans l'aspect des rues et des édifices. — Esprit monarchique dans le peuple. — La chaîne de fer. — La reine. — Egalité réelle. — Le Prado. — La rue d'Alcala. — Aspect de la ville. — Costumes divers. — La mantille. — Plusieurs espèces d'habits de majo. — Désintéressement des Espagnols. — Singulière situation de la légation française à Madrid en 1831. — Les Français en quarantaine.

A MISS BOWLES.

Madrid, ce 7 avril 1831.

QUELQUE coin de l'Espagne qu'on veuille décrire, on sera sûr d'intéresser; aucune partie de ce pays ne rappelle le reste de l'Europe : c'est l'Espagne, toujours l'Espagne, et ce n'est que l'Espagne! Il est impossible, en parcourant cette contrée, d'oublier un instant le nom du pays où l'on est, et du peuple qu'on voit; tant chaque objet, chaque personne, y portent l'empreinte nationale. A peine suis-je entré à Madrid, et déjà j'ai rectifié l'opinion que je m'étais formée de la ressemblance de l'Espagne avec l'Italie. Je ne croyais pas que les deux extrémités méridionales de l'Europe civilisée eussent entre elles aussi peu de rapport.

Un voyageur a beau se défendre des préventions, les livres, les conversations, l'ont forcé à se faire d'avance quelqu'idée du pays où il va ; et cette idée est toujours plus ou moins fausse. Il n'y aurait qu'un homme d'esprit ignorant qui pourrait observer les étrangers avec indépendance. Dès qu'il faut que l'expérience spontanée lutte contre des erreurs acquises, la vérité a beau triompher à la fin, elle est nécessairement modifiée dans le combat. Les préjugés des esprits endoctrinés sont plus opiniâtres que les illusions des imaginations incultes......

La langue espagnole ressemble moins à l'italien qu'on ne se le figure de loin ; elle est latine et arabe. Je pensais que tout mot toscan avait le droit d'être entendu en Castille; et, quand on écoute mon italien sans le comprendre, je crie à la mauvaise volonté.

L'aspect de la terre, celui du ciel, où les nuages du printemps, tout chargés de grêle et de neige, se détachent durement sur un fond d'azur foncé, la physionomie, la parole, le caractère des hommes, et jusqu'à l'air qu'on respire : tout est âpre en Espagne... En Italie tout est doux et attrayant. L'Italie est un monde idéal auquel Dieu avait confié, comme en dépôt, le secret des grands ouvrâges de l'art ; c'est tout ce que nous avons le droit de lui re-

demander. L'Espagne est le pays de la force, le ciel ne lui commande que l'originalité, l'indépendance; le type du beau est ailleurs.

Le sort politique des deux nations a justifié ma remarque. Des facultés primitives différentes ont produit des sociétés diverses. L'histoire de l'Espagne est pour ainsi dire confirmée par le visage des habitants, par l'aspect de la contrée, et par le style des monuments, qui sont des prodiges de persévérance plutôt que de goût. Dans ces singuliers édifices, bâtis à l'imitation des constructions mauresques, la pierre est taillée comme de la dentelle : le plâtre moulé devient l'ornement principal de l'architecture et le dessin général ; les détails nuisent à l'effet de l'ensemble.

Un peuple qui, sans roi, sans gouvernement, sans soldats, sans argent, sans munitions, sans vivres, sans souliers, a résisté par la seule énergie de sa volonté à la volonté de fer de Bonaparte, soutenue du plus grand génie militaire de l'époque et de la puissance qui terrifiait l'Europe, n'a guère de rapport avec les Italiens.

Ce n'est pas la Grèce que retrace l'Espagne, c'est l'Orient ; le sang africain s'y mêle à tout. Les passions y sont plus brûlantes que tendres; les yeux des femmes, et jusqu'à la blancheur de leurs dents

aiguës; tout y rappelle la race arabe. La guerre a coûté trop cher; le triomphe fut trop tardif pour que le peuple, victorieux dans la dernière lutte, n'ait pas conservé les marques du joug qu'il avait porté pendant longtemps avant de pouvoir l'imposer à son tour. Une nation n'a jamais impunément donné des fers à une autre. Les Espagnols conquis ont modifié le caractère des Africains, qui ne se sont montrés nulle part si policés que sur le sol chrétien; plus tard les Maures dépossédés ont laissé, à l'Espagne, surtout à l'Andalousie, pour derniers souvenirs de leur longue domination, quelque chose de leur sang, de leurs amours, de leur génie.

On retrouve dans le genre d'esprit des hommes de la Péninsule, et particulièrement, à ce qu'on assure, chez les Andaloux, beaucoup de souvenirs de l'Asie : l'emphase, l'exagération, le goût des longs récits, où se glissent toujours quelques circonstances inventées, sont des penchants naturels aux peuples du midi de l'Espagne, comme aux Arabes, et les traits du visage espagnol prennent souvent, malgré leur beauté, une expression féroce que ce peuple ne dément pas toujours par ses actions. Rappelons-nous ses actes de rage lors de la trahison de Bonaparte. Des Français sciés entre deux

planches, d'autre brûlés à petit feu, nos malheureux soldats mis à la broche et leurs tourments servant de risée à leurs bourreaux : ces traits et bien d'autres, nous apprennent que les mœurs des Espagnols ont été modifiées par l'Europe moins que par l'Afrique.

Pendant la guerre d'invasion, quatre cents Français furent égorgés de sang-froid à Valence, à l'instigation d'un moine. A la vérité, des centaines d'autres prisonniers furent sauvés dans Alicante par le dévouement d'un autre moine, qui déclara qu'on l'égorgerait, qu'on le foulerait aux pieds avant de souiller la gloire espagnole du sang de tant d'innocents. Il y a dans ce peuple un penchant à la cruauté qui ne peut être vaincu que par la générosité la plus sublime, je veux dire par la pure charité chrétienne.

C'est le combat de ces deux principes, qui, en se prolongeant jusqu'à nos jours, a fait et fait encore la vie de l'Espagne; c'est là aussi ce qui donne à ce pays un attrait irrésistible pour toute âme religieuse, et poétique pour tout esprit méditatif.

Le trait du moine d'Alicante vient de m'être conté en détail, par une des victimes dévouées à la mort, et qu'il a délivrée. C'est un Français qui, pour vivre, donne ici des leçons d'espagnol aux étrangers.

Ceci, pour le dire en passant, est déjà un trait

caractéristique; dans d'autres pays, les indigènes ne laissent les étrangers enseigner que leur langue à eux; l'insouciance espagnole permet qu'un Français donne à Madrid des leçons de castillan, et personne ne lui en demande de français.

Voici ce qu'il m'a conté : Le peuple en fureur s'était ameuté sur la place d'Alicante, et menaçait de s'emparer d'une maison où l'on avait enfermé tout ce que la ville contenait de Français. Mon pauvre maître de langue, et plus de cent autres, allaient être massacrés comme ceux de Valence. Ils avaient préparé leur âme à la mort; déjà la foule armée ébranlait la porte de leur prison, quand ils voient accourir leur sauveur; ils écoutent à travers les barreaux de leurs fenêtres les discours de ce moine, et vous pouvez penser s'ils suivent avec anxiété les progrès de son éloquence; leur vie dépend du succès de cette sainte éloquence. Ils prient le Dieu du ciel d'inspirer le chrétien, qui brave la fureur de ses compatriotes pour sauver ses frères. L'homme de Dieu trouve de fortes paroles, de ces paroles qui doivent agir sur toute âme humaine; elles émeuvent les prisonniers eux-mêmes malgré leur stupeur, et ces malheureux se sentent d'avance délivrés par son énergie.

Mon maître de langue ne parlait pas comme

moi; je ne puis retrouver ses expressions : mais dans mes phrases je vous donne le fond de sa pensée.

Le mot de grâce n'avait pas encore été prononcé, et pourtant les prisonniers étaient rassurés; ils n'étaient plus acteurs, ils étaient spectateurs : tous ont senti que la liberté est la seule réponse possible à la harangue chrétienne. Les bourreaux, aussi émus que les victimes, cèdent enfin à l'ascendant de la charité : le cachot fut respecté. Le jour suivant il fut ouvert!

Les Espagnols sont généreux; même, et ceci me paraît plus beau dans des cœurs orgueilleux, ils sont bons. Mais la bonne foi, la fidélité à leur parole, étant un des traits dominants de leur caractère, la ruse et la trahison les exaspèrent; c'est ce qu'ils n'ont jamais pardonné à Napoléon. Le principe de la politique italienne, mis en action par le grand homme, est venu se faire vaincre en Espagne par le principe chevaleresque et chrétien. Mais quels singuliers alliés le sort avait donnés aux Espagnols dans cette guerre! Rien n'est plus différent d'un Castillan qu'un Anglais!...

La physionomie ne trompe pas quand elle est nationale : celle de l'Espagnol est arabe. Il a les dents du tigre; ces dents, coupées d'une manière

particulière à la race mahométane d'Afrique, font qu'on a peur du sourire qu'on vient d'inspirer; le plus charmant visage n'est pas exempt d'une expression cruelle quand le sourire montre de pareilles dents.

Il y a, j'en conviens, une grande puissance de séduction dans le danger, sous quelque forme qu'il nous apparaisse; mais cet attrait ne peut être reconnu que d'un petit nombre d'âmes; encore n'est-il senti par elles qu'à certaines époques de la vie. Apparemment que j'ai encore assez de jeunesse pour jouir du péril. Ce matin, en me promenant dans les belles allées du Buen-Retiro, je demandais si l'on peut y venir le soir respirer le frais dans la belle saison. Mon guide me répondit par le récit de l'assassinat d'un courrier anglais que les coupe-jarrets, dont Madrid est plein, avaient attiré à *onze heures du matin*, dans une partie écartée de ce jardin. Le croiriez-vous? à ce récit je sentis mon cœur battre de joie d'être à Madrid. Assurément une capitale où l'on assassine en plein jour n'est pas un séjour comme un autre.... Rassurez-vous pourtant; il y a déjà sept ans que ce meurtre a eu lieu : à la vérité on ne m'a pas dit si les coupables furent pris et punis.

En passant sous la porte d'Alcala, j'ai vu un

fourgon du commerce, escorté par six hommes armés qui l'accompagnaient jusqu'aux murs mêmes de la ville : j'ai demandé la cause de cet appareil militaire. On me répondit qu'aucune voiture n'osait arriver à Madrid sans une protection semblable.

Dernièrement un étranger distingué avait pris une escorte considérable pour voyager en Espagne : parvenu à un quart de lieue de la capitale du royaume, il aurait cru insulter le gouvernement du pays en gardant plus longtemps son monde; il congédia donc les soldats qui l'avaient protégé jusque-là; et, grâce à tant de délicatesse, il fut pillé cinq minutes avant de passer la porte d'Alcala.

Un grand d'Espagne, ayant invité quelques amis à dîner à deux lieues de Madrid, eut soin de les faire escorter pour venir chez lui et pour retourner chez eux. Cette précaution fut admirée comme une grande magnificence, mais ne fut nullement regardée comme un luxe inutile.

Après avoir écouté quelques récits de ce genre, on se sent transporté au moyen âge; l'imagination s'exalte, et à chaque pas qu'on fait on croit interroger le temps. Comment fouler sans respect une terre couverte des reliques encore vivantes du passé? L'esprit des autres siècles, effacé ailleurs,

est ici conservé dans son activité par un peuple énergique, opiniâtre, indépendant du monde entier. Encore Madrid est-il ce qu'il y a de moins national en Espagne.

Cette ville a beau se vanter de son origine fabuleuse, elle n'a été comptée pour quelque chose que depuis l'époque où Charles-Quint et Philippe II en firent le principal séjour des rois. Le peuple y est original, sans doute; mais l'aspect de la ville me rappelle un peu les résidences allemandes, quoique bien en grand. Je me surprends à me croire dans Berlin, ou dans les faubourgs de Vienne. Un site mal choisi, comme tous les lieux que les princes prétendent créer, rappelle les ennuyeux travaux des marquis de Brandebourg; d'autres nuances, senties au premier coup d'œil par ceux qui comme moi ont pris l'habitude de traverser l'Europe en peu de temps, attestent l'influence des princes allemands : on reconnaît aussi celle des Bourbons, et le génie de Louis XIV plane sur Madrid à côté de l'aigle impériale d'Autriche. Mais, en pays étranger, les Français ne sèment qu'à la surface, ils ne labourent pas profondément le sol : Madrid leur doit un air d'apparat royal, rien de plus.

Ce ne sont pas les traces de cette vanité de prince

que je cherche ici ; ce qui m'intéresse bien autrement que les imitations de Versailles, c'est de voir l'esprit monarchique en action, non à la cour, mais dans les derniers réduits de la misère. Heureux les pays où c'est par des actes de respect envers le prince, que se nourrit la fierté du peuple ! Combien l'institution de la royauté paraît grande et vénérable dans le dévouement volontaire et libre du citoyen à son souverain ! La générosité n'est jamais si touchante que lorsqu'elle se trouve du côté du pauvre.

En voici un exemple : en parcourant Madrid, j'étais frappé de l'aspect sévère et triste des rues ; il y en a pourtant de fort larges ; et dont les maisons, sans être d'une architecture élégante, joignent un air de propreté à un aspect solide ; je leur trouvais comme à tout le reste du pays une physionomie romantique, qu'elles doivent surtout à leurs fenêtres grillées et aux balcons qu'elles ont au premier étage *. En considérant chaque habitation, avec l'attention qu'on ne peut refuser à tout objet nouveau, je vis une grosse chaîne de fer, sus-

* Ce balcon est une petite avance qui fait prolongation à la fenêtre du milieu, il est quelquefois couvert, et alors il ressemble à un cabinet ajouté à la maison, souvent aussi il n'est fermé que par une simple balustrade.

pendue en guirlande, à l'entrée de plusieurs palais, et je demandai la cause de cette singularité. On me dit que, dès qu'une personne royale mettait le pied sur le seuil d'une maison espagnole, le propriétaire suspendait cette chaîne en trophée au-dessus de sa porte, usage qui remonte à une haute antiquité..... Un privilége y est attaché : aucun huissier ne peut entrer dans une maison protégée par cette marque de la faveur royale.

L'avant-dernière reine étant grosse, se promenait dans Madrid; elle vit au fond d'une rue écartée une famille pauvre, et dont la mère préparait le dîner dans une salle basse, ou plutôt dans une espèce de cave qui donnait sur la rue. Ce repas n'était qu'une friture à l'huile. La reine eut envie d'en manger, elle fit arrêter la voiture et entra chez ces bonnes gens. Quand elle fut sortie, leur premier soin fut de réunir tous leurs moyens pour se procurer les honneurs de la chaîne, auxquels ils avaient droit. Ce trophée pend encore à l'entrée de leur humble demeure. Bien des grands le leur envient peut-être.

Il faut venir en Espagne pour savoir jusqu'où l'égalité morale peut être portée dans une monarchie absolue. Tout ce qu'il y a de réel dans la société est indépendant des formes politiques : cela tient

à l'âme ; l'âme sait se réserver sa part sous tous les régimes : l'essentiel, ce n'est donc pas d'avoir des tribunes et des journaux, c'est d'avoir de l'âme, c'est-à-dire de la conscience, de la religion. Je défie un Américain d'être plus fier qu'un Castillan, et je doute qu'il soit d'aussi bonne humeur, car la liberté constitutionnelle est pour les peuples comme le trésor du savetier : elle fait cesser sommeil et chansons. N'allez pas prendre ceci pour une apologie du jésuitisme : j'écris sans système, mais non, certes, sans sympathies ni antipathies ; écrire c'est plaider : mon client, à moi, ce n'est pas la liberté, la liberté savante, ce n'est pas la liberté comme on l'entend à présent : c'est l'indépendance.

La fameuse promenade du Prado est au-dessous de sa réputation ; elle n'a qu'une allée, semblable aux boulevarts neufs de Paris, du côté des Invalides, mais ornée de fontaines assez belles. Elle paraît déserte, même quand il y a du monde, parce qu'il y manque des maisons, des jeux, du mouvement, de la variété. Au reste, la variété manque partout à Madrid.

La rue d'Alcala, qui mène au Prado, est célèbre, je la trouve belle ; elle est en pente et descend en tournant un peu, mais pas assez pour en borner la vue ; elle finit en s'élargissant majestueusement

jusqu'à l'entrée de la promenade, qu'elle coupe à angle droit. Malgré l'aspect imposant de cette rue en pente, il faut convenir que ses maisons sont basses, qu'elle ont même une apparence mesquine, et que leur nudité fait regretter le luxe d'architecture qu'on admire dans d'autres pays.

Plusieurs des autres rues qui aboutissent au Prado ont, comme celle d'Alcala, un aspect noble et triste. Il y règne une grande solitude, un profond silence; la pente sur laquelle elles sont tracées contribue à leur donner un air de propreté sans soins, assez original; cet avantage est encore relevé par l'aspect de leur pavé, qui de loin ressemble à un parquet, ressemblance bien trompeuse assurément, car il est très-incommode; mais il produit un joli effet à l'œil. Il se compose de petits cailloux noirs, coupés par des cordons de grosses pierres blanches : on ne saurait les honorer du nom de dalles, parce qu'elles sont étroites et inégales; cependant elles servent de promenoirs aux piétons, et, vues du Prado, elles produisent un effet assez agréable. De longues files d'ânes et de mulets, attachés ensemble par des cordes, et conduits par un sauvage de la nouvelle Castille, rend l'aspect des rues de Madrid plus national que leur architecture. On y voit peu d'équipages, mais on en est dédom-

magé par de nombreux cortéges de petites charrettes, attelées de deux bœufs, et dont l'effet est singulier. Quant aux principaux édifices, c'est toujours aux faubourgs de Vienne que vous reporte leur apparence.

Dans les auberges on manque de tout, ce qui veut dire à la lettre qu'on n'y trouve que le nécessaire, et c'est peu de chose pour un Européen du Nord. Malgré des inconvénients bien graves aux yeux des gens difficiles, cette ville a un attrait dont je ne puis me défendre. Il tient uniquement au caractère du peuple intéressant qui l'habite. Tout rappelle et atteste ce caractère. Les visages, les costumes, les physionomies, les gestes, les habitudes, ici tout est d'accord. Je n'ai jamais vu de nation plus exempte que celle-ci des contradictions de nos sociétés modernes; elle est simple et forte comme la nature: le besoin de l'unité, de l'harmonie, s'y manifeste partout; c'est exactement le contraire de la France, où tout est contraste et inconséquence; aussi y a-t-il autant de gravité en Espagne que d'ironie chez nous. Je ne sais si le corps politique est solide, mais tous les individus qui le composent sont forts.

Dans la rue, toutes les femmes portent le même costume; les étrangers blâment cette uniformité; elle me charme. Elle admet des nuances, mais délica-

tes, presque imperceptibles, et qui n'en ont que plus de prix aux yeux qui savent les discerner. La mantille, que toutes les femmes mettent sur la tête pour sortir, n'est pas le même vêtement pour toutes; les unes en font uu voile; les autres un simple ornement. C'est un mantelet de taffetas noir, brodé de dentelle ou de velours, selon le rang et la fortune de celle qui le porte, ou même un voile tout de dentelle; on le pose en long sur un peigne d'écaille. Le reste du costume n'a rien d'original; les modes de l'Europe gâtent l'Espagne; mais la démarche, le pied, les yeux, rappellent toujours les agréments particuliers aux Espagnoles. Elles sont plutôt jolies que belles, plus coquettes que tendres, plus brillantes que gracieuses, ou du moins leur grâce est de celle qui éblouit plus qu'elle n'attache; c'est ce qu'on désigne ici par un mot intraduisible : *La sal española* (Le sel espagnol)!

L'habillement des hommes est plus varié que celui des femmes. Les *messieurs* sont en général vêtus comme partout, si ce n'est qu'ils cachent notre frac sous leur manteau, complément obligé de toute toilette espagnole.

On rencontre dans les rues de Madrid une foule de costumes des provinces voisines; tous diffèrent les uns des autres par la forme ou par la couleur.

J'ai vu des paysans qui portaient une veste ronde, couleur de tabac d'Espagne, comme leur manteau, une ceinture de laine rouge et de grands pantalons pareils à la veste. Tous ont un chapeau à petite forme ronde, et qui finit en pain de sucre, avec un petit bord relevé tout autour en forme de gouttière. Ce bord se rabat quand il pleut. Le chapeau espagnol est susceptible d'ornements, on y ajoute des gances, des velours, des rubans. Tous se ressemblent et tous diffèrent : en ce pays les hommes mettent autant de recherche que les femmes à leur toilette. Ils en sont restés à l'époque du moyen âge, où l'on attachait tant de prix aux beaux habits. On m'assure que cette passion pour les costumes brillants est bien plus générale encore dans l'Andalousie qu'à Madrid.

Plusieurs hommes de la campagne mettent sous leur chapeau un fichu de coton d'une couleur éclatante ; cette espèce de serre-tête, dont les coins noués par derrière pendent sur le dos, me paraît très-malheureusement substituée à l'ancien filet espagnol, dont nos acteurs et nos peintres savent tirer si bon parti : il est abandonné.

Voici un costume qu'on rencontre fort souvent : c'est la veste et la culotte de peau de mouton noire, avec des aiguillettes et des agrafes en or. Cette

fourrure, très-fine, très-douce et très-chaude, ressemble à de l'astracan. Ceux qui s'en servent prennent un air de fierté, d'assurance obligée, qui les élève au-dessus de la foule : ils portent ordinairement à la main un long bâton blanc pelé, presque aussi grand qu'eux, terminé en fourche, et sur lequel ils s'appuient nonchalamment. Ce sont les élégants de la rue : on les appelle ici *majo*. Les plus grands seigneurs ne dédaignent pas toujours de les imiter. D'autres s'habillent en culottes courtes, avec des guêtres de cuir brodées qu'ils laissent entr'ouvertes à l'endroit du mollet, et qui ne sont pas dépourvues de grâce. D'autres encore, et ce sont les plus distingués, sont parés d'une veste de velours ornée d'applications de diverses couleurs et bordée de petites houppes de soie et d'aiguillettes d'or. Ils portent quelquefois un double gilet, celui de dessous est taillé juste au corps, à peu près comme un corset : il est d'une étoffe écarlate ; un second gilet, ordinairement de drap brun, et semblable aux nôtres, recouvre le premier; une culotte courte de même étoffe s'attache à des guêtres élégantes, et une veste ronde, également brune, est jetée sur l'épaule gauche en forme de dolman. Elle complète le costume et remplace le manteau. Le collet et les manches de cette veste

sont coupés de plusieurs morceaux d'étoffe de couleurs tranchantes, assez semblables à des parties d'habit d'arlequin, ou plutôt aux manches de la livrée de Montmorency. Le costume de cette espèce de *majo* de campagne est d'une légèreté, d'une élégance particulière.

Moins un peuple est civilisé plus il attache d'importance à sa parure. Les plus riches habits sont portés par des hommes à demi barbares. Le costume des paysans espagnols confirme cette remarque. Ils sont reculés pour la civilisation, mais je préfère de beaucoup leur manière de se vêtir à la nôtre. Nous nous faisons une idée très-fausse de leurs habitudes, quand nous nous figurons qu'ils sont mal nourris et mal couverts : la pauvreté du pays n'est guère sensible que dans l'intérieur des habitations et au milieu des champs; mais le peu d'hommes qui vivent dans ces campagnes stériles en apparence sont moins misérables que le grand nombre de ceux qui peuplent les états les plus florissants. On ne peut révolutionner l'Espagne qu'en lui communiquant le malaise moral; le malaise physique y est plus rare que dans les pays riches et peuplés de l'Europe. Le costume des simples paysans castillans annonce plus d'opulence que celui des hommes riches chez nous.

Vous me direz que j'aurais dû adresser ma lettre d'aujourd'hui à un tailleur, puisque je n'y parle que d'habits; il serait plus poli de me prier de l'envoyer à un peintre. Mettez sur l'enveloppe le nom que vous voudrez, il n'en sera pas moins vrai que le costume est un des premiers objets qui étonnent et amusent les voyageurs. Celui des hommes de la campagne à Madrid rend l'aspect des rues pittoresque. Quand on se promène au milieu d'un peuple si étranger aux autres, on peut encore être triste, on ne peut s'ennuyer. La toilette et le caractère de chaque homme sont ici pour moi des sujets d'étude et de surprise. Ne nous plaignons pas de la nécessité de décrire des costumes divers : bientôt nul voyageur en Europe, et peut-être dans le monde entier, n'aura cette tâche à remplir. Les hommes se donnent le mot pour se vêtir de même partout ; comme si l'ancienne variété n'avait pas eu des causes plus légitimes que n'en aura l'uniformité moderne.

En général les Espagnols ne sont point avides, pas même ceux avec lesquels les étrangers se trouvent en rapport obligé ; tous me paraissent sincères et modérés, jusqu'aux valets de place, l'espèce la plus corrompue partout ailleurs. J'en ai arrêté un ce matin ; lorsque je lui proposai les conditions

qu'on m'avait conseillées comme étant justes, cet homme me répondit : « Vous me donnez plus que bien d'autres. » Entendrait-on un pareil mot ailleurs qu'en Espagne? Avec ma passion pour la vérité, j'ai enfin trouvé mon peuple. Je me répète souvent que j'aime mieux être pillé que trompé.

On ne peut oublier en Espagne les grandes choses qui s'y sont passées; Rome a ses monuments, la Castille a ses enfants. Ces hommes si nobles vivent toujours comme en présence d'une histoire qu'ils ignorent, mais que leur caractère nous retrace et nous atteste.

Remarquez que nos éloges ne vont pas au delà du peuple. La singulière position de notre ambassade ne me permettra probablement pas de voir les autres classes de la société, et j'y gagnerai : du moins conserverai-je mes illusions.... On n'a que faire du salon dans un pays où la rue est ce qu'il y a de plus amusant.

La France est regardée en ce moment par le gouvernement espagnol comme un pays infecté d'une maladie pestilentielle : quiconque reçoit un de nos diplomates devient suspect, et non-seulement s'expose à des soupçons, mais encourt des

disgrâces. Les personnes de l'ambassade et l'ambassadeur lui-même vivent isolés. On les reçoit à la cour, on les traite officiellement bien, mais dans la vie privée ils restent séparés des gens du pays. La société de Madrid a tiré un cordon sanitaire autour du palais de France. Ceux qui habitent ce séjour maudit sont condamnés à une quarantaine sans terme; ils ne peuvent communiquer qu'entre eux ou avec les membres du corps diplomatique. Il est peu de caractères, surtout parmi les Français, capables de s'accommoder patiemment de cette situation; cependant il faudrait commencer par l'accepter pour parvenir à l'améliorer. Au reste, nous ne sommes repoussés ici que par le pouvoir, le pays nous accueillerait volontiers s'il osait : je vous prie de n'entendre ceci que sous le rapport de la société; car, en général, notre politique nous fait craindre ou haïr. Vous voyez pourquoi je ne puis vous donner une idée du grand monde à Madrid : un Espagnol riche ou noble qui nous recevrait serait exilé, ou tout au moins destitué s'il était en place. Il y a six mois que dans les salons nous étions encore préférés à tous les autres étrangers. Cet état de choses ne peut durer; mais en attendant que l'Europe juge notre procès, nous sommes traités en

pestiférés. Au reste, tout ce que me racontent ceux des Français qui ont été dans le monde à Madrid avant notre révolution, me fait penser que je ne dois avoir aucun regret : je n'aurais rien appris, et j'aurais perdu beaucoup de temps.

LIVRE VII.

SOMMAIRE.

Décence des manières espagnoles. — Egalité morale. — Avantage des révolutions. — Comparaison de la liberté française et de l'indépendance espagnole. — L'amour réfugié en Espagne. — Différence qu'il y a entre la passion des hommes du Midi et la galanterie française. — Conversation avec un diplomate anglais. — L'Amérique. — Avantage des gouvernements arbitraires sur les gouvernements libres. — Deux histoires amoureuses. — La proposition d'un lord refusée quoiqu'acceptée. — Mécompte des jeunes dandys français. — Dignité et pauvreté d'une famille espagnole. — Mœurs des classes élevées.

A MONSIEUR BERSTECHER.

Madrid, 10 avril 1831.

En Espagne, la vie est une chose sérieuse, tout ce qui frappe les yeux est sévère; le grave sentiment des convenances y préside même à l'existence des derniers hommes du peuple; l'habitude du respect a ployé les esprits à cette discipline sociale, tandis que chez nous la fureur de l'égalité les roidit au point de les rendre grossiers. Une sorte de prudence religieuse fait la règle de toutes les actions des Espagnols; mais cette étiquette morale s'observe sans efforts; à Madrid le bon goût n'est point de l'hypocrisie. Ici la dignité est

dans l'air qu'on respire; jamais peuple n'unit tant de décence à tant d'immoralité.

L'aspect de la ville, l'absence d'ornements qu'on remarque dans ses édifices, la noble simplicité des promenades, les physionomies, les discours, le silence qui règne dans les rues, tout annonce une nation dont le trait caractéristique est la fierté sans prétention : tel est vraiment le fond du caractère espagnol.

Le paysan castillan a autant de respect pour lui-même que pour le roi. Cette égalité toute morale, qui résulte des habitudes religieuses de l'âme, n'exclut pas la vraie politesse : elle ne règne nulle part aussi généralement qu'en Espagne. Elle prête du charme à une vie monotone, presque monacale, et suffit apparemment pour dédommager les hommes de beaucoup de privations, puisqu'elle leur fait dédaigner ce que nous appelons depuis quarante ans la liberté. Chez nous, l'amour de l'égalité n'est qu'un besoin de domination déguisé: les philanthropes français donnent leurs conseils comme les souverains leurs ordres. En Espagne, vous ne trouverez qu'étiquette et cérémonie dans les paroles; dans les habitudes: bonhomie, égalité, égalité non avouée, peut-être ignorée de ceux qui en jouissent, mais sentie sans être proclamée.

Ce sentiment suffit à la paix du cœur, à la satisfaction de l'amour-propre.

L'Espagne est en tous points le contre-pied de la France *. Il y a loin des avantages qui reposent uniquement sur le génie d'un peuple, à ces vanités politiques dont la victoire est enregistrée dans des constitutions de papier. Les parchemins des nations me paraissent plus vains que ceux des familles. Une charte ne peut créer la liberté; elle la constate : les rois ont fait des familles titrées, ils n'ont jamais fait un gentilhomme : un prince, quelqu'absolu qu'il soit, ne peut conférer à un homme que les priviléges attachés à la naissance. Il ne peut lui donner des ancêtres; pas plus que des sophistes et des greffiers n'affranchissent une nation. C'est le bon sens qui rend les peuples indépendants. J'entends par ce mot dépendants de la seule équité, car l'indépendance absolue est une absurdité antisociale.

Quand les Français sentiront-ils que c'est au fond de l'âme qu'on doit chercher ce qu'ils ne se lassent de demander aux machines politiques? On pourrait dire aux nations, en faisant allusion à un mot de saint Augustin : « Soyez religieuses et gouvernez-vous comme vous voudrez.» Au lieu de cela,

* Écrit en avril 1831.

on nous dit depuis quarante ans : « Soyez impies et faites ce que vous voudrez. » Tel est à peu près le résumé des divers systèmes qui ont présidé à la marche de nos affaires pendant plus d'une génération. On n'a pardonné à Napoléon le concordat, que parce qu'on était bien convaincu qu'il ne regardait notre religion que comme un auxiliaire de sa police. S'il eût été sincèrement catholique, il se fût perdu encore plus vite *.

La raison de ce délire des peuples, il faut la chercher dans les abus du pouvoir combiné des prêtres et des rois. Ces abus si criants, si anciens, sont à la fin devenus un thème à déclamation pour tout ce qui possédait éloquence et courage, ou seulement l'illusion de ces facultés. Frappé des maux qu'avait causés la superstition, on s'en est pris à la foi; et pendant un siècle la ligue des hommes qui se croyaient plus d'esprit que les autres, s'est appliquée de toute la puissance de sa présomption à préconiser l'incrédulité comme première condition de notre régénération sociale. Malheur au pays qui ne trouve de sympathie que pour les livres irréligieux!!... Tant que la liberté ne sera chez nous qu'un moyen d'avilir l'obéissance, elle

* Depuis six ans que ceci est écrit, le catholicisme a déjà fait des progrès en France.

portera peu de fruits; puisque c'est au but contraire que Dieu veut qu'on l'applique. Rien de si populaire que ce mot : Liberté ! Rien de si difficile à saisir nettement que l'idée qu'il exprime. La liberté, telle que bien des hommes se la figurent, serait le règne de leur volonté : celle que nous prépare la Providence, au contraire, est la sanction de la volonté de tous donnée aux nécessités sociales. L'homme policé ne peut s'affranchir entièrement, mais il ennoblit sa chaîne en consentant à la porter. La loi n'avilit que ceux qui lui résistent. La vraie liberté n'abolit pas toute discipline, elle change seulement le principe de l'obéissance ; c'est le libre arbitre appliqué à la politique.... c'est le consentement moral mis à la place de la contrainte aveugle.

Les révolutions ont cela de bon qu'elles changent autant de points de vue qu'elles déplacent d'intérêts. Par-là elles font quelquefois surgir du milieu des rangs ennemis du gouvernement renversé les plus ardents défenseurs de l'ordre social rétabli. Ces recrues ont tout le zèle et toute l'éloquence des nouveaux convertis, elles sont utiles à la réhabilitation des principes ; elles préparent la reconstruction de l'état, et le nouveau régime leur doit autant d'actions de grâce que l'ancien de malédictions. Admirez le miracle de l'ambition satis-

faite, les brouillons du passé deviennent les législateurs de l'avenir!

La différence qui existe entre le caractère des deux nations se retrouve dans toutes les habitudes de la vie. En France on se divertit toujours; Paris est le pays où l'on craint le plus de s'ennuyer. En Espagne, ce que nous appelons les plaisirs manque; mais le bonheur en tient lieu. Après tout, c'est encore le plus sûr remède contre l'ennui. Les triomphes d'une science vulgaire et présomptueuse sur la simplicité du peuple sont inconnus en Espagne : la modestie, l'humilité, s'y trouvent unies à l'ignorance, l'esprit y sommeille souvent; mais la récompense de cette inaction est la plénitude de l'âme : satisfaction que nous avons perdue, nous autres habitants d'un monde de lettrés et de marchands, ou de marchands seulement; car la pensée et la parole sont devenues des denrées chez nous et chez nos peuples modèles. Nos idées toutes pratiques, notre industrie envieuse, nous enrichissent peut-être; mais à coup sûr elles ne nous égaient pas. On parcourerait l'Écosse et les États-Unis sans trouver des hommes d'aussi bonne humeur que les habitants des Castilles. Tout voyageur véridique peut l'attester : plus les gouvernements sont parfaits, selon les théoriciens

à la mode, plus les personnes deviennent maussades.

C'est chez les Espagnols que s'est refugié l'amour romanesque et passionné. En France l'amour est de l'intrigue, de la conversation, de la vanité : en Espagne,... c'est la félicité. Chez nous point d'abandon, rien d'inattendu, le sentiment est noté, la galanterie a sa mesure comme la musique, l'élégance préside à tous les écarts des passions, comme les lois du contre-point aux modulations d'une fugue : ici tont est surprise dans les attachements, tout est involontaire depuis la première séduction des sens jusqu'à l'excès du bonheur..... Aussi l'amour est la vie pour ceux qui l'éprouvent en Espagne. Ah ! s'il m'était prouvé que la promulgation des droits de l'homme dût le priver de la faculté de sentir un bonheur si sérieux et si vif, je dirais : « Reprenez vos titres, il en coûte trop cher pour les faire valoir; j'aime mieux vivre en esclave dans un pays où la servitude fait des héros et des dieux, que de m'entendre déclarer libre parmi des hommes à jamais chargés des liens de leur orgueil mécontent, et de leurs prétentions déçues ! »

Vous trouverez que je suis devenu bien savant sur l'Espagne en peu de temps. C'est que j'ai rencontré

un étranger établi à Madrid, et qui m'a mis au fait des choses secrètes. Il est juge impartial, quoique homme d'esprit et homme d'état. Je dînais hier chez lui, et je veux vous faire le résumé de notre conversation : c'est le ministre d'Angleterre. Il disait tout ce que je pense : si bien que j'ai cru d'abord qu'il se moquait de moi. Voici comment il parlait :

« Que penser de la manie des constitutions ? que souhaiter pour les nations, quand on voit en Espagne, au lieu de la misère et de la barbarie supposées par les publicistes, des visages satisfaits, des paysans joyeux et plus indépendants, plus fiers qu'aucun peuple de l'Europe ? Comme Anglais, ajoutait mon hôte, je suis partisan obligé des constitutions ; comme philosophe et comme voyageur, je crois que le premier devoir des bienfaiteurs de l'humanité serait de la laisser tranquille. J'ai vu l'Amérique et je n'y ai pas trouvé une seule figure riante dans quelque classe que je l'aie cherchée.

Je n'y connais pas non plus *une seule existence* à envier. Nulle part les hommes ne sont plus travaillés du besoin de sortir de leur condition ; personne, absolument personne n'est satisfait de la place qu'il occupe, et dans le mouvement progressif de la société chacun voudrait marcher sur le corps de son voisin pour arriver à la fortune. Un pareil résultat ne

devrait-il pas faire hésiter les législateurs philanthropes, surtout s'ils se donnaient en même temps la peine d'observer avec impartialité, comme je le fais ici, les grands caractères qui se forment sous les gouvernements décriés par quiconque se mêle aujourd'hui de politique? »

Je vous laisse à méditer sur ce discours. Notez que cet Anglais passe pour libéral parmi les membres du corps diplomatique à Madrid. Vous voyez bien que plus les révolutions font de chemin dans le monde, et moins l'esprit révolutionnaire y fait de progrès. Encore un ou deux bouleversements d'états, et l'Europe est guérie de la manie des innovations politiques.

Les gouvernements arbitraires ont un grand mérite à mes yeux, c'est que si l'on se résigne franchement à en subir les inconvénients, à ne point conspirer contre eux, on est sûr de vivre en paix sous leur protection, avantage qu'on est loin de pouvoir obtenir au même prix sous tous les gouvernements appelés libres. Ceux-ci exigent, avant tout, qu'on agisse dans leur sens, et le repos leur paraît séditieux. Vous voyez que je ne pouvais écrire tout cela qu'à vous. Ce que je vais ajouter ne vous convient pas si bien, mais passera par-dessus le marché, ce sont deux anecdotes dont M. *** m'a garanti l'au-

thenticité. Elles ne peuvent fixer l'opinion du voyageur sur les mœurs du pays, puisque l'une détruit précisément les conclusions qu'on tire de l'autre; mais elles servent à montrer l'idée que les étrangers se font des Espagnols. Vous verrez que c'est ordinairement aux mères qu'ils croient pouvoir s'adresser ici pour séduire les filles. Je vous avertis que ces histoires sont très-difficiles à vous répéter honnêtement.

Un lord fort riche avait aperçu une très-jeune personne dont il se croyait amoureux. Il fait appeler la mère chez lui et lui offre une somme considérable. Cette femme exprime d'abord un chagrin profond. Elle finit par des excuses fort humbles, et dit que, par un guignon bien rare en Espagne, sa fille, quoique âgée de quinze ans, est encore trop jeune pour pouvoir céder aux désirs de mylord, mais que si sa seigneurie veut attendre un an, peut-être même moins longtemps, la mère et la fille accepteront ses offres avec reconnaissance.

L'autre histoire est le pendant, et par conséquent le contraire de celle-ci. Un jeune Français, brillant, riche, élégant, avait un ami logé dans une maison très-bourgeoise, chez des gens peu à leur aise. Cette famille se composait d'une mère et de deux filles d'une beauté ravissante. L'étranger nou-

vellement arrivé devient amoureux de la plus jeune, son ami aime l'autre; et voici l'ingénieuse invention que cette double passion leur suggère :

Ils ne s'épuisent pas en ruses, en mensonges plus ou moins spirituels, plus ou moins surannés; point de moyens de comédie ou de roman : ils mandent la mère et lui font tout simplement pour ses deux filles une proposition semblable à celle du mylord, mais plus avantageuse encore. Les deux étourdis étaient riches et vraiment épris. Cette offre fut écoutée tout autrement que celle de l'Anglais...... La vieille, qui connaissait ces jeunes gens pour les avoir souvent reçus chez elle, crut d'abord qu'ils voulaient l'embarrasser, et répondit sur un ton léger à une plaisanterie de mauvais goût. Mais les Français insistant, la mère se lève et leur dit : « Puisque vous ne parlez pas pour rire, je vous répondrai très-sérieusement aussi. Nous sommes pauvres, notre famille vient de l'Andalousie; ruinées dans notre pays, nous nous sommes établies à Madrid, où nous vivons misérablement. Notre peu de ressource nous expose comme vous venez de nous le prouver à de bien cruelles humiliations; mais dans leur pauvreté, mes filles veulent rester honnêtes. » Là-dessus elle fait une froide révé-

rence et se retire en laissant ses deux auditeurs stupéfaits....

Depuis ce jour toutes les relations qui existaient entre cette famille et les deux *dandys* français furent changées, mais non rompues; c'est là ce que j'admire. On ne leur fit même pas l'honneur de leur fermer la porte; la plus extrême froideur prit la place de l'enjouement naturel à la jeunesse et d'une familiarité innocente. Il y a six mois que dure cette nouvelle manière de vivre; et selon toute apparence elle durera toujours, au dire des deux jeunes gens qu'elle désespère, et qui là-dessus du moins sont croyables.

On assure que les mœurs des classes supérieures de la société sont si mauvaises à Madrid, qu'aucune mère n'y peut conserver l'innocence de sa fille passé quinze ans, quelque vigilance qu'elle mette à la garder. Les médisants prétendent qu'il y a dans chaque maison des cousins, souvent même, puisqu'il faut le dire, un parent plus rapproché, ou quelque précepteur, quelque abbé, qui devancent les maris.

Les grands, et leur chef, le roi, choisissent ordinairement leurs maîtresses parmi les femmes de la halle. La figure leur est indifférente. Ils ne sont décidés que par la *sal española*, par cette qualité

indéfinissable en français; le mot de jolie tournure en pourrait peut-être donner l'idée, et celui de *disinvoltura* en italien; encore ces expressions ne seront-elles entendues comme elles doivent l'être que par les gens qui sauront en modifier le sens.

Ce choix des grands confirme ce que j'ai dit de l'égalité de fait qui règne en Espagne. Elle repose sur les mœurs sans y être établie par les lois. Le peuple a de l'élévation dans l'âme; ses sentiments sont aussi nobles que ceux des seigneurs : ceux-ci ont de la bonhomie, ils ont des manières, des idées simples comme les pauvres gens. Ici, dans tous les rangs, on trouve des esprits fiers, et nulle part on ne rencontre des esprits hautains. Des hommes ainsi faits ont ce qu'il faut pour s'entendre les uns les autres, à quelques classes de la société qu'ils appartiennent?...

LETTRE VIII.

SOMMAIRE.

Le clergé espagnol. — Haine des prêtres pour les moines. — Église de Saint-Isidore. — Dignité du culte. — Attitude du peuple pendant les cérémonies religieuses. — Réprimande d'un sacristain. — Aspect des rues de Madrid. — La porte d'Alcala. — L'influence de Philippe II se ressent partout. — Alarmes du gouvernement, qui devient tyrannique par peur comme les révolutionnaires. — Agent français habillé en majo. — On l'arrête à Vittoria. — Fermeté de notre chargé d'affaires. — Exécution publique du libraire Myard, pendu à Madrid. — Description des cérémonies qui précèdent le supplice. — Accusation. — Le recours en grâce. — La pluie rend inutile cette démarche. — L'échafaud. — Sbires en habits religieux. — Attitude du condamné. — Sa figure, son costume. — Danger que court un Français dans la foule. — Neuvaine de Pâques. — Scrupule de conscience des anciens familiers de l'inquisition. — But primitif de cette institution. — Crime récent des moines du couvent de Saint-Bazile, découvert par un barbier. — Autre moine criminel. — Arrestations pour délits politiques. — Minuties de la police de Madrid. — Effets contraires des mêmes institutions en Autriche et en Espagne. — Les gouvernements conséquents sont les pires.

A MONSIEUR

LE COMTE ALFRED DE MAUSSION.

Madrid, 11 avril 1831.

Le clergé espagnol n'est point uni; les prêtres détestent les moines. Ceux-ci ont une influence mystérieuse bien plus étendue que celle du clergé séculier. Pour agir sur un peuple à demi africain, dévoré de passions, et par conséquent dominé par l'imagination, il faut que la vérité même se présente sous des formes extraordinaires !... Rien n'est si romantique que la vie du cloître en Espagne, ni si barbare, m'a-t-on dit, que l'enseignement donné à l'enfance dans ces asiles religieux.

Je suis entré dans l'église de Saint-Isidore, qui est regardée comme la cathédrale de Madrid, et

qui appartient aux jésuites; les voyageurs ont décidé qu'il n'y a pas en cette ville une église digne d'attention. D'où vient pourtant qu'il n'y en a pas une de celles que j'ai visitées, qui ne m'ait fait plus d'impression que plusieurs des fameuses basiliques dont l'Italie s'énorgueillit? C'est que la dignité du caractère espagnol s'accorde parfaitement avec les actes du culte catholique. La tristesse pompeuse de nos vieilles cérémonies produit une impression nouvelle pour nous, quand le peuple qui regarde a l'air touché de ce qu'il voit, et le prêtre pénétré de ce qu'il fait. Ailleurs les églises neuves n'ont rien de religieux; ici, quand même un édifice sacré n'est point ancien, il est toujours majestueux : on y ménage la lumière en fermant les jours avec des tapisseries, de façon à laisser le bas de la nef dans une obscurité favorable au recueillement; presque toujours le chœur est élevé; le maître-autel apparaît au haut d'un grand nombre de marches, qui font décoration et prêtent de la majesté aux cérémonies; point de chaises dans l'église, point de bancs qui cachent le dessein de l'architecture, point de payements qui distraient les fidèles par des mouvements et des bruits étrangers à la prière; partout la dignité, le décorum, secondent l'élan de l'âme vers Dieu, et

l'ordre qui préside aux choses du ciel sert à faire oublier la terre. Le pavé de marbre est recouvert, dans toute son étendue, d'un grand tapis de paille fort propre. Sur cette espèce de natte qui ne se fabrique qu'en Espagne, tout le monde, sans distinction de rang, s'agenouille avec le même respect apparent, et les femmes prosternées laissent les bouts de leurs mantilles traîner à terre : il faut avoir pénétré dans ces sanctuaires chrétiens, pour bien comprendre le pouvoir des actes extérieurs du culte. Partout où nous croyons reconnaître l'unanimité, Dieu nous apparaît : l'union est si peu naturelle aux hommes, que tout ce qui établit entre eux l'harmonie passe pour miraculeux et l'est en effet. Dans une église d'Espagne, nul n'entre sans un air de piété, nul n'y reste avec déplaisir : en ce pays la maison de Dieu n'est point déserte et froide comme chez nous, on voit qu'elle est habituellement visitée, on l'a rendue commode pour la foule qui la fréquente; c'est comme une chambre toujours occupée : on n'éprouve en y entrant nul sentiment de malaise physique, et l'on y reste sans peine.

Ignorant l'étiquette particulière qui règne dans ces lieux sacrés, je n'avais pas ouvert mon man-

teau pour m'approcher de l'autel de Saint-Isidore. Arrivé au milieu de la nef, je vis un sacristain s'approcher de mon guide, et lui demander qui j'étais. Comme les Français sont plus mal vus maintenant en Espagne que les autres étrangers, cet homme s'avisa de répondre que j'étais Anglais. — J'aurais parié qu'il n'était pas *chrétien*, répondit le gardien de l'église; apprenez-lui au moins qu'on n'entre pas dans un lieu saint sans rabattre son manteau. — A ce langage, je reconnus *la tolérance* espagnole, et ne me fis pas répéter la leçon.

Je n'ai point vu de capitale dont les rues fussent plus tristes, plus silencieuses que celles de Madrid. Jamais peuple de meilleure humeur ne rendit les lieux qu'il habite plus semblables à des prisons. Cependant la rue d'Alcala, avec sa pente douce et son pavé coupé par compartiments comme un parquet, est d'un effet original, surtout vue de la promenade du Prado; au delà de cette allée, une autre route qui la coupe à angle droit, se termine à la porte d'Alcala, dont les trois arcs aériens forment une vraie décoration de théâtre élégante et légère; enfin quelques clochers, quelques beaux édifices pittoresquement groupés donnent à cette entrée de la ville un air noble et

pompeux; encore les maisons y sont-elles trop basses. Nul monument qu'on puisse dire vraiment beau et grand n'y repose l'œil. L'ensemble de ce quartier est pittoresque plutôt qu'il n'est beau. Les rues de Madrid sont en général tenues proprement.

En observant ce pays, on ne peut se distraire un instant du souvenir de Philippe II, pas plus que de celui de Louis XIV à Versailles. Le fils de Charles-Quint a formé le moule de la tyrannie espagnole; ce type subsiste encore, quoiqu'il ait plusieurs fois changé de nom. Il est vrai que le palais de la sainte inquisition est devenu une caserne, mais l'esprit inquisitorial a été transmis par les familiers du saint office aux alguazils de la police des absolutistes, et les *autodafe* politiques succèdent aux exécutions pieuses.

Nous trouvons en ce moment la tristesse habituelle des villes espagnoles fort augmentée par l'affaiblissement du pouvoir, dont les craintes réagissent d'une manière effrayante sur l'esprit du peuple.

Les troubles de Cadix ont jeté l'alarme parmi les chefs avoués et secrets du gouvernement moitié théocratique, moitié monarchique qui règne en Espagne. On reproche aux Anglais de Gibraltar

leurs intrigues libérales; à nous, les machinations attribuées à notre propagande. On essaie de la tyrannie arbitraire pour sauver le gouvernement. Dieu seul sait combien de temps ce moyen pourra réussir!... La cour de Madrid ment comme au XVIe siècle. Il résulte de cette vieille méthode de gouvernement des contradictions choquantes; on comble notre ambassadeur de politesses, et l'on destitue, on exile les Espagnols qui le reçoivent!... On proteste du désir de conserver la paix, et l'on arrête à Vittoria un courrier français porteur de dépêches. Il est vrai qu'on a donné pour prétexte à cette violence la manière de voyager de ce singulier agent diplomatique. En sortant de Vittoria, il avait quitté l'allure ordinaire pour se vêtir à la façon espagnole; paré d'un habit de *majo*, il voulait continuer son chemin vers la France, et cheminait sur une mule avec une carabine pendue au pommeau de sa selle, et un chien de chasse à sa suite. Quelque bizarre que pût paraître cette allure, quelque puérils, ou même quelque suspects que fussent les motifs qui l'avaient fait choisir, rien n'autorisait, ce me semble, la violence exercée par le gouvernement espagnol sur un Français chargé de dépêches et muni d'un passeport de courrier; bref, on l'a arrêté, on a fouillé

ses paquets, ouvert ses lettres, lu tous ses papiers. J'ignore de quelle importance ils étaient. Ce voyageur a été relâché au bout de vingt-quatre heures, à la requête sérieuse et ferme d'une personne attachée à notre ambassade, M. le baron de Billing, actuellement notre chargé d'affaires en Espagne. Il passait par Vittoria en se rendant de Paris à Madrid, au moment même où le commandant de la province de Biscaye venait d'abuser de son autorité contre un Français.

L'état de l'Europe et l'effervescence qui s'est manifestée dernièrement dans plusieurs parties de l'Espagne, ont inspiré des craintes assez vives au gouvernement pour l'obliger d'établir à Madrid, et de là dans tout le royaume, des commissions militaires. C'est une terreur royaliste. Ces tribunaux et leurs agents arrêtent, jugent et exécutent en trois jours les coupables, ou pour mieux dire les *suspects!* Le roi d'Espagne devient tyran par peur comme les révolutionnaires. .

On a pendu ce matin un libraire, homme riche, et qui était fort considéré à Madrid. Sa mort a été motivée à peu près en ces termes dans le Diario de Madrid. « A midi et demi on exécutera, place de la Cebada, le libraire Myard. Quand il sera mort

on lui attachera sur le visage un papier avec cette inscription : « Pour crime politique. »

On dit que ce malheureux avait fait offrir à ses juges un million et demi pour racheter sa vie.

Voici son crime, tel que des gens dignes de foi me l'ont raconté. Il répétait souvent qu'il fallait à l'Espagne une constitution, et que maintenant ce pays pouvait espérer de l'obtenir par l'intervention de la France !!... Vous direz que je suis voyageur avant d'être homme, si je vous avoue que j'ai eu l'horrible curiosité d'aller voir passer ce malheureux, moins pour le voir lui-même que pour observer les passions du peuple dans une occasion si solennelle. Une demi-heure avant le moment indiqué, je me suis rendu sur la place du marché aux Orges, et je me suis arrêté très-près de l'échafaud. A Madrid les exécutions sont une cérémonie religieuse ; car le prêtre y sanctionne tous les actes du pouvoir : j'ai été frappé du recueillement, du calme, du silence de la populace, qui s'acheminait comme moi vers le lieu du supplice.

Une heure avant que le criminel soit conduit à l'échafaud, des hommes parcourent la ville une tirelire et une clochette à la main, en demandant l'aumône au nom du condamné. Cet argent est destiné à faire dire des messes pour le repos de son âme,



Des prêtres se rendent en même temps dans toutes les églises où ils attendent le signal de la mort, afin de remplir ce charitable office : ainsi, le sacrifice mystique suit immédiatement l'accomplissement du sacrifice légal, et il en atténue l'horreur. Une lueur d'espérance est nécessaire à la pitié : les malheurs sans remèdes n'inspirent à l'homme qu'une terreur stupide.

Quand j'arrivai près de l'échafaud, je le trouvai entouré d'un assez grand nombre de soldats ; ceci est une innovation, l'appareil de la force militaire n'est point ordinairement déployé à Madrid dans de semblables occasions. A midi et demi un bruit de tambours annonce l'arrivée du cortége : des officiers et des dragons à cheval font ranger le peuple, qui ne paraît pas plus avide de sang qu'il n'est touché de pitié : personne autour de moi n'est vivement ému.

Je savais que la femme du malheureux avait été hier à Aranjuez pour demander sa grâce ; le roi seul était offensé ; je ne pouvais me défendre d'une secrète espérance. Beaucoup de gens disent que si la grâce eût été accordée elle eût fait moins d'heureux que de mécontents. Il faudrait bien connaître l'opinion publique pour apprécier cette assertion ; c'est ce qui n'est pas donné à un voyageur arrivé

depuis huit jours dans un pays où le mystère préside à la vie. On assure que s'il eût fait beau hier le condamné aurait été sauvé. Le roi serait sorti, il aurait rencontré la femme qui venait l'implorer, et il aurait fait grâce. Il a plu ; le roi est resté chez lui : la pluie a décidé l'exécution!

En regardant du côté d'où s'approchait la procession, je vis paraître d'abord des hommes à cheval, habillés à peu près comme des prêtres ; que font là ces cavaliers ecclésiastiques? dis-je à mon voisin. — Ce ne sont pas des prêtres, ce sont des alguazils. — Je demande alors pourquoi des sbires portent un costume religieux. On ne peut me répondre. C'est par ses accointances de tout genre avec la police que la religion catholique sera discréditée en Espagne.

Le silence redouble autour de moi, la foule est immobile ; la croix paraît soutenue par un groupe d'hommes vêtus de noir, et à sa suite je vois déboucher du fond d'une rue rétrécie par un peuple nombreux, le malheureux de qui l'âme va demander tout à l'heure justice contre la vengeance.

Il était habillé de blanc, âgé d'environ quarante ans, monté sur un âne, soutenu par son confesseur, et assisté encore d'un autre prêtre. Ses mains jointes étaient noires : je n'ai su la cause de cette

circonstance que plus tard, c'est l'effet de la corde qui les liait violemment ensemble. Le bourreau impose cette douleur à la victime, pour lui en épargner une plus grande. Le bras ainsi engourdi ne sent pas le coup de hache qui coupe le poignet! Ces mains meurtries portaient un papier, sur lequel était gravée l'image du Christ.

En ce moment, un homme se retourne vers moi et me dit en français : « Il n'a pas peur! » Mais, moi, je n'étais pas sans crainte : on m'avait recommandé une extrême prudence, nécessaire surtout à un Français exposé à la rage populaire qui pourrait se réveiller subitement. En Espagne, aujourd'hui l'autorité a tant de préventions contre nous, qu'elle n'interviendrait pas pour nous protéger si des furieux nous déchiraient au milieu des rues.... Je gardai le silence; je n'aurais voulu le rompre, que pour plaider la cause de l'humanité contre la terreur, et c'eût été prévoir un péril inutile.

Mes yeux suivaient cette victime de la peur. Le despotisme n'est vraiment à redouter, que lorsqu'il sent sa faiblesse.

Le malheureux, quoique très-pâle déjà, pâlit encore au moment où il aperçut l'échafaud : il détourna la tête, se pencha vers son confesseur, et parut écouter la parole chrétienne avec une piété

qui me toucha aux larmes. Un condamné, une minute avant l'exécution est un être si extraordinaire, si à part du reste des hommes, si près de Dieu, qu'on ne peut contempler sans un respectueux étonnement, cette créature suspendue entre deux mondes, par des créatures aussi misérables qu'elle, et qui ne savent pas même toute la portée de l'arrêt qu'elles ont prononcé. Par l'exécution juridique, la société présente au ciel une victime pour repousser loin d'elle la responsabilité du forfait.... Mais cette barbarie légale, suffit-elle pour affranchir la communauté de toute solidarité? Dieu acceptera-t-il la sanglante offrande? Le crime peut-il être expié par la cruauté? Telles étaient les pensées qui m'occupaient *. Puis je me méprisais moi-même, et me reprochais d'avoir eu le courage de venir voir périr un homme pour si peu de chose.

Quand il fut parvenu à vingt pas de l'échafaud, je m'éloignai précipitamment, en me demandant tout bas, si le gouvernement des moines valait de pareils sacrifices.

Peut-être aussi que dans le siècle où nous vivons, ce n'est pas un ordre de choses particulier qu'on

* Quand l'auteur écrivait ceci, il n'avait pas lu *le Dernier jour d'un condamné*, qui ne laisse rien à dire sur ce sujet.



défend par de semblables actes de rigueur, c'est la possibilité de maintenir quelque part un gouvernement quelconque. Je marchais absorbé par une suite de réflexions contradictoires, quand mon cœur fut saisi d'un froid glacial : le glas de la cloche m'apprit que le supplice était terminé ! Cette cloche annonce aux prêtres des principales églises de Madrid, qu'il est temps de cesser les prières des agonisants et de commencer la messe des morts.

Je ne saurais vous peindre, le mélange d'indignation et d'attendrissement que me faisait éprouver une sentence inique, et la manière touchante, on peut dire sublime, dont cette société vraiment chrétienne venait de l'exécuter. C'est bien là que les mœurs l'emportent sur les lois. Assistez chez nous au supplice d'un condamné : la brutalité du peuple vous paraîtra renchérir sur la dureté des institutions.

Je me jetai dans la première église que je trouvai ouverte : c'était celle des Moines-de-la-Victoire. Là je trouvai la nuit au milieu du jour : la nef et le chœur étaient drapés, et sous une tenture majestueuse qui servait de dôme au maître-autel, j'aperçus le Saint-Sacrement étincelant de diamants au milieu d'une Gloire, ou plutôt d'un soleil de

cierges enflammés. Je tombai à genoux parmi la foule prosternée comme moi, et profondément recueillie; j'éprouvais des sentiments dont je ne puis retrouver les paroles.... Une musique séraphique achevait de me briser le cœur. Tout était confondu dans ma pensée, j'avais perdu mémoire et jugement, la réflexion était absorbée en moi par l'émotion, je pleurais et ma langue répétait involontairement comme un écho ces mots, résumé de ma journée : Quelle admirable religion, quel noble peuple, quel affreux gouvernement!...

La solennité religieuse à laquelle j'assistais, n'avait pourtant point de rapport à l'*Autodafe* politique dont mon imagination voyait partout l'image; c'était un service qui se fait annuellement pour la neuvaine de Pâques. Pendant ce magnifique service, la messe du condamné se disait dans quelque chapelle écartée....

Le roi a changé en caserne le couvent de l'inquisition; ce tribunal est donc aboli, mais seulement depuis 1820. Autrefois quand on conduisait les victimes devant leurs bourreaux déguisés en juges, on enveloppait de linges les roues de la voiture dans laquelle on transportait les accusés pendant la nuit, et les pieds des mules étaient enfermés dans des chaussons rembourrés. Les cachots s'appelaient Valence, Sé-

ville, Vittoria, Barcelonne, afin qu'on pût répondre, *sans mentir*, aux parents qui venaient s'enquérir du sort d'un prisonnier : il est à Séville, à Saragosse.

Ce respect jésuitique pour les scrupules de conscience des familiers de l'inquisition, m'a paru digne d'être mentionné. Il y a toujours sur la route du mal, quelque point où la conscience des hommes qui nous paraissent les plus abominables, s'arrêterait avant celle de gens que nous croyons honnêtes. Moi, par exemple, j'ai cru jusqu'à présent pouvoir me préférer aux familiers de l'inquisition, pourtant il m'est prouvé, par le fait que je viens de rapporter, que les bourreaux du saint-office craignaient le mensonge plus que je ne le crains, ce qui ne m'empêche pas de blâmer leur escobarderie; mais cette hypocrisie elle-même est un hommage rendu à la sincérité. Je ne parle que d'après le récit qu'on m'a fait ce matin; s'il est faux, tant pis pour celui qui m'a trompé, je ne réponds pas de la vérité des faits dont je ne suis pas moi-même témoin; mais tout en cédant à la nécessité de vous raconter d'après d'autres des scènes dont je ne puis être témoin moi-même, je vous avertis de vous mettre sur vos gardes.

Si le tribunal du saint-office était resté fidèle à

l'esprit de ses fondateurs, et qu'il se fût borné à maintenir la discipline parmi les ecclésiastiques, on le regretterait, quand il s'agit de punir un crime comme celui que viennent de commettre, il y a quelques mois, les moines du couvent de Saint-Basile. Leur abbé, homme consciencieux et d'une piété rare, voulut les réformer; il entreprit cette tâche périlleuse : mais un jour huit moines des plus irréguliers de la communauté entrèrent dans sa cellule et lui coupèrent la gorge.

Quelque temps après cet événement, le barbier du couvent aperçut des blessures à la tête, au col, aux mains de plusieurs religieux; il en avertit la police; enfin, sur quelques autres indices qui confirmaient les soupçons, on fit des recherches sévères, et l'on découvrit les preuves du meurtre. Sept religieux, convaincus d'y avoir participé, sont en prison. Ils ne peuvent être exécutés! Les moines ont le privilége de l'assassinat!!

Pourtant une autre personne, de la véracité de laquelle je ne veux pas non plus répondre, vient de m'assurer qu'un moine avait été publiquement exécuté, il y a quelques années, pour s'être vanté d'avoir poignardé *sa maîtresse* infidèle. Ce moine appartenait à un ordre institué pour disposer les agonisants à bien mourir; et il jurait qu'il n'avait

pas négligé de remplir son saint ministère auprès de sa victime ! Si ces faits sont vrais, si ce sont là réellement les mœurs et les lumières du clergé régulier, que répondre aux révolutionnaires?

On parle ici de l'arrestation de quatre-vingts personnes pour délits politiques : dix d'entre elles sont positivement destinées à subir le sort du malheureux libraire. Une terreur monacale et monarchique s'organise en Espagne. Un corps de milice civique s'est formé dans tout le royaume à l'instar de notre garde nationale, mais dans un but contraire : il est équipé aux frais du gouvernement; ceux qui le composent s'appellent par excellence *les royalistes*. Un citoyen, dénoncé aux commissions militaires par des soldats de cette milice, aurait peine à se disculper, et pourrait périr victime de la simple déposition d'un ennemi : la méfiance est à son comble.

La morale publique devient pour la police de Madrid un moyen de terreur comme la politique, ou du moins de tracasserie. Un jeune homme, s'il est surpris la nuit dans la rue avec une fille, est aussitôt enrôlé dans un régiment, et sa maîtresse enfermée à la maison de force. Plusieurs des gens de l'ambassadeur de France ont été arrêtés ainsi à des heures que les alguazils trouvaient indues,

et ce n'est pas sans peine que leur maître est parvenu à les protéger contre le zèle pieux des autorités espagnoles. Après huit heures du soir la police saisit tous les paquets portés par les passants dans la rue, sous prétexte de défendre les transports d'armes.

Il résulte de toutes ces austérités administratives que Madrid est l'enfer des libertins, et le paradis des âmes passionnées; où la distraction est impossible, les sentiments profonds seuls remplissent la vie.

Il faut dire que Madrid est un lieu différent de toutes les autres parties de l'Espagne. D'après ce que l'on m'a conté des provinces éloignées, et le peu que j'en ai déjà vu, il règne dans la capitale un despotisme inconnu, ou du moins fort mitigé ailleurs. Dieu veuille que les commissions militaires ne servent pas à étendre par tout le royaume le règne de la peur, qui en ce moment est la souveraine de Madrid.

Les gens qui ne parlent qu'institutions politiques devraient voyager en Autriche et en Espagne. Dans les deux pays la forme du gouvernement est absolue, et pourtant y a-t-il rien de si différent que la manière dont le pouvoir se fait sentir à Vienne et à Madrid? Pardonnez-moi le paradoxe apparent

en faveur de ma conviction. Les bonnes constitutions sont celles dont le temps a émoussé les rouages. La vie ne devient facile et douce, la liberté réelle, que dans les gouvernements usés. C'est quand les mœurs ont modifié sans les abolir les institutions politiques au point de mettre les nations en contradiction avec elles-mêmes, qu'on peut aimer à vivre parmi elles. Rien de plus inutile à la marche des choses de ce monde que l'application rigoureuse de la logique ; rien de plus contraire au bien-être véritable des peuples et des individus que les gouvernements dont les principes, toujours en vigueur, sont poussés jusqu'à leurs dernières conséquences.

C'est ce qui rend aujourd'hui l'Espagne malheureuse : la monarchie absolue n'y est plus mitigée par les habitudes de douceur qu'inspirent toujours aux hommes puissants le long exercice d'un droit non contesté. Le roi, les prêtres, se sentent attaqués dans leurs prérogatives, leurs actes sont critiqués, le peuple pourrait réfléchir; dès lors l'action de cette constitution muette dégénérerait en discussion : pour prévenir un tel danger, les hommes qui gouvernent se croient forcés de raisonner juste, et en politiqne tout logicien inflexible, s'il a du pouvoir, ouvre la porte au bourreau.

Le besoin que j'éprouve de vous adresser cette lettre est un hommage rendu à l'impartialité de jugement que j'ai toujours reconnue en vous : j'espère que vous y verrez aussi un souvenir d'amitié.

LETTRE IX.

SOMMAIRE.

Musée d'artillerie. — C'est l'ancien palais du prince de la Paix.— Politesse des Espagnols. — Leur hospitalité même pour les Français, malgré les préjugés politiques qui règnent en ce moment contre nous. — Union du peuple et du roi. —Civilisation religieuse plus durable que la civilisation purement littéraire. — Les moines espions.— En France, la *gazette* remplace le catéchisme. — Pouvoir des libéraux espagnols moins fort qu'on ne le croit chez nous. — Révolutionnaires déguisés en royalistes. — De quoi se compose le parti des novateurs. — Impossibilité de se soustraire aux préoccupations politiques, même quand on voyage pour oublier le temps présent. — Arsenal de Madrid.—Épées de Roland, du Cid, de François I[er], etc., etc.— Armures célèbres. — Belle ordonnance de tous les établissements royaux en Espagne. — Vue dont on jouit de la terrasse de l'Arsenal. — Aspect du pays. — Constructions romaines. — Réponse des Espagnols à tout ce qu'on leur demande.

A MISS BOWLES.

Madrid, 12 avril 1831.

Il faut visiter à Madrid le musée d'artillerie, qui renferme une collection curieuse. C'est une suite de plans en relief de plusieurs villes d'Espagne; on y remarque aussi de beaux modèles de la plupart des machines de guerre connues.

Je me suis fait, depuis mon entrée en ce pays, la loi de tout voir, et cette exactitude me procure chaque jour des impressions inattendues.

Le musée d'artillerie m'a rappelé bien d'autres scènes que des siéges et des combats. L'édifice où on l'a placé est l'ancien palais de Godoy, le plus magnifique de Madrid et le mieux situé..... Ce

bâtiment, vraiment royal, n'a jamais été entièrement terminé. Le prince de la Paix démolissait le gouvernement de son pays et trahissait son roi pendant qu'il bâtissait sa maison : l'œuvre de la destruction a été plus vite que celui de la construction. Des portes en bois précieux, des cheminées d'un luxe extraordinaire, même pour le favori des rois, des peintures d'une recherche à peine connue en Espagne, contrastent avec l'appareil militaire de ce bizarre établissement. Je croyais voir le pavillon de madame Dubarry pris d'assaut par des ingénieurs et des officiers d'artillerie.

Les officiers que j'ai trouvés dans cet établissement m'ont fait les honneurs du lieu avec beaucoup de politesse. On exagère l'éloignement que les Espagnols ont pour nous ;le gouvernement seul nous déteste; lorsque les gens du pays nous traitent mal, c'est par peur. J'ai rencontré en Espagne beaucoup de personnes bienveillantes; la nation ne hait pas les étrangers, mais le pouvoir les redoute, et les ambitieux veulent flatter le pouvoir aux dépens des voyageurs..... Au reste, ce que je vous dis là pourrait bien être l'expression d'une manière de voir trop française. Il faut se garder de juger ce pays d'après l'état du nôtre.

Hors quelques individus peu nombreux, si on

les compare à la masse, il n'y a pas ici comme chez nous, du moins jusqu'à présent, une scission complète entre le peuple et le gouvernement. Les pays à constitutions modernes ne vivent que de concessions, tout y est mixte, indéfini, ce qui fait que les esprits rigoureusement conséquents sont en continuelle contradiction avec l'ordre de choses établi. En Espagne, au contraire, la société était l'œuvre du catholicisme victorieux, c'est-à-dire de l'unité de croyance garantie par une obéissance absolue. Tout a dû rester simple dans ce pays théocratique. Sous le gouvernement de Dieu, la soumission au dogme entraîne le respect pour la loi, non-seulement parce que la loi fait peur, mais parce qu'elle émane d'un pouvoir révéré. Grâce à cette unanimité d'opinions, il se pourrait que j'eusse tort de mesurer les dispositions du peuple à notre égard, sur la manière bienveillante dont quelques individus m'ont traité. Ne nous y trompons pas : cette nation n'est point en hostilité contre son gouvernement, et les personnes qui m'ont accueilli, loin d'être les interprètes de l'opinion générale, font peut-être exception parmi la foule. Là-dessus je vous soumets mes doutes. La plupart du temps je ne fais, en vous écrivant, que poser des questions pour vous prier de les résoudre.

Le temps décidera si je m'éloigne du vrai, quand je prétends qu'il n'y a pas aujourd'hui, en Europe, un gouvernement plus attentif que celui de Madrid, à consulter l'opinion publique; tous les actes du pouvoir même les plus violents ont pour motif, si ce n'est pour excuse, la crainte de déplaire au grand nombre *. Ce qui se passe aujourd'hui dans le gouvernement ne peut pas encore s'appeler de l'oppression ; le mal s'accroîtra peut-être, mais jusqu'à ce jour l'idée monarchique a dominé la plupart des esprits, même des esprits du peuple. Le nom du roi sera sacré pour les Espagnols, tant que son pouvoir leur paraîtra un sûr garant de la durée de ce qui leur est le plus cher : la religion mise à l'abri du trône.

Il faut donc le reconnaître : la Péninsule a, plus que nous, aujourd'hui le droit de se dire gouvernée par la majorité. Sans tribune ni liberté de la presse, le gouvernement espagnol sait deviner et respecter l'opinion ; le libraire que Madrid a vu périr hier aurait reçu sa grâce, si le roi n'avait craint, en sauvant un novateur, de se faire des milliers d'ennemis véritables parmi les partisans de la stabilité, qui sont ses appuis.

* La force du parti de don Carlos qui lutte depuis tant d'années, prouve que cette remarque ne manquait pas de justesse en 1831.
(*Note de l'éditeur.*)

Voulez-vous savoir par quel moyen le gouvernement parvient à sonder l'esprit de la nation pour s'y conformer? Par la police du clergé.

Vous pensez que notre presse périodique vaut mieux que l'espionnage des prêtres espagnols : c'est une question qui ne me paraît pas résolue. La presse périodique est l'inquisition politique propre au gouvernement représentatif ; on lui doit un genre de fanatisme tout moderne, et qui n'exclut pas la plus profonde indifférence pour la vérité : l'amour de la dispute. Cette manie de l'esprit repousse toute autre émotion que celle de la vanité ; elle change les affections en arguments, et fait qu'on peut vivre et s'agiter sans rien sentir. On se passionne ,... mais pour parler ; on brigue les suffrages de ses concitoyens, mais pour briller à la tribune. Tels sont les inconvénients du despotisme de la parole : les discussions politiques nous mèneront où la théologie a conduit Bysance....

Le gouvernement représentatif est une nécessité ; il faut donc le subir comme on a subi les autres ; mais gardons-nous de croire qu'il soit le meilleur possible. Il fournit à la conversation, et la conversation, c'est la vie quand la parole gouverne ; mais le règne de l'éloquence n'est pas le plus raisonnable ; point d'orateur sans passion ; la pa-

role est donc le plus brillant, mais le plus dangereux moyen de régir le monde; et notre constitution, ce chef-d'œuvre de la civilisation moderne n'est que de l'esprit du protestantisme appliqué à la politique. Il produit le plus souvent, surtout chez les peuples vaniteux et incroyants, une ignorance cultivée, raisonneuse, indocile, fleurie, plus voisine de la barbarie que ne l'était l'ignorance muette de nos ancêtres.

La gazette remplace chez nous le catéchisme, tandis qu'en Espagne la police monacale tient lieu de la liberté de la presse..... Nos journalistes sont des accusateurs publics; les espions de l'absolutisme sont des délateurs secrets : mais les uns et les autres servent leurs gouvernements, en leur donnant les moyens de sonder la disposition des esprits. J'entends dire que les prêtres espagnols, pour diriger le pouvoir, lui montrent une opinion publique qu'ils créent eux-mêmes, afin de la faire valoir ensuite dans le conseil du roi. N'est-ce pas précisément ce que font tous les matins chez nous les gazetiers, non pas en secret comme les moines espagnols, mais publiquement; non pas près du roi, mais près du souverain, près du peuple? Telle est la différence!

Notre avantage se réduit à la supériorité du

style de gazette sur le langage du confessionnal, du scribe sur le capucin, du frac sur le froc : en vérité, je ne vois pas dans tout cela de quoi motiver nos dédains ni notre fierté.

« Bienfaisants perturbateurs du repos des nations, réfléchissez donc avant d'achever en Espagne votre œuvre de destruction; cherchez ce que vous pourrez mettre à la place d'un gouvernement qui, de nos jours encore, est obligé de régner sur des populations féroces, et toujours prêtes à se soulever en faveur de l'inquisition qu'elles redemandent à grands cris...... C'est ce qui vient d'arriver en Catalogne. » Si vous étiez mieux instruit des choses, peut-être blâmeriez-vous moins les personnes.

J'espère qu'il est superflu de dire que, sans me faire ici l'apologiste aveugle du vieux gouvernement espagnol, j'ai prétendu prouver seulement qu'il possédait un aussi bon moyen, pour ne pas dire meilleur, que le vôtre, de sonder l'opinion actuelle de ses peuples, et qu'il cédait à la force avec prudence et respect.

En France nous nous exagérons la puissance des libéraux espagnols. Si ce parti était aussi influent que nous nous plaisons à le dire, où le gouvernement aurait-il trouvé, comme il vient de le faire, une garde nationale qui n'est pas, ainsi que chez

nous, une milice citoyenne, mais qui se glorifie de ses sentiments royalistes et s'associe au roi pour lui prêter secours contre les novateurs? Ceux-ci disent qu'ils comptent beaucoup d'amis parmi cette troupe soi-disant royaliste: consolation trop subtile!..... Malgré la meilleure volonté du monde, je ne puis voir des libéraux masqués dans des hommes volontairement enrégimentés pour emprisonner et pour pendre quiconque osera seulement prononcer le mot de constitution.... Des amis si bien déguisés équivalent pour moi à des ennemis; et je répéterai toujours que, si les partisans des idées nouvelles étaient en force dans ce pays, ils ne se croiraient pas obligés d'aller s'enrôler chez leurs adversaires.

Ici le parti des révolutionnaires n'est composé, ce me semble, que d'un petit nombre d'Espagnols voyageurs, esprits superficiels qui, rentrés chez eux, pensent qu'il est du bon air de déclamer contre un gouvernement regardé en Europe comme une ruine gothique, et dont ils rougissent par ton pour se soutenir au niveau de la mode qu'ils croient devenue ce qu'on appelle libérale; de libraires qui colportent dans une société chrétienne les sarcasmes de Voltaire et les utopies copiées d'après Lafayette ou les Américains; de quelques avocats

qui, pour acquérir l'influence qu'exercent chez nous leurs confrères, voudraient ruiner leur pays, quitte à le sauver plus tard ; enfin, de quelques grands qui croient se donner de l'esprit en parlant comme nos écoliers en droit ; à peine faut-il compter encore dans ce parti quelques hommes de lettres sans influence, parce qu'ils sont sans originalité ; ces écrivains, qui se croient à la tête de leur pays et ne sont qu'à la suite de leur siècle, ont moins de pouvoir qu'un moine qui sait prêcher : tels sont les hommes pénétrés de l'idée que l'Espagne est en arrière de la civilisation européenne, et qui voudraient doter leur pays d'un gouvernement taillé à la dernière mode, d'un de ces gouvernements qui rendent les nations bien heureuses, à ce qu'on dit, et les hommes bien mécontents, à ce qu'il paraît.

Quand nos apôtres de la tolérance étendront-ils leur équité à double poids et à double mesure, jusqu'à respecter même l'intolérance *dans les autres ?* La philosophie ne fait que des indifférents ; il faut la charité des saints pour compatir à l'erreur sans abandonner le culte du vrai. La tolérance, quoi qu'on en ait pu dire, est une vertu essentiellement chrétienne ; et vouloir la propager au nom de l'incrédulité, c'est une de ces inconséquences

qui amènent la persécution sous le nom de liberté.

Dites-moi si quelquechose pourrait donner l'idée du temps où nous vivons, mieux que ce qui m'arrive en vous écrivant. Un homme qui de sa vie ne s'est occupé des affaires politiques, du moins en action, parcourt l'Espagne, le pays le plus chevaleresque du monde, pour se distraire des idées régnantes en France, et sa correspondance intime est pleine de réflexions sur le gouvernement représentatif! Moquez-vous donc de moi, et par la même occasion de mon siècle. Moquez-vous; je n'en ferai pas moins tous mes efforts pour établir la souveraineté de la raison, que je crois indépendante des diverses formes politiques. En vérité, les sages auraient tort de contrarier les peuples dans leurs fantaisies politiques; quelque divers que soient les gouvernements qu'ils se donnent, nul état, au bout d'un certain nombre d'années, ne sera beaucoup plus avancé que ses voisins. Ce qui fait le bonheur des sociétés ce n'est pas telle ou telle institution, c'est l'irrésistible adoucissement des mœurs, c'est le progrès des idées communes à tout le genre humain. Les peuples les plus avancés sur cette route, sont les peuples sincèrement religieux...... Mais trève de digression, du moins pour cette fois; je reprends mon métier.

Tout voyageur, après avoir vu le musée d'artillerie, doit encore visiter l'arsenal de Madrid. Cette collection ressemble à bien d'autres pour l'apparence, mais elle est unique pour les souvenirs historiques. Où trouver des noms d'épées pareils à ceux-ci? l'épée de Roland (le Roland de l'Arioste), l'épée du roi Pelage Ier, l'épée du Cid, l'épée du grand capitaine (c'est le nom de Gonzalve de Cordoue en Espagne), l'épée de Fernand Cortez, celle de François Ier, de don Juan, le héros de Lepante!... Et que d'armures, que de casques célèbres! que d'armes des rois de Grenade! que de noms chrétiens et maures! Vous êtes transporté dans des temps qui vous paraissent meilleurs parce qu'ils sont passés, et qu'on ne peut les ramener....

Là le roman et l'histoire : tout concourt à vous émouvoir; tout respire la chevalerie, la gloire, la poésie. C'est un des lieux les plus romantiques du monde; mais, pour jouir des impressions qu'on y reçoit, il faut se fier aux étiquettes des armes. Si la critique oppose ses doutes savants à la bonne foi du concierge de l'arsenal, tout prestige disparaît. Il y a pourtant un fond de vérité dans ces noms donnés à tant d'illustres dépouilles; une seule épée authentique, suffit pour faire regarder toutes les autres avec vénération. Ce vestiaire héroïque me

fait une impression aussi profonde qu'un cimetière et m'attriste moins. J'aime mieux me sentir reporté dans le passé par la vue d'une cotte de maille, que par celle d'un tombeau.

En Espagne, tout ce qui est royal est ordinairement grand et bien soigné : cet établissement m'a paru un des mieux tenus de l'Europe.

A l'entrée de la salle, il y a une terrasse, d'où la vue s'étend sur une campagne arrosée par le Mançanarès, et qui se termine avec majesté au pied de la chaîne des monts de Guadarrama. Dans cette saison, où les champs sont encore verts et les montagnes couvertes de neige, le pays est d'une laideur moins désolante que pendant le reste de l'année. Les paysages manquent toujours d'agrément, mais ils ont de la grandeur; l'air est incommode à respirer, mais la lumière est vive. En Espagne tout est âpre et fortement marqué : on reconnaît à chaque pas la patrie d'un peuple à passions violentes.

La terrasse de l'arsenal est supportée par un reste assez curieux de substructions antiques; je n'ai rien vu à Madrid qui m'ait rappelé Rome autant que la vue dont j'ai joui pendant que le concierge fumait son cigare, ou qu'il m'opposait les difficultés obligées auxquelles on n'échappe ja-

mais en Espagne, quelque chose qu'on veuille voir. Les uns vous renvoient, parce que ce n'est ni le jour ni l'heure; les autres, parce qu'il pleut, et qu'on a défendu de laisser entrer personne quand il fait de la crotte; ici on vous refuse parce que le maître est sorti, là parce qu'il n'est pas sorti; enfin, le premier mot que vous obtenez d'un Espagnol, quelle que soit votre demande, c'est non! mais il faut dire aussi que la sentence est rarement sans appel, et que l'argent y fait moins que la bonne humeur et les bonnes paroles....

LETTRE X.

SOMMAIRE.

Le musée de Madrid et l'académie de Saint-Ferdinand. — Le Spasimo de Raphaël. — Analyse de ce tableau. — Restauration qu'il a subie. — Vénus et Adonis, par le Titien. — Différence du style des deux maîtres italiens. — École espagnole. — Murillo. — Rebecca. — Comparaison avec le tableau d'Horace Vernet sur le même sujet (en note). — La sainte Elisabeth de Murillo. — Renvoi à la vie du peintre dans la lettre à Louis Boullanger, datée de Séville. — Style de Raphaël comparé à celui de Murillo. — Expression d'une tête de vieille. — Caractère particulier du talent de ce maître. — Injuste préférence accordée à Velasquez par les Espagnols. — Caprice de connaisseur. — Goya, peintre moderne. — Différence des Italiens et des Espagnols. — Sentiment de l'art plus généralement développé en Italie. — Les jugements de la foule plus sûrs que ceux des amateurs. — Ce qu'on dépense pour voir les tableaux de Madrid. — La probité des concierges est ce qui coûte le plus cher aux étrangers.

A MISS BOWLES.

Madrid, 13 avril 1831.

Aujourd'hui j'ai vu le musée des tableaux et l'académie de peinture de Saint-Ferdinand, deux collections riches en chefs-d'œuvre. C'est au musée qu'est le Spasimo de Raphaël. Jamais le sublime n'a été porté plus loin en peinture. Le Sauveur est représenté sur le chemin du Calvaire, succombant au poids de la croix dont il est chargé. La pitié qui se peint sur son visage est d'une nature toute divine; on voit qu'il s'attendrit sur ceux qui l'entourent plus que sur lui-même. C'est une nuance de sentiment que Raphaël seul pouvait exprimer : l'artiste, capable de concevoir et de manifester de

pareilles pensées, atteint aux confins de la terre et du ciel.

La tête est d'une majesté incomparable ; c'est vraiment la Divinité souffrante et triomphante dans l'homme anéanti. Jamais peintre n'a conçu ni exécuté rien de pareil à la bouche de ce Christ ; Elle ne doit s'ouvrir que pour bénir. Il n'en peut sortir que les paroles de l'Evangile : si la victime se plaint de ses persécuteurs, c'est qu'elle craint pour eux. En contemplant longtemps cette figure d'une expression surnaturelle, on entend Dieu prier Dieu pour ses bourreaux ; c'est l'idéal et la réalité qui se rencontrent aux dernières limites de l'art....

Ce qui me paraît un prodige, c'est d'avoir pu, dans le même tableau, placer une autre tête qui attire encore l'attention. Une jeune femme;... les femmes de Raphaël sont des anges, une jeune femme, les mains jointes, semble admirer en pleurant le miracle de charité dont elle est témoin. C'est uniquement la beauté de cette figure qui la fait ressortir au milieu des autres, à la vérité cette beauté est parfaite. Un tel moyen d'effet n'était à la portée que de Raphaël. L'impression générale du tableau, l'esprit, l'art de la composition, le mouvement qui l'anime, la perfection, et, plus que tout, l'inimitable expression de tant de senti-

ments plus qu'humains, font de cet ouvrage un des chefs-d'œuvre de la peinture; c'est inspiré par l'esprit de Dieu. Le ciel s'est servi de l'amour et de l'œil d'un peintre pour éclairer la terre. J'avais admiré le Spasimo à Paris autrefois, chez une personne chargée de le restaurer. J'ignore si ce travail a été mal exécuté, ou si l'ouvrage à subi d'autres réparations en Espagne, mais il a beaucoup perdu par les efforts qu'on a faits pour le rajeunir; les plus belles têtes ne sont pas exemptes d'une dureté de couleur qui n'est nullement dans la manière du maître. Cet inconvénient est surtout frappant dans celle de la jeune femme, si parfaitement belle, dont je viens de vous parler. Quand je la vis pour la première fois, en 1814, chez M. ****, elle n'était pas si bien vernie, mais elle paraissait beaucoup mieux peinte.

La Vénus et l'Adonis du Titien, quoique d'un genre tout différent, est peut-être un tableau du même ordre que le Spasimo. Je suis moins sensible à l'espèce de mérite qui distingue le Titien, qu'à l'idéal du beau, à ce vrai but de l'art atteint par Raphaël. Le modèle copié par cet homme divin existe, mais au-dessus de la terre, et lui seul a la permission de l'apercevoir; seul il étend le domaine de la peinture jusqu'au monde spirituel; la pierre

de son sépulcre nous a refermé le chemin de l'infini, que ce noble et pur génie nous avait ouvert. Je ne crois pas qu'un athée de bonne foi, s'il en existe, puisse sentir Raphaël.

La couleur et la beauté matérielle de l'Adonis et de la Vénus sont surprenantes; mais je ne vois pas là les amours d'une déesse : je n'y vois qu'un homme et une femme, jeunes et beaux comme cent autres. Cependant il faut dire qu'on ne peut quitter ce tableau sans se sentir pénétré d'une volupté plus vive que le plaisir des arts. Ce n'est rien d'idéal, de céleste, c'est la terre dans ce qu'elle a de plus séduisant, ou, pour mieux dire, de plus séducteur : la passion.

Après ces incomparables chefs-d'œuvre, les ouvrages de l'école espagnole m'ont encore intéressé vivement. Les tableaux de Joannes, de Ribeira dit l'Espagnolet, de Velasquez, et de bien d'autres, mais surtout du magique Murillo, font du musée de Madrid une collection à part; seule elle mériterait le voyage.

Murillo est pour moi le peintre espagnol par excellence; il a un charme de couleur, une connaissance du clair-obscur que personne n'a surpassés, et un naturel qui le rend national, tant il a bien compris ce qu'il voyait..... C'est la nature

espagnole prise sur le fait. Il est poétique avant tout, non-seulement par la composition, mais encore par la dégradation de la lumière et par la suavité des tons, par le sentiment de la couleur. Il est vrai par le choix de ses têtes et par la naïveté de leur expression. Ses femmes sont des enfants passionnés comme toutes les jeunes Espagnoles; et ses compositions ont une fraîcheur, une vie, un éclat, qui s'accordent parfaitement avec la nature physique et morale de ce singulier pays.

Entre une foule de chefs-d'œuvre, j'ai remarqué une composition qui m'a paru simple comme la Bible : c'est la rencontre du serviteur d'Abraham et de Rebecca près du puits de Haran en Mésopotamie. Rien de plus patriarcal, de plus gracieux que ce tableau. L'ancien Testament s'y retrouve, avec ce qu'il a de touchant et d'imposant. Les figures sont moins grandes que nature : la naïveté qui les caractérise est un secret que le sentiment religieux peut seul révéler aux artistes; l'impiété s'allie à la force, l'impureté à la grâce : mais il faut la foi pour élever le talent à la simplicité. Avant l'avénement du messie, les anciens étaient pieux; ils adoraient la puissance de la nature; ils pouvaient donc être simples, et ils l'étaient;

mais quand les chrétiens deviennent impies, leurs œuvres sont dénuées de simplicité *.

Murillo, le peintre espagnol ou catholique par excellence, s'est élevé au-dessus de lui-même et presque de tous les peintres dans son fameux tableau de sainte Élisabeth de Hongrie, ou, dit-on, de Portugal **. La sublime figure de cette femme, entourée d'êtres dégoûtants, dégradés, et que sa charité la porte à secourir, produit sur l'âme du spectateur l'effet d'une apparition céleste. Non, s'écrie-t-on d'abord devant ce groupe de lépreux couverts d'ulcères, l'artiste qui a pu représenter avec une telle vérité tant d'objets hideux, n'a jamais eu le sentiment du beau idéal; c'est un copiste habile, mais dénué de goût. Puis, quand l'œil s'arrête sur le visage d'Élisabeth, on y voit un inexprimable mélange de répugnance vaincue et de charité, et l'on dit : Cette tête est un prodige d'art et de sensibilité : la résignation d'une sainte s'y confond avec les délicatesses d'une femme, d'une princesse. On ne peut la contempler un instant sans s'écrier : Murillo est donc monté

* Depuis mon retour d'Espagne, M. Horace Vernet a traité le même sujet d'après le goût moderne, mais d'une manière bien distinguée. (*Note de l'auteur.*)

** Voyez dans la lettre à M. Louis Boulanger, datée de Séville, mai 1831, la vie de Murillo, et l'analyse de ses principaux ouvrages.

jusque dans le ciel !!!..... Mais c'est de l'Espagne qu'il a pris son vol, comme Raphaël a pris le sien de Rome : deux chemins bien différents. De là vient la supériorité de style du peintre italien. Tous deux ont commencé par copier la nature qu'ils avaient sous les yeux ; celle de Rome a mené Raphaël plus haut : *Il y a des degrés dans le ciel.*

Le peintre espagnol a représenté, dans sainte Élisabeth, une femme véritablement femme, sujette au dégoût physique qu'inspire nécessairement la mission qu'elle remplit ; mais cette répugnance est surmontée par un sentiment du devoir si intime et si profond, que le pinceau d'un Murillo a pu seul l'exprimer. Elle détourne les yeux en approchant ses mains de la tête hideuse qu'elle peut panser par vertu, mais qu'elle ne peut regarder en la soignant !..... L'indifférence des suivantes de la reine, qui sont belles aussi, qui sont jeunes, qui sont femmes, et qui participent, du moins matériellement, à l'acte de charité qu'elle remplit, est un des moyens d'effet employé par le peintre avec une habileté qui prouve qu'il connaissait à fond la philosophie de son art. On mesure, par l'espèce d'insouciance de ces femmes, la distance qui les sépare de la sainteté d'Élisabeth : Murillo a fait l'a-

pothéose de la reine et le portrait de ses suivantes. Elles concourent à l'action ; mais les sentiments qui les animent sont d'un ordre tellement inférieur, qu'un abîme reste ouvert entre elles et la principale figure du tableau : la sainte est seule en rapport avec la Divinité ; elle seule peut comprendre la dignité de sa mission.

Le prestige de la couleur, l'usage du clair-obscur est poussé aussi loin dans ce chef-d'œuvre que dans les autres grands ouvrages du même peintre ; c'est tout dire. La tête de la reine se détache du fond du tableau par une auréole, et cette lumière surnaturelle est indiquée mieux qu'elle ne l'eût été par aucun autre peintre, si ce n'est peut-être par le Corrège qui colorait comme Murillo. La principale figure nage dans la gloire céleste où tous les contours se fondent sans confusion. Ce soleil de charité anime le tableau, et l'âme des pauvres, attirés là par l'espoir de voir leurs maux adoucis, s'épanouit aux rayons de la miséricorde divine représentée sous les traits de la sainte. Sur le devant du tableau, une vieille femme regarde Élisabeth avec une expression de gratitude et de dénûment qui tient peut-être aux besoins de l'âme plus qu'aux ignobles misères physiques des autres mendiants. Cette figure de vieille est placée là comme sur un degré

intermédiaire entre les hauteurs du ciel et les abîmes de la terre. Il y a dans Murillo, outre le mérite du métier, un génie symbolique qui l'élève au niveau des plus grands artistes. Singulière destinée que celle de ce talent, resté ignoré au delà des Pyrénées pendant près de deux cents ans! Il faut que le sentiment des arts se soit réveillé tard parmi les voyageurs.

Murillo ne dessine jamais avec son pinceau ; c'est par la couleur seule qu'il fait ressortir chaque plan. L'œil ne peut suivre aucune ligne dans ses tableaux, pas plus que dans la nature. On ne saurait dire où finissent, où commencent les objets qu'il a voulu représenter; il peint l'air..... Jamais coloriste ne fut si vaporeux, sans mollesse ni affectation. Dans ses grandes compositions, il se rapproche de Paul Véronèse : dans des sujets moins vastes, il atteint le Corrège par la science du clair-obscur et le jeu des ombres et de la lumière. Pour le sentiment du beau idéal, il reste toujours au-dessous de Raphaël; mais il égale tous les autres par la magie, la finesse de son pinceau, par l'éclat de ses couleurs, et par la poésie, la facilité, la grâce, l'étonnante variété de ses compositions....

La sainte Élisabeth a été vue à Paris en 1814. Quand on a contemplé ce tableau à loisir, on est

dégoûté des autres; je n'ai pu regarder que lui à l'académie de San-Fernando, où il y a cependant encore deux chefs-d'œuvre du même maître : le songe qui fit bâtir l'église de Sainte-Marie-Majeure, et le récit de ce songe au pape.

Les connaisseurs mettent ces deux tableaux au-dessus de tous ceux du même peintre, à cause d'un étonnant effet de clair-obscur. Je préfère la sainte Élisabeth à tous les Murillos que possède Madrid.

Les Espagnols aiment mieux Velasquez que Murillo, dont il fut longtemps le maître, c'est une prédilection que je comprends sans l'approuver. Velasquez, plus ferme, plus dur, et peut-être copiste encore plus exact de la nature que Murillo, répond davantage au goût de ce peuple austère, passionné, sincère.

Il faut beaucoup étudier Velasquez pour en jouir; or, ce n'est pas mon système que d'acheter un plaisir par une peine : si je dois lutter pour m'enthousiasmer, combattre comme l'artiste a combattu lui-même, j'aime mieux céder au découragement; alors, du moins, l'insouciance me dédommage de l'ignorance. Moi, simple amateur, je me méfie d'une émotion payée chèrement; admirez si vous voulez ceux qui étudient les arts au lieu de les sentir, j'ai bien assez du

plaisir d'exister pour occuper mes facultés; je n'ai pas besoin de suppléer à la vie naturelle par des jouissances savantes, comme celle d'un érudit de profession. Le but des arts est sans doute d'initier l'âme à de graves mystères; mais leur moyen c'est le plaisir; ils doivent s'efforcer de retrouver le type de l'homme avant sa chute; mais si l'expulsion du jardin d'Eden fut une peine, le retour au paradis doit être une jouissance.

Nouvel exemple de la différence qui existe entre ce peuple et les Italiens : je vois peu d'Espagnols jouir vraiment des arts; ce sont les étrangers qui ont fait ici la réputation de Murillo. Il n'y a pas cinquante ans, il n'y en a peut-être pas trente, que les greniers de Séville étaient encombrés de tableaux de ce maître ignoré.

En Espagne ce n'est pas la nation entière qui assigne leur place aux artistes, c'est un très-petit nombre de savants : moins les juges sont nombreux, plus ils sont exposés à rendre des arrêts bizarres. Le Jugement, qui met Velasquez au-dessus de Murillo, me paraît un de ces caprices de connaisseurs qui ne font pas loi pour la foule.

Un peintre espagnol moderne, Goya, mérite d'être cité, surtout pour ses portraits. En mourant il a emporté la gloire et le secret de l'école de son

pays. Sa manière tenait à la fois de celle de Velasquez et de celle de Murillo.

Il y a au musée de Madrid de beaux ouvrages de Léonard de Vinci, du Titien, du Tintoretto, de Paul Véronèse, de Rubens, du Poussin et d'une foule d'autres peintres, tant allemands que flamands et italiens. Des jours entiers ne suffiraient pas pour prendre seulement une légère idée de cette collection, l'une des plus belles du monde. Je me suis attaché principalement à examiner les tableaux espagnols. On ne peut bien connaître cette école ailleurs qu'ici, à cause de la rareté des tableaux espagnols dans les pays du nord de l'Europe.

Le sentiment de la nature domine dans les compositions de l'école espagnole, autant que celui du surnaturel dans les tableaux italiens. Il faut des sens pour voir la nature, mais pour percevoir ce qui est au-dessus de la terre il faut de l'intuition. Nous sommes arrivés à la triste époque où le grand nombre doit préférer l'école espagnole à l'école romaine.

Il en coûte plus d'argent pour admirer ces merveilles que pour voir celles de l'Italie. Plus il y a de désintéressement chez un peuple, plus la vie y devient difficile et chère; trop souvent ce qu'on appelle probité n'est qu'un renchérissement de la corruption.

Pour trois paoli *, on voit les plus belles galeries de Rome. Un concierge espagnol, avant de se décider à ouvrir une porte, exige au moins une pièce de cinq francs, quelquefois davantage; à la vérité il y a des heures et des jours publics pour le musée, mais il se trouve qu'on a toujours envie de voir les choses dans les moments où les gardiens n'ont pas envie de les montrer.

* Un peu plus de 30 sols.

LETTRE XI.

Système des concessions inconnu à l'Espagne.—Là, chaque opinion reste entière. — Ce qu'on gagne à étudier le caractère espagnol. — Aspect solitaire des rues et des promenades de Madrid. — Rareté des équipages.—Goût des Espagnols, même des grands, pour la promenade à pied. — Rencontre du saint-sacrement. — A quoi elle oblige les personnes qui sont en voiture.—Malheur des cochers qui s'exposent à rencontrer le bon Dieu. — Accident arrivé à la duchesse de ***. — Son cocher est renvoyé. — Les deux majestés : Dieu et le roi. — L'ambassadeur de Naples et le maître de poste de Somo-Sierra. — L'archevêque de Tolède et le postillon. — Portraits des femmes de Madrid. — Comparaison des Romaines et des Espagnoles. — Caractère particulier de quelques physionomies. — Pont du Mançanarez. — La rivière arrosée pendant l'été. — Le couvent d'Atocha. — Privilége des comtes de Malpica.



A MADAME DE COURBONNE.

Madrid, 14 avril 1831.

L'Espagne est la patrie des âmes énergiques, parce que le système des concessions, qui ne satisfait que la lâcheté, n'est pas encore inventé dans cette partie de l'Europe. De tous temps le méprisable bénéfice des transactions fut dédaigné des habitants de la Péninsule. Quand les Arabes subjuguèrent les Visigoths, leur victoire fut complète, excepté dans une petite partie du pays où la vieille nation chrétienne, restée intacte, n'a transigé sur rien. Point de mélange! jamais de fusion! Pareils à des liqueurs de natures différentes et qui ne peuvent s'amalgamer, quelque secousse qu'on donne

au vase qui les contient : les divers éléments de la monarchie espagnole sont restés distincts. D'un côté, le règne du catholicisme absolu maintient la paix universelle des esprits; de l'autre côté, les sentiments républicains subsistent en présence des doctrines religieuses, et défendent la dignité individuelle sans pousser au bouleversement de la monarchie, dont l'unité théocratique est la base solide. Voilà pour la vie publique. L'intérêt de la vie privée est dans les passions. Ces passions n'ont rien de vil, parce qu'elles sont spontanées. Le naturel est une espèce d'innocence, une seconde jeunesse qui ne peut se perdre que par le calcul; le calcul seul entraîne une responsabilité accablante, qui fait de l'homme un être repoussant.

L'étude du caractère espagnol est instructive; elle m'apprend qu'en fait d'indulgence, la religion va aussi loin que l'amour, et que le pardon du vrai philosophe chrétien égale presque la miséricorde de Dieu. La religion tolère ici tant de faiblesses qu'il semble que la foi nuise à la morale : la foi pardonne tout, parce qu'elle comprend que tout est involontaire. Depuis que je suis en Espagne, ma foi s'est accrue, et mon indulgence pour les faiblesses humaines a augmenté dans la même proportion.

J'ai parcouru aujourd'hui une partie de Madrid,

et même des environs, à pied. C'était le premier jour vraiment beau que nous eussions vu en Espagne. Toute la ville était dehors et pourtant silencieuse. Je ne connais pas de capitale aussi peu bruyante; la rareté des équipages donne un caractère particulier aux rues de Madrid; on est frappé de leur peu de gaieté, comme dans les maisons on est étonné de la petite quantité de choses qui suffit pour que la chambre paraisse habitable. Un rang de chaises de paille placées le long des quatre murs blanchis à la chaux s'appelle le *meuble* d'un salon.

Les rues, les places, même quand elles sont pleines de piétons, semblent aussi nues que les habitations. Ce sont les voitures qui font paraître les grandes villes modernes peuplées. Beaucoup de grands d'Espagne ont plusieurs voitures; mais, bien différents des Italiens en ceci comme en toute autre chose, dès qu'il fait beau ils se promènent à pied ou à cheval, au lieu de se servir de leurs carrosses. Cette habitude vient peut-être de ce que les rues de Madrid sont pour la plupart montueuses et mal pavées. Singulière maladresse! on a trouvé le moyen de bâtir une ville inégale au milieu d'une plaine sans bornes. Tout autre site que celui de Madrid aurait eu moins d'inconvénients.

La promenade en voiture a encore un autre dés-

agrément : c'est le danger de rencontrer le saint-sacrement. Il est d'usage, dans cette occasion, que le roi lui-même descende, se mette à genoux dans la rue, et cède sa place au prêtre, porteur du bon Dieu. Soit orgueil, soit égard pour l'étiquette, le prêtre ne refuse jamais.

Cette coutume fait le tourment et souvent le malheur des cochers; on les style à fuir la rencontre du bon Dieu, dont ils doivent prévoir le passage d'assez loin pour se jeter dans quelque rue détournée, afin d'échapper à la nécessité de lui céder la place du maître. Si le malheureux cocher n'a pas entendu à temps la clochette, si le saint-sacrement le gagne de vitesse, si la rue où il se trouve engagé n'a pas d'issue latérale, il est sûr d'être chassé pour s'être ainsi laissé prendre au piége sacré.

L'hiver dernier la duchesse de *** revenait du bal à trois heures du matin, par un froid très-vif; il y avait six pouces de neige dans les rues de Madrid. Son cocher se laisse surprendre par le viatique qu'on portait à un malade. La pauvre duchesse forcée de se mettre à genoux au milieu de la rue et de céder son carrosse au prêtre, retourne chez elle à pied en habit de cour et gagne dans ce périlleux trajet, une fluxion de poitrine dont elle a pensé mourir. Vous pensez bien que le cocher cou-

pable d'une aussi grave maladresse a été renvoyé le jour même.

Le respect qu'un Espagnol porte au roi se confond dans son cœur avec celui qu'il a pour Dieu; un homme qui a rencontré dans une journée le corps de notre Seigneur et la personne du roi, dit avec joie en rentrant chez lui : J'ai vu aujourd'hui les deux majestés. Hors cette profonde vénération qui tient du culte, et ne coûte qu'un mouvement de l'âme, l'Espagnol est peut-être l'homme de l'Europe le plus indépendant. Il y a quelques années qu'un ambassadeur manqua de périr entre Buitrago et Somo-Sierra, au même endroit où la tourmente m'a presque emporté dernièrement avec la diligence. Arrivé au relai il demande des chevaux; le maître de poste refuse, on insiste : l'Espagnol allègue le danger du vent. Le courrier de l'ambassadeur croit vaincre les éléments et même l'obstination du muletier, en disant que son maître est ambassadeur de Naples à Madrid. Et moi, répond l'Espagnol, je suis Vincente Nuñez, maître de poste à Somo-Sierra..... L'ambassadeur fut forcé de céder.

Il n'existe pas en Espagne un homme assez puissant pour empêcher les postillons de monter sur les voitures quand elles ont un siége : la loi pourtant leur ordonne de mener à cheval. L'archevêque de

Tolède, le plus grand seigneur du royaume, sans peut-être excepter le roi, a voulu remédier à un tel abus; voyant que le postillon qui le menait n'était pas à cheval, il fait arrêter, et ordonne à cet homme de se conformer à la loi. Le postillon, sans répondre, détèle ses chevaux, et s'en retourne à Madrid au grand galop, plantant la voiture du prélat au milieu d'un désert, entre Madrid et Tolède. A vrai dire il n'y a pas de lois en Espagne, il n'y a que des usages.

Les femmes espagnoles sont justement célèbres par leurs agréments; elles ont un port de tête particulier, leur démarche, vive et hardie, a de la grâce, leurs pas, quoique courts et légers, sont fortement marqués, elles piaffent plutôt qu'elles ne marchent, et les mouvements de leurs corps sont expressifs comme un langage bien accentué. Leurs manières se distinguent par cet air de coquetterie animée, élégante, qu'on appelle ici *la sal espagñola.* Je leur reproche d'être trop occupées de l'effet qu'elles produisent; leur agitation qu'on prendrait pour de la minauderie, si l'on ne savait que les personnes du Midi sont presque toujours naturelles, fait cependant regretter la beauté calme et majestueuse des dames romaines. Les Espagnoles sont peut-être plus amusantes, plus jolies que les Italiennes;

celles-ci ont plus de simplicité, sans compter qu'elles sont plus belles, plus nobles dans leurs manières, et, dit-on, plus dévouées à ce qu'elles aiment. En Italie, les femmes valent mieux que les hommes; je ne connais pas encore assez l'Espagne pour dire que les hommes y valent mieux que les femmes; mais je le pense, les grands exceptés.

Il y a ici quelques figures d'un agrément singulier, je n'ai guère vu ailleurs des yeux bleus avec des visages bruns animés et des cheveux très-noirs. Cet ensemble est d'un effet charmant. Rien de touchant comme ce regard céleste, qui semble percer des ténèbres. Ces physionomies, rares même en Espagne, réunissent la tendresse, la mélancolie du Nord, à la passion qui caractérise les races méridionales. De telles femmes n'auraient pas besoin de recourir à tous les secrets du jeu de l'éventail pour attirer les regards.

Je suis sorti de Madrid, je voulais aller voir le Mançanarez et le pont de Tolède. Cet ouvrage de Charles-Quint rappelle le style allemand : il a quelque ressemblance avec le pont de Prague. Au milieu, sur le parapet, on voit les statues de saint Isidore et de sa femme, tous deux patrons de Madrid. Ce monument est d'un beau granit, et comme le Mançanarez vient de déborder de tous côtés, le

pont ne paraît aujourd'hui ni superflu ni ridicule. Mais l'été on arrose le lit de cette rivière, quand la cour doit se promener sur ses rives, et les paysans qui ont à la traverser passent de préférence à côté du pont. Il est accompagné, à l'entrée de la rue de Tolède, de deux petites pyramides gothiques d'un bon effet.

En revenant à la ville, j'ai visité le couvent d'Atocha; les religieux qui l'habitent sont de l'ordre de Saint-Dominique. Je les ai vus sortir du réfectoire. Ils marchaient sur deux files en chantant des litanies; leurs physionomies, leur attitude, n'avaient rien d'édifiant. Leur cloître renferme une collection curieuse de portraits des rois d'Espagne. Ces peintures, assez mauvaises, mais costumées à la manière du moyen âge, ressemblent à un jeu de cartes collé sur le mur. L'église de ce couvent privilégié est le dépôt des drapeaux conquis sur l'ennemi. C'est là que les rois se rendent en pompe à chaque occasion solennelle.

Le comte Malpica doit à la gloire de ses ancêtres un privilége dont aucun roi d'Espagne n'a jamais joui: celui d'entrer à cheval jusqu'au milieu de l'église du couvent d'Atocha.

LETTRE XII.

SOMMAIRE.

Le vieux théâtre espagnol envahi par les traductions du français. — Scribe à Madrid. — La *Celestina*, comédie ancienne. — Dénoûment original. — Jeu des acteurs. — Parallèle des comédiens espagnols et des anglais. — Moyen de faire effet sur la scène.— Danse espagnole.—Différence de la vraie danse nationale et des boleros arrangés pour le théâtre. — La *sainete*. — Les choses saintes sur le théâtre. — La prière publique au spectacle. — Costume national trop rare. — Les galères pour tout homme qui pénètre dans l'amphithéâtre. — — Prix d'un journal français à Madrid. — Promenade au Prado. — Voitures de tous les temps. — Le groom et le postillon. — Le *buen retiro* ancien et moderne. — Le palais du roi. — L'esprit français de trop à Madrid.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

Madrid, ce 23 avril 1831.

Le théâtre espagnol moderne n'a pas l'originalité qu'on attend d'un peuple aussi orgueilleusement naturel. Depuis Philippe V, le drame a changé de caractère, et de pâles imitations françaises ont pris la place des vives créations de Calderon, de Lope de Vega, de Moreto, de Tirso, de Molina, et de bien d'autres dont le nom m'échappe. Il est rare de voir représenter aujourd'hui en Espagne une pièce qui ne soit pas imitée du français. Je m'indigne de cette pauvreté d'invention : Scribe ne m'amuse qu'à Paris.

Hier, cependant, on donnait *Célestina*, co-

médie de l'ancien théâtre; elle m'a fort diverti! c'est un tableau de mœurs supérieurement tracé. Une vieille femme passe pour magicienne, mais elle a pour emploi réel l'habitude de fournir à tous les personnages de la pièce des occasions de se rencontrer. En s'occupant ainsi du bonheur des autres, elle finit par être la dupe de sa complaisance intéressée, et par se prendre dans ses propres filets. Le dénoûment original et dramatique sort du fond du sujet, et peint admirablement une société qui n'a jamais existé qu'en Espagne.

Un valet, furieux des tours que lui a joués la vieille, la dénonce à l'inquisition comme sorcière. Et cette malheureuse, pour échapper au danger qui la menace, dément en un moment les ruses de sa vie entière. Au moment d'être arrêtée, elle dévoile les mystères qui avaient soutenu la curiosité du spectateur pendant les cinq actes de la pièce. Elle se défend tout à coup de l'accusation de magie avec autant de chaleur qu'elle avait toujours mis d'adresse à se faire passer pour sorcière; et, sacrifiant à son salut, sa réputation diabolique si péniblement acquise, elle se tue à prouver à chaque personnage qu'elle a menti, et que ce qu'il croyait merveilleux était tout naturel. Cette explication comique amène une suite de coups

de théâtre très-amusants, et qui sortent du fond du sujet. Il n'y en pas dont le choix peigne mieux les mœurs du pays. Une telle comédie ne pouvait être écrite qu'en Espagne.

Le jeu des acteurs espagnols est frappant de vérité. Plus les peuples sont dramatiques dans la vie, plus leur système de déclamation devient naturel : voilà pourquoi le débit des acteurs anglais est le plus ampoulé de tous. Il faut une nuance entre le théâtre et le monde : chez les nations roides et froides, cette différence s'obtient par l'exagération ; les peuples passionnés la cherchent, au contraire, dans la simplicité. Quand la réserve préside aux relations sociales, les comédiens arrivent à l'effet en outrant l'expression des sentiments ; mais comme il faut toujours qu'ils étonnent, ils prennent le parti contraire pour émouvoir un public composé d'hommes habitués à s'abandonner sans retenue à toutes leurs impressions.

Pendant l'entr'acte, une jeune danseuse et un jeune homme sont venus représenter plutôt qu'exécuter un bolero. Cette danse nationale et dramatique m'a paru extraordinaire ; mais, pour qu'elle produisît tout son effet, il faudrait la voir *jouer* ailleurs que sur le théâtre. Chez les Espagnols, la danse fait partie de la vie ;

mais sur la scène elle a un air d'apprêt qui la gâte. En voulant l'élever à la dignité d'un art, on lui ôte la plus grande partie de son charme. Dans le fandango naturel, je veux dire celui de la rue *, chaque mouvement du corps est marqué par la musique, et les danseurs paraissent transformés en personnages symboliques, par les passions qu'ils expriment. Avant qu'ils commencent, leur attitude est simple, presque sauvage; mais, dès que le rhythme marqué par la guitare les enlève à eux-mêmes, ils deviennent des types d'amour, de volupté, de grâce, des allégories vivantes, des emblèmes poétiques, et l'âme du spectateur s'abandonne avec eux à tout ce qu'ils semblent éprouver : on s'enivre à regarder cette danse. C'est de l'art assurément, mais si déguisé, qu'il fait tout l'effet de la nature. Un tel accord entre la mélodie et les attitudes de la personne ne se retrouve nulle part. Cette danse s'exécute sur des paroles passionnées; jamais poésie ne s'empara plus vivement des sons pour séduire les âmes ; mais tout ce charme est détruit par l'exagération des danseurs de théâtre.

Le spectacle finit ordinairement par ce que la scène espagnole a de plus original : par une *sai-*

* Voyez la description de cette même danse dans le récit d'une fête à Séville, lettre du 14 mai 1831.

nete. Ces petites pièces sont des farces, où une action courte et facilement conduite sert de cadre à un tableau de mœurs. Il y a quelquefois dans ces scènes des idées malignes, même hardies. Les choses saintes y sont employées comme moyen comique, sans paraître pour cela profanées. Il n'appartient qu'aux peuples religieux de s'amuser sans scandale aux dépens des ministres de leur culte. Par un mystère incompréhensible pour des esprits français, on aime ici à rire de ce qu'on respecte *. Cette gaicté inoffensive me semble préférable aux dévastations de l'ironie parisienne. Dans la *sainete* de ce soir, un niais altéré buvait l'eau bénite d'une bonne dévote. Vous ne sauriez vous figurer les transports de joie produits par ce lazzi. Mais au milieu de cette explosion d'hilarité, je suis frappé du silence qui se répand subitement d'un bout de la salle à l'autre; plus d'applaudissements, de cris, de rires: je ne puis m'expliquer ce passage si brusque de la folie au recueillement; mon étonnement redouble quand je vois toute l'assemblée, spectateurs et acteurs, tomber à genoux par un mouvement spontané. Cette scène n'était pas de la pièce: on était venu avertir que le saint-sacrement passait dans la rue.

* L'événement prouve qu'on ne respectait déjà plus guère la religion catholique à Madrid.

Qui croirait que Madrid est à peine à quatre cents lieues de Paris? Quand le bon Dieu fut hors de portée, la farce reprit son cours, et les rires recommencèrent juste au point où ils avaient été interrompus par la dévotion.

Les coutumes austères sont ce qui prête le plus à la vraie gaieté, par le contraste des actes et des pensées. Il n'y a pas de gaieté plus franche et plus fine en même temps que celle des romans espagnols. Dans les pays qui n'ont rien de sacré, on ne sait à quoi s'attaquer pour rire.

Ne craignez-vous pas que l'histoire de ce que nous appelons l'affranchissement de la pensée ne soit celle de la poule aux œufs d'or? On tue l'esprit pour le délivrer de ses entraves. Il y a des bornes qui sont à la pensée ce que la pudeur est à l'amour.

Les salles de spectacle, à Madrid, sont assez tristes; mais ce qui rend leur aspect original, c'est le costume national des femmes : malheureusement quelques chapeaux de Paris se glissent parmi les mantilles; cette innovation est une victoire de la vanité féminine sur l'orgueil national : les femmes croient gagner au changement; elles se trompent. Je regrette le temps où un étranger ne pouvait se promener dans Madrid sans s'habiller à l'espagnole. Ce temps n'est pas très-reculé; à peine

y a-t-il vingt-cinq ans que le peuple de Madrid souffre la vue du costume français dans les rues. Il y a dans chaque salle de spectacle de Madrid une place vers laquelle mes yeux se reportent sans cesse : c'est un amphithéâtre où les hommes n'entrent pas : une espèce de parterre de femmes. Cette place réservée n'est point occupée par les grandes dames, mais par des femmes de la classe moyenne; celles-ci du moins conservent encore leur costume. Me croirez-vous? Les lois condamnent à quatre ans de galère tout homme qui pénétrerait dans ce sanctuaire théâtral. Tant de sévérité rappelle les mœurs arabes, et elle a son côté comique.... puisque ces mêmes vertus de théâtre, si exactement gardées par la police publique, sont assez mal défendues hors de la salle, quand elles se changent en devoirs particuliers.

J'ai trouvé à la promenade du Prado le même sujet de regret qu'au spectacle. Les usages du pays y sont sacrifiés à l'envie d'imiter les modes de l'Europe. Dès qu'il fait beau, la ville entière se porte à cette promenade du soir; mais parmi la foule qui contraste avec la solitude habituelle des rues de Madrid, on remarque beaucoup de femmes sans mantilles et d'hommes sans manteaux. Le roi d'Espagne, qui défend tant de choses, devrait

bien prohiber aussi les habits étrangers. Comme amateurs des arts et de tout ce qui produit des effets pittoresques, je ne lui pardonne pas d'être moins sévère pour les marchandes de modes que pour les libraires.

Un membre du corps diplomatique me disait hier, que son journal français lui coûte, rendu à Madrid et tous droits payés, de trois à quatre mille francs par an; tant on met d'entraves à l'introduction des produits de l'esprit étranger! Le ministre d'Autriche à Madrid me fait l'effet d'être un révolutionnaire, parce qu'il parle la langue du reste de l'Europe : vous voyez qu'on est toujours le jacobin de quelqu'un.

Malgré la tendance à l'innovation en fait de toilettes et d'équipages, l'aspect du Prado un jour de grande promenade, vous paraîtrait encore d'une originalité frappante. La calèche anglaise, le landau moderne, y passent dans la file à la suite des carrosses de madame des Ursins et du cardinal Alberoni; à côté d'un groom en habit noir, un postillon en grande livrée conduit fièrement un coche doré. Cette machine est portée non sur des ressorts, mais sur des soupentes; des deux côtés du vénérable carrosse pendent de lourds marche-pieds attachés en dehors, et sur lesquels deux personnes pourraient tenir. Quand cet équipage gothique

croise la voiture du ministre d'Angleterre, le voyageur croit voir deux mondes en présence.

Les Espagnols sont meilleurs marcheurs que nous. Le Prado est remarquable par la foule de piétons qu'on y rencontre. Dans les *Corsi* d'Italie on ne voit presque personne à pied; et en France il est rare qu'on marche uniquement pour marcher.

Rien n'est plus pittoresque que l'aspect de la rue d'Alcala le soir, au moment du retour de la promenade, lorsque le ciel est animé par de beaux effets de nuages qui font décoration au-dessus de la porte d'Alcala, des fontaines du Prado et des arbres du Buen-Retiro. L'entrée de Madrid par cette porte est une des choses les plus imposantes et les plus originales de l'Europe. Elle rappelle, en bien petit toutefois, l'avenue des Champs-Élysées.

Il n'en est pas de même du jardin anglais du Buen-Retiro. Planté il y a quinze ans, il a passé à Madrid pour une merveille. Je n'y ai vu que de vilaines fabriques chinoises, qui ressemblent à ce qu'on voit partout : pas un arbre n'y donne une ombre épaisse; la végétation y est maigre et pauvre. Enfin c'est une des plus arides, des plus mesquines et des plus sottes promenades que je connaisse. On dit que la reine est de mon avis, au grand scandale des habitants de Madrid.

J'ai visité la partie du palais de Buen-Retiro, d'où madame des Ursins a daté tant de lettres, et j'ai admiré dans les jardins la statue en bronze de Philippe II. Il est à cheval, et le dessin de ce monument, donné par le grand peintre Velasquez, est remarquable; la position du cheval m'a paru hardie.

Pour finir ma tournée, j'ai été visiter le palais du roi. Il est situé à l'autre bout de la ville : c'est une des plus magnifiques et des plus curieuses habitations de souverain qu'il y ait en Europe. Je suis rentré chez moi sans avoir éprouvé un moment d'ennui, même dans la demeure royale.

Je me suis hâté de vous faire le récit de ma matinée pour acquitter ma promesse, et vous donner au moins une idée des curiosités de ce pays. Si après le peu de jours que j'ai passés à Madrid on peut se permettre de porter un jugement sur la manière dont on y vit, je vous dirai qu'il me semble qu'on doit s'y trouver bien, pourvu qu'on ait assez d'esprit pour savoir se passer de ce qu'on appelle exclusivement l'*esprit français*. Avec votre talent d'observation vous vous accoutumeriez plutôt que bien d'autres à ce peuple et à ce séjour.

LETTRE XIII.

SOMMAIRE.

Climat de Madrid. — Adage castillan sur la nature pernicieuse de l'air. — La procession du grand bon Dieu. — Fête des mourants. — Foi populaire. — Son résultat moral. — Combat de tanreaux. — Description de l'amphithéâtre. — Mouvement de la population de Madrid. — Dénombrement des combattants. — Leur costume. — Les picadores. — Le matador. — Le roi et le vieux picadore. — Le taureau. — Son entrée. — L'extrême-onction. — La vie humaine considérée du point de vue religieux. — Entrée du matador. — Le coup mortel. — Danger pour l'homme. — Cruauté des spectateurs. — Pourquoi les femmes sont-elles admises dans l'amphithéâtre. — Ce que perd la femme à vouloir être l'égale de l'homme. — Principaux traits du caractère des femmes espagnoles. — Les plaisirs cruels nuisent à l'amour. — Privilége accordé à l'hôpital. — Passion pour les combats de taureaux. — Dégoût de la reine pour ce plaisir. — Les aigles. — Retour de la foule. — La promenade qui précède le jour du combat. — Les femmes et les picadores d'autrefois. — Usage abandonné. — Ce qu'il avait de mauvais dure encore. — Inconséquence d'un vieux picadore; dureté du roi. — Le matador tué par le taureau. — Une exécution à mort le jour ep la fête.

A MONSIEUR VICTOR HUGO.

Madrid, 17 avril 1831.

Le climat de la Castille est si âpre, même quand il ne fait pas de vent, que les Espagnols répètent souvent cet adage : l'air de Madrid n'éteint pas une chandelle et il tue un homme. Malgré le beau temps, je sens en ce moment la vérité du proverbe. On souffre ici sans être malade.

On faisait aujourd'hui, dans tout Madrid, la procession du *grand bon Dieu*. Cérémonie touchante. Les malades qui ne peuvent aller à l'église recevoir la communion pascale, l'attendent chez eux; on leur porte le saint-sacrement en grande pompe, et toute la ville s'émeut, se tapisse, se pare pour cette fête des mourants. Chaque paroisse a

sa procession particulière. Le curé monte avec l'ostensoir dans un magnifique carrosse, soit de la cour, soit de quelque grand d'Espagne, qui brigue l'honneur de consacrer ses équipages et ses gens au service du bon Dieu et au salut des âmes. Un attelage de six mules, de nombreux laquais en grande livrée, des voitures du temps de Philippe V de Bourbon obstruent les approches des églises, toutes les façades des maisons sont ornées de draperies, des fleurs jonchent le pavé. Au moment où le saint-sacrement passe dans les rues, l'air est obscurci d'une nuée de petites images de saints qu'on jette des parties supérieures de chaque maison, et que des troupes d'enfants se disputent sur les balcons de tous les étages, dans la voie publique et jusque sous les pieds des mules, ou sous les roues dorées du vieux et majestueux carrosse à sept glaces.

La foi de ce peuple établit entre l'homme et son Rédempteur, entre la créature et le Créateur, entre la nation et Dieu, une familiarité que la philosophie la plus sublime ne pourrait obtenir que comme une exception en faveur de quelqu'intelligence d'élite; la philosophie et le protestantisme qui en dérive sont l'aristocratie de la sagesse; dans le catholicisme, la foi n'est plus un privilége du gé-

nie, elle devient populaire, sans rien perdre de sa sublimité.

Suite, ce 18 avril 1831.

Vous avez lu comme moi bien des descriptions de combats de taureaux. Soyez assuré, sur ma parole, qu'elles ne vous ont pas donné une juste idée de la réalité *. Je ne crois pas que ce genre de spectable se prête à la narration. Tout y est inattendu, et l'impression qu'on éprouve se complique d'une foule de circonstances que les paroles reproduisent toujours trop tard, comme un écho répète la voix. Je puis vous parler de mes sensations; mais comment vous montrer ce qui les a causées?

L'Espagne fut le théâtre de vos premières impressions, et l'on retrouve cette influence dans vos œuvres comme dans celles de Corneille; mais je ne crois pas vous avoir entendu dire qu'à cette époque de votre vie on vous ait montré un combat de taureaux. Un tel spectacle n'est pas fait pour l'enfant, quelque fort que doive devenir l'homme.

* Depuis que ceci est écrit, M. Fontaney a publié dans la *Revue des Deux Mondes* une description très-exacte et très-détaillée du spectacle national des Espagnols; l'intérêt qu'il a su répandre dans cet article ne peut qu'augmenter les regrets du public et des nombreux amis de ce jeune écrivain, enlevé à la littérature par une mort prématurée.

On dit que les plus fameux torreadores, picadores et matadores de l'Espagne sont morts, et que, partageant le sort des héros des âges fabuleux, ils ont été remplacés par des hommes qui ne les valent pas. J'ignore si ces plaintes sont fondées, ce que je sais, c'est que le spectacle de ce jour à Madrid restera gravé dans ma mémoire. Je n'en connais ni n'en conçois aucun qui produise de plus fortes émotions. Plaisir des peuples encore barbares et des hommes blasés, ce divertissement, plus sensuel qu'intellectuel, est de ceux où l'on accourt des deux extrémités de la civilisation. Il convient à la fois aux âmes endurcies par l'absence et par l'excès de la culture.

Le goût qui préside au divertissement favori des Espagnols n'a rien qui rappelle l'antique. La variété, la couleur, le style des habillements, le choix des ornements de l'amphithéâtre, et jusqu'au tour d'esprit des spectateurs, tout nous reporte aux descriptions des *Mille et une Nuits :* rien dans tout cela ne nous retrace les jeux du cirque. Je ne cesse de répéter que ce pays tient de l'Afrique tout ce qu'il ne doit pas au christianisme. En Italie, c'est le patriotisme de Rome et le paganisme grec qui font la base de la société ; ici, la tradition des Maures se retrouve au fond de tout :

l'Espagne est née de l'Afrique comme l'Italie de la Grèce.

L'amphithéâtre de Madrid, bâti près de la porte d'Alçala, n'a aucun caractère antique. Ce n'est point un monument; l'architecture n'entre pour rien dans l'effet qu'il produit; l'intérieur, les gradins, les rangs de loges, les galeries sont en bois; l'édifice ne paraît grand que lorsqu'il est rempli de spectateurs; on dit qu'il peut contenir dix à douze mille personnes. Avec cette foule, il devient imposant. Les divertissements en plein air ont toujours de la majesté. Ce genre de plaisir est un des avantages des climats chauds; il semble que le ciel se mêle de tous les amusements des hommes. Les amphithéâtres espagnols restent à découvert; ils sont trop vastes pour qu'on puisse les garantir du soleil, même par des toiles: de là vient l'importance qu'on attache à choisir des loges du côté de l'ombre; celles qui sont exposées au soleil se louent plus tard et moins cher que les autres.

Dès le matin du jour où le combat se livre, Madrid est en rumeur. Cette ville si triste, si morne, si morte, paraît tombée au pouvoir de quelque magicien qui fait semblant de la ressusciter pour un jour. La foule descendant de Madrid vers la porte d'Alcala, suit un courant rapide et régulier;

les toilettes du pays sont recherchées, surtout celles des hommes, qui prêtent à la variété plus que le costume des femmes. Les *calessines*, espèce de petits cabriolets gothiques à un cheval, vont chargées de curieux et reviennent à vide chercher de nouveaux amateurs *. Ce mouvement continuel prépare les esprits à la solennité du jour; le peuple, intéressé d'avance, obstrue toutes les issues de l'amphithéâtre longtemps avant qu'il soit ouvert. C'est là que les sentiments des hommes les plus passionnés de l'Europe sont exaspérés par l'attente. On reconnaît l'influence du soleil d'Afrique sur tous les visages, dans toutes les inflexions de voix, et l'on arrive à sa loge à travers une atmosphère brûlante qui prépare à la fête et porte l'émotion des sens jusqu'à la terreur. Tout ce qu'on vous a dit du dégoût qu'inspirent les détails du combat et la cruauté des spectateurs, vous revient alors à l'esprit : vous voudriez vous retirer, et vous sentez votre malaise justifié, fortifié par une foule de réflexions morales. Rien ne ressemble à la raison comme la passion dans ses moments d'ennui.

* A Naples, cette même voiture, devenue à la mode depuis le règne des Aragonais, s'emploie de manière à pouvoir transporter jusqu'à onze et douze personnes à la fois, tant elle se prête à la souplesse italienne. En Espagne, où tout se fait avec lenteur, mesure et dignité, la calessine ne sert qu'à deux personnes, sans compter le cocher.

J'en étais là lorsqu'arriva le corrégidor : ce magistrat remplit à peu près à Madrid les fonctions de maire ; et c'est lui qui, en l'absence du roi, dicte les lois du combat et préside à la fête. Sa loge est la première à droite de la loge royale.

Malgré mon aversion pour les descriptions méthodiques, il faut un moment me départir de mes habitudes et remplir scrupuleusement mon devoir de voyageur. Voici le dénombrement des combattants, selon les diverses classes auxquelles ils appartiennent.

Les premiers qui dans l'arène attirent les regards sont les deux picadores : c'est ainsi qu'on appelle les combattants à cheval. Ils sont vêtus d'une veste ronde, couverte de galons et de broderies d'argent; d'un pantalon de peau jaune, doublé d'une forte garniture de fer, ce qui donne peu de grâce à leur personne ; sur la tête ils portent un énorme chapeau blanc à bords rabattus, comme ceux de nos forts de la halle, et ils ont à la main une lance longue de dix pieds à peu près, mais dont la pointe est gardée de façon à ce qu'elle ne puisse guère s'enfoncer de plus d'un demi-pouce dans la nuque du taureau *.

* C'est de cette arme et de l'emploi qu'ils en font que leur vient le nom de picadores.

Je vous ai dit que les picadores sont à cheval, et comme les chevaux n'ont point d'armure, souvent un seul taureau en tue cinq, six et jusqu'à dix. Ces animaux, sacrifiés d'avance par leurs cavaliers, ont peu de valeur : leur faiblesse, leur maigreur, leur manque d'agilité et de feu, dépare le combat; mais le courage des hommes l'ennoblit, malgré les circonstances les plus repoussantes.

Autrefois les picadores montaient des chevaux superbes et les ménageaient davantage. Je vous expliquerai plus tard la cause de cette décadence; elle tient à la réforme des mœurs dans les classes élevées de la société.

La vie aventureuse de ces champions doit avoir du charme. On m'a conté le trait suivant, qui prouve combien le danger est plus analogue à notre nature que le repos. Un vieux picadore, âgé de soixante-quatre ans, intéressait Madrid par la longue et périlleuse carrière qu'il avait fournie. On parla de lui au roi, qui l'année dernière lui fit offrir une bonne pension pour se retirer. Le héros refusa, en répondant qu'il n'aurait recours aux bontés de sa majesté que lorsqu'il ne se sentirait plus la force de tenir sa lance.

A pied, dispersée dans l'arène, on voit la troupe des banderilleros, hommes d'une agilité surprenante,

et dont la charge est de distraire le taureau lorsque sa fureur expose la vie des picadores ou du matadore. Ils doivent aussi réveiller l'animal quand il se refroidit. A cet effet, ils sont munis de longues écharpes de soie rose et bleue qu'ils déploient aux yeux de leur ennemi avec une taquinerie, une coquetterie de courage aussi étonnante que leur agilité. Ils se font poursuivre par la bête irritée, et, parvenus dans leur fuite jusqu'à la barrière qui est plus haute qu'un homme, ils la franchissent pourtant d'un bond au moment où la corne du taureau est près de les atteindre. Ces hommes, quelquefois vêtus de noir et le plus souvent d'or ou d'argent, courant ou plutôt volant sur le sable de l'amphithéâtre, ressemblent à une nuée de mouches ou de demoiselles de toutes couleurs aux ailes de gaze brillantes, au corps diapré de vert, d'azur, de mordoré, de carmin.

Vers la fin du combat ils sont encore chargés d'enfoncer dans la nuque du taureau fatigué, des espèces de dards légers, assez semblables à des flèches, qu'on appelle des banderillas, d'où les champions qui les portent tirent leur nom.

La nouvelle douleur causée par ces dards à crampons, ornés de banderoles de toutes couleurs, rend une énergie terrible à la bête fatiguée, mais

redevenue puissante par la fureur. Il faut voir l'homme s'élancer au-devant des cornes prêtes à le percer, et, quand on le croit frappé à mort, se détourner avec une agilité sans pareille en fuyant de côté, non sans avoir eu le temps de fixer dans la nuque du taureau ses armes fragiles, mais dont la présence devient insupportable au monstre fortifié de toute l'énergie du désespoir. Ces scènes épisodiques soutiennent l'attention du spectateur tout le temps que dure le combat.

Au milieu de la troupe légère des banderilleros, qui sont ordinairement au nombre de douze ou quinze, paraît le matador. A lui seul est réservé l'honneur et le droit de mettre fin à la lutte. Comme le plus exposé, ce personnage est le plus important.

Le costume du matador est le même que celui des banderilleros : à la vérité ceux-ci sont habillés de diverses manières, mais la différence est plutôt dans les couleurs que dans la coupe ou dans la composition des parties essentielles du costume. Quelques-uns ont un habit exactement semblable à celui de nos Figaro de théâtre, excepté que pour la course ils portent un serre-tête, et que sur la nuque leur pend un énorme nœud de rubans mêlé de cheveux. Cet ornement donne à leur personne

une grâce singulière, quoiqu'il rappelle les bourses à la mode sous l'ancien régime. La veste, quand elle n'est pas de drap noir, est de velours de différentes couleurs, et brodée en or ou en argent; la culotte, toujours courte, est d'un tricot pareil à la veste tous portent des bas de soie blancs, tous ont des boutons d'argent. Ainsi parés, ces hommes sont éclatants, excepté ceux qui s'habillent entièrement de noir. Le matador est coiffé d'un chapeau à trois cornes très-léger; l'aspect ancien de ce chapeau est assez noble. L'ensemble du costume a quelque chose de dégagé et de digne à la fois; le noir repose l'œil fatigué de l'éclat des galons et des broderies. Tous ces vêtements sont d'une extrême fraîcheur et taillés avec le plus grand soin : on n'y emploie que les plus belles étoffes. Rien n'est épargné pour rendre le spectacle magnifique : on n'économise que sur le prix des chevaux, qui, comme je vous l'ai dit, sont en général faibles et communs.

A l'heure annoncée pour le combat, le corrégidor étant assis dans sa loge, tous les champions, marchant deux à deux, à pied et à cheval, tournent autour de l'arène en procession. Ils saluent d'abord l'image de la vierge Marie, suspendue à l'un des rangs de loge, au-dessus d'une petite lampe toujours allumée; ensuite ils saluent le roi ou son re-

présentant, le président du combat; puis un roulement de tambours annonce l'entrée du taureau dans l'amphithéâtre. Le premier moment vous laisse froid, parce que vous vous attendiez à des choses extraordinaires dès l'abord. Si le taureau est bon, c'est-à-dire méchant, il entre avec défiance en mesurant de l'œil le champ de bataille et en toisant ses ennemis.

L'espèce de taureaux qu'on emploie pour les spectacles de Madrid ne ressemble point à ceux de France : ils ne sont pas aussi grands que les nôtres, mais ils sont beaucoup plus agiles; ils ont des cornes plus longues et pointues comme des poignards.

Au moment où le taureau paraît, son devoir est de se précipiter avant tout sur les deux hommes à cheval. C'est alors que les picadores courent le plus de risque. Ils sont blessés souvent. Toutefois il est rare qu'ils périssent, tandis qu'on a vu beaucoup de banderilleros, et encore plus de matadors, tués sur la place ou frappés à mort.

Ces accidents ont donné lieu à un usage qui peint l'esprit du peuple et du gouvernement espagnol. Jamais le combat ne commence sans que l'extrême-onction soit déposée dans une petite salle qui lui est destinée près de la loge des chirurgiens. Le prêtre est là d'avance, avec tout ce qu'il faut pour

sauver l'âme du chrétien, dont le corps, toujours peu important aux yeux du législateur espagnol, est seul en danger. Nous ne comprendrons jamais le sens des usages de ce peuple si nous ne savons pas nous élever à la hauteur de ses vues religieuses. Il me semble que nous nous éloignons tous les jours davantage du point d'où l'on peut le juger. Pourtant ce qui avait fait la vieille Espagne mérite d'être étudié.

Quand les picadores ont fourni leur carrière, lorsque leurs chevaux sont blessés, ou même qu'il leur en est mort plusieurs entre les jambes; enfin, quand on a vu, comme je les ai vus ce matin, le cheval et le cavalier enlevés ensemble sur les cornes du taureau, qui les foulerait aux pieds sans les hardies et ingénieuses diversions des banderilleros, le matador s'avance l'épée à la main au-dessous de la loge du corrégidor; là il ôte son chapeau et demande la permission de tuer le monstre.

Le tambour annonce le consentement du président; c'est alors que l'intérêt des spectateurs redouble; mais c'est alors aussi que ma curiosité se change en dégoût. J'ai beau me redire que l'intrépidité des hommes atténue leur barbarie, tous mes raisonnements ne peuvent m'empêcher de sentir ma pitié passer du côté des bêtes. Je plains

les malheureux chevaux, injustement condamnés à l'agonie la plus affreuse. Je vois leur sang rougir la terre, leurs pieds s'embarrasser dans leurs entrailles traînantes, j'admire avec colère le courage qu'on leur impose, et je plains leur résignation sans gloire; je compatis même au sort du taureau, qui ne cherchait pas ce combat, et dont les beuglements me remplissent de terreur et presque de remords. Je détourne les yeux par faiblesse, et par faiblesse je les ramène vers un spectacle si cruel que sa nouveauté même ne peut excuser ma présence dans l'amphithéâtre.

Le taureau, tout hérissé des banderillas ornées de franges de papier qui pendent sur sa nuque en la déchirant, bondit de colère, le sang ruisselle sur ses flancs et sur son col. La fureur centuple sa force; et pour mourir dans les règles, il faut que sa rage supplée à la vie qu'il perd, et le force à se précipiter sur le schall écarlate que lui présente son bourreau. Sa corne doit passer à deux pouces du sein gauche de l'homme, et celui-ci doit le tuer d'un seul coup avec une épée d'une trempe extraordinaire. Il faut que le fer s'enfonce tout entier et pénètre jusqu'au cœur en glissant entre l'omoplate et les vertèbres de la nuque. Si le premier coup tue, le matador est écrasé d'applaudissements. Mais cette boucherie

idéale ne se réalise presque jamais complétement; sur six taureaux que j'ai vus succomber, aucun n'est tombé à la satisfaction des connaisseurs, tant l'art est en décadence!....

Le cinquième fut le plus terrible; il a pensé tuer le matador. Celui-ci avait manqué le coup de la mort; l'animal revient sur l'homme, le prend par la ceinture, l'élève en l'air et le laisse rudement retomber. L'homme fait le mort pour échapper: pourtant il allait périr sous les pieds de son ennemi triomphant; mais les intelligents et hardis banderilleros font diversion à la rage de la brute. Le matador se relève: il n'est point blessé!!!... Seulement ses habits sont déchirés. Sa main tremble; il a de la peine à remplir sa charge.

Ce sont des accidents de ce genre qui font de ces combats le seul spectacle capable d'inspirer aujourd'hui un intérêt passionné aux plus jolies femmes de Madrid.

Il est inutile de dire ce qu'on éprouve pendant de pareilles scènes. C'est le drame des sauvages, la tragédie réduite à sa plus simple expression.

J'ai vu ce matador, meurtri, s'épuiser à frapper inutilement de plusieurs coups le taureau qui ne pouvait mourir. L'animal aux abois, retrouvant par deux fois la force de la rage, franchit la pre-

mière lice, et parcourut en mugissant l'enceinte extérieure de l'arène, espèce de corridor qui reste ordinairement vide entre l'amphithéâtre réservé au public et le lieu du combat. Dans cette course, il touchait presque aux spectateurs; l'excès de ses douleurs épouvantait ses bourreaux, épouvantait le peuple lui-même, qui, dans sa cruauté insensée, applaudissait à la frayeur des combattants. Cette férocité des spectateurs, plus brutale que celle des champions, je l'ai partagée, et je rougis de l'avouer, je retournerai la partager toutes les fois que mon insatiable besoin d'émotions pourra se promettre une pareille pâture.

Je n'ai donc plus le droit de blâmer la passion des Espagnols pour ces scènes sanglantes. Dès le premier jour je suis devenu pire qu'eux; seulement je voudrais que les femmes fussent exclues d'un pareil spectacle. Cette privation tournerait à leur avantage; il me paraît impossible qu'un homme aime d'amour aucune des féroces beautés qui sont venues là se repaître avec moi de sang et d'horreurs. Ces complices de mes plaisirs me semblent hideuses quand je vois leurs charmants visages animés par des passions qu'elles n'auraient jamais dû connaître. Les femmes ne peuvent assez se répéter que leur puissance de séduction tient à tout ce qui

nous rappelle combien leur nature est différente de la nôtre; celles qui réclament l'égalité ne savent pas ce qu'elles perdraient en l'obtenant. Quant à moi, je croirai toujours que la femme qui plaît est plus heureuse que la femme qui domine; d'autant que celle qui plaît est la plus sûre d'être obéie. La prétention de commander est si loin d'être nouvelle parmi les femmes, que la fable des amazones en est l'emblème.

Je ne sais si je suis devenu injuste pour les Espagnoles, mais depuis le combat de taureaux elles ont perdu de leurs charmes à mes yeux. Elles me paraissent les rivales des hommes plutôt que leurs compagnes. Les femmes espagnoles ont en général de grands caractères, mais elles manquent de tendresse; elles sont séduisantes, mais elles abusent de leurs charmes pour plaire à tous; elles ont peu de noblesse, parce qu'elles ont trop de coquetterie, et que la noblesse se manifeste surtout dans ce qu'on dédaigne; la noblesse, c'est le goût présidant aux mouvements de l'âme.

Elles n'ont pas de calme, point de douceur, point d'insouciance; destinées par la nature à vivre dans les extrêmes, les passions exaltées sont leur élément; le fanatisme de l'amour et de la religion : voilà leur vie; ce sont les êtres les plus incapables

d'amitié que je connaisse. Extraordinaires en tout, elles luttent contre les hommes au lieu de les assister dans la vie. Bonnes pour enthousiasmer les factieux dans des temps de crises politiques, ou pour les enivrer par des plaisirs délirants pendant les intervalles des révolutions : c'est d'elles surtout qu'on peut dire : Que faire de cela chez soi? Je n'ai pas deviné dans quel moment de sa vie une Espagnole peut n'avoir que de la grâce et de la tendresse : pourtant la grâce tient lieu de toutes les qualités qu'on n'a pas. Dans ce qui fait agir une Espagnole, il y a toujours quelque chose de plus que ce qu'on demande à une femme; je ne me marierai jamais dans un pays où la cruauté la plus brutale s'allie à tous les raffinements de la coquetterie féminine. Un Français amoureux d'une Espagnole doit, avant tout, tenter de l'emmener loin de l'Espagne. Elle conservera le charme original des femmes de son pays, et prendra quelque chose de la douceur, de la sensibilité des femmes du Nord.

Quel homme pourrait presser sur son cœur la beauté la plus parfaite en pensant que le matin les regards de cette femme ont été assouvis de carnage; qu'elle a contemplé de sang-froid les efforts d'un pauvre cheval privé d'une partie de ses intestins qu'on vient de lui couper, en recousant sa plaie, pour le

forcer, par la vie factice qu'on lui conserve provisoirement, de fournir un quart d'heure dans l'arène son atroce carrière, poursuivie sans gloire et terminée sans mérite dans les douleurs les plus cruelles? Elles connaissent ces détails, les furies; elles jugent les progrès de l'agonie, elles voient venir la mort dans les tressaillements des malheureux animaux immolés à leurs plaisirs, et elles restent là! Et les tigresses ne craignent pas que le soir même le mot d'amour, profané par leur bouche sauvage, ne provoque chez leur amant révolté un rire sardonique et des mots insultants?.... Encore une fois, il faudrait que les femmes optassent entre l'amour et la cruauté. Mais à Madrid les bons pères de famille se montrent à l'amphithéâtre entre leur épouse et leur fille, pour voir tuer à chaque représentation de six à huit taureaux, et de quinze à vingt chevaux!

La saison de ces joyeuses funérailles dure depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre.

Après la mort de chaque taureau il se fait une espèce d'entr'acte, pendant lequel on voit arriver des mules fournies tantôt par les grands seigneurs de la ville, tantôt par l'hôpital; ces mules, magnifiquement caparaçonnées et conduites par des valets parés avec soin, entraînent, au bruit des grelots dont elles sont chargées, des fanfares des musi-

ciens et des applaudissements de vingt-quatre mille mains; les corps tombés dans l'arène. Ces cadavres, attelés de trois et quelquefois de quatre mules qui tirent de front, disparaissent en glissant sur le sable avec une rapidité qui tient de la magie. Cette course au grand galop cause toujours une sorte de surprise, une joie involontaire aux spectateurs. Elle ressemble à une entrée de mélodrame chez Franconi.

D'après un vieux privilége, c'est l'hôpital de Madrid qui fait les frais des combats de taureaux et qui en recueille le profit. On dit qu'il n'y gagne rien, parce que l'agitation furieuse que cause aux Espagnols le spectacle des combats de taureaux, augmente tellement le nombre des malades dans cette saison, que l'hôpital suffit à peine à les loger.

J'ai souvent entendu dire que les spectateurs étaient un aussi grand sujet d'intérêt, que le spectacle pour les étrangers; c'est ce dont je ne puis juger, j'étais absorbé par mes propres impressions, j'étais peuple, j'étais acteur moi-même et je n'ai pu observer les autres.

Malgré les raisonnements et les sentiments qui devraient faire haïr ce genre de plaisir, on y court avec passion et moi le premier ; où recevoir des impressions aussi violentes? Si l'on est un moment dégoûté, révolté, honteux, il est aisé de se faire

une insensibilité de circonstance ; on s'aveugle sur ce dont on devrait s'indigner, et l'on ne se permet de regarder que ce qui est curieux et beau sans être repoussant. Je l'avoue à ma honte, mes yeux et ma pensée se détournent facilement de ce qu'il y a d'horrible dans ces spectacles, pour n'y voir que ce qui plaît à l'imagination. Mes yeux se ferment devant le dégoût, je choisis dans mes surprises pour ne considérer que le côté héroïque du combat ; cette petite cruauté volontaire vient au secours de mon plaisir.

On a soin, surtout lorsque la jeune reine est présente, de dérober promptement aux spectateurs la vue du sang. On dit que la pauvre femme n'a pas la même passion que moi pour les jeux du cirque, et que l'obligation d'assister à ces pantomimes chevaleresques, mais barbares, n'est pas une des moindres charges de la pesante couronne qu'elle porte.

Les aigles qui s'abattent en grandes troupes sur le plateau des Castilles, sont souvent attirés par les combats de taureaux, et leur présence au-dessus des édifices d'une capitale vivante n'est pas un des épisodes les moins singuliers du drame national. Ces oiseaux prophétiques planent sur Madrid, comme pour présager leur inévitable ruine aux monuments des hommes.

Un des plus grands plaisirs du spectacle, c'est le retour. Dans cette foule ivre d'émotions on voit l'homme social redevenu sauvage à force de violence et de passion : cette rechute est un sujet d'observation inépuisable. Venez donc ici remplir ce que je laisse en blanc dans ma lettre, faute de trouver des paroles pour ce que je vois et ce que j'éprouve.

Dès la veille de la représentation, vers la fin du jour, les taureaux sont amenés à Madrid. On voit alors accourir au-devant d'eux, soit à pied, soit à cheval, tous les oisifs de la ville; il y en a beaucoup dans un pays où le travail n'est que lucratif, tandis que l'oisiveté seule y est honorable.

Les *majo*, fats populaires, vont à cette promenade dans leur costume d'une élégance barbare. Ils fendent rapidement la foule qu'ils amusent par les bonds de leurs coursiers, aussi fiers, aussi peu civilisés que les hommes qui les conduisent.

Les gens raisonnables se rendent aussi à cette revue en calessine, et tous jouissent d'avance des événements du lendemain. Parlez de cette fête nationale à un Espagnol; il vous répond simplement, car les grimaces sont inconnues ici : « C'est beau, les torreadores ont du courage. »

Rien de plus juste que ce mot : sans la valeur

des combattants et le danger qu'ils courent, l'horreur l'emporterait sur tout autre sentiment.

L'amour de l'argent n'est pas encore parvenu à corrompre le plaisir du spectacle. Les Anglais ne sont pas en force à Madrid, et personne ne parie pour un taureau ni pour un picadore. Ici le plaisir reste une passion désintéressée.

Autrefois les plus jolies femmes de Madrid avaient chacune un picadore attitré qu'elles habillaient, défrayaient et récompensaient d'une manière encore plus tendre, si l'on en croit la chronique secrète de la ville; mais cette chronique scandaleuse, et par conséquent croyable quand elle dit du bien, ajoute qu'il n'était pas rare de voir une grande dame choisir un champion parmi les torreadores, uniquement pour mettre plus d'intérêt au combat, pour avoir une contenance à l'amphithéâtre, sans que sa vertu ni sa réputation eussent à souffrir de cette innocente préférence.

Cet usage, excusable ou non, a été abandonné depuis le règne des vertueux préjugés dont notre siècle s'enorgueillit. Si les mœurs ont gagné à la réforme, le spectacle y perd. Lorsque les dames équipaient leurs picadores, elles leur donnaient les plus beaux chevaux de l'Andalousie, et une jeune femme espagnole vient de m'assurer naïve-

ment qu'elle a souvent entendu raconter à sa grand'mère la duchesse de ****, que le picadore équipé par elle, se glorifiait d'avoir combattu pendant plusieurs saisons sans que son cheval eût reçu la plus légère blessure.

Cette adresse et ce bonheur se conçoivent quand on se figure des coursiers jeunes et pleins d'agilité, de souplesse et de vigueur à la place des malheureuses rosses que nous voyons aujourd'hui sacrifiées dans l'amphithéâtre, et que les cavaliers vendent à l'écorcheur même avant le combat.

Au reste, les médisants assurent que la société de Madrid a conservé l'esprit de ses anciens usages, en dissimulant seulement ce qui choque la nouvelle mode de la vertu. Bien des *majo* obscurs sont encore défrayés d'une partie de leur dépense par de grandes dames, qui n'osent plus choisir leurs amants dans l'enceinte publique de l'amphithéâtre.

J'ai vu combattre un picadore de l'ancien temps, il a soixante-cinq ans : c'est celui qui a refusé, comme je vous l'ai déjà dit, une pension du roi. Reconnaissez la double inconséquence humaine ! Il sollicite aujourd'hui ce qu'on lui offrait l'année passée, et.... c'est bien là qu'apparaît l'ironie qui préside aux choses de ce monde : on le lui refuse. Cette faiblesse

lui portera malheur, peu d'hommes de sa profession meurent naturellement.

Le peuple de Madrid a vu, l'année dernière, périr un de ses matadors sur les cornes du taureau. L'animal, vainqueur de l'homme, avait enlevé son adversaire en lui enfonçant ses deux cornes sous les côtes, et malgré les efforts du malheureux pour s'arracher à cette fourche mortelle, la bête triomphante fit trois fois le tour de l'arène, emportant en l'air et au grand galop, comme un trophée du combat, sa victime expirante. Ne sentez-vous pas votre respiration devenir difficile à l'idée de cet affreux supplice? Eh bien! la foule, la brute parlante qui ne voulait qu'un vainqueur quel qu'il fût, saluait de ses acclamations l'animal insensible à la gloire, tandis que l'homme périssait à la place du taureau.

On ne m'a pas dit si le spectacle avait continué;.... je le crois!...

Vous êtes révolté? Il est sûr que de pareilles scènes disposent plus à la pitié pour les bêtes que pour les humains. C'est ici qu'il faut venir observer notre nature, et analyser le mystérieux sentiment de la cruauté dans le cœur de l'homme. Les actes de férocité peuvent avoir deux sources bien distinctes: la brutalité sauvage, qui rend insensible

à sa propre douleur comme à celle des autres ; ou la plus haute spiritualité qui fait attacher peu d'importance aux défaillances du corps. Ces deux éléments divers entrent également dans la combinaison de la cruauté espagnole ; même il faut le dire, à l'honneur d'une nation chrétienne avant tout : l'élément religieux domine dans sa férocité.

Que de fois je vous ai souhaité près de moi pendant cette fête ! Vous m'auriez défini en peu de mots mes propres impressions. On n'est point frivole auprès de vous. Vos paroles se gravent dans l'esprit comme les traits du burin sur le bronze, et des hommes qui, comme moi, vous devancent par l'âge sont forcés de vous reconnaître pour leur maître.

Avant l'heure du combat de taureaux, le même jour Madrid a joui d'un spectacle différent : c'était l'exécution d'un voleur, pendu sur la place où périt dernièrement le libraire Myard. Le voleur était un homme courageux et d'une bonne famille. Il était accusé d'attaques à main armée contre des voyageurs sur les grands chemins ; de plus il avait, disait-on, maltraité sa sœur... j'ignore ce que la personne de qui je tiens ces détails entendait par maltraiter. Tant qu'il a pu payer les agents subalternes des prisons et de la police, on l'a tenu en-

fermé sans l'exécuter; la justice n'a laissé tomber son glaive que lorsque la bourse du criminel a été épuisée.

Je joins à cette lettre l'affiche du combat de taureaux, traduite littéralement. Tout est curieux pour nous en Espagne.

LETTRE XIV.

SOMMAIRE.

Comment l'imagination et la sensibilité sont nécessaires à l'exercice de la raison. — Les Espagnols sont un peuple poétique, quoiqu'aujourd'hui ils aient peu de poëtes. — Infériorité de la littérature moderne des Espagnols. — Leur manière de vivre plus poétique que leur manière d'écrire. — Pédanterie des érudits. — Tracasseries de la police. — Passeports. — Système de difficultés adopté pour éloigner les étrangers, surtout les Français, depuis la révolution de juillet.

A MADAME LA COMTESSE DE BRADI.

Madrid, ce 19 avril 1831.

J'AI ici quelques amis qui sont gens d'esprit et de goût; l'un d'eux me reprochait hier de ne voir l'Espagne et ses habitants qu'avec mon imagination; moi je prétends qu'un homme dépourvu d'imagination est nécessairement un homme injuste. A la vérité, l'imagination est la source de bien des illusions, mais elle est aussi le remède aux préjugés, parce qu'elle agrandit l'esprit, comme la sensibilité élargit le cœur. Avec la sensibilité nous nous mettons à la place de ceux qui souffrent; avec l'imagination, nous nous transportons au point de vue des autres, ce qui me paraît indispensable pour

être juste : la sensibilité éclaire la raison ; l'imagination éveille la pensée; elle assouplit l'intelligence; l'amour-propre poussé à l'excès pourrait devenir cruel ; il est désarmé par l'imagination : l'imagination, c'est la sensibilité de l'esprit.

J'ai mis là ce préambule pour arriver à vous dire que les Espagnols me paraissent poétiques, parceque je consulte l'imagination pour les peindre, tandis que mes amis, qui la récusent, ne les trouvent qu'ignorants et féroces. Ils prétendent qu'il y a réellement plus de poésie dans le peuple anglais que dans la nation espagnole.

Il me semble néanmoins que, s'il y a aujourd'hui plus de poëtes en Angleterre qu'en Espagne, il y a moins de poésie. Ce n'est pas ce qu'il dit, ce qu'il écrit qui rend un peuple poétique; c'est ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il sent; une nation d'auteurs serait peut-être la société la plus antipoétique de l'univers. Elle ne serait occupée qu'à chercher des sujets, elle se regarderait exister, s'analyserait à extinction au lieu d'aimer et d'agir : il n'y aurait dans ce pays-là de réel, de sincère, de vivant que l'envie, cette ineffaçable lèpre des âmes d'artistes.

Les Espagnols, j'en conviens, sont à demi sauvages; ils ne se connaissent ni ne s'examinent eux-mêmes; mais leur vie n'est que passion : c'est comme si je

disais poésie. La passion n'est-elle pas l'élément poétique? En Espagne, un monde sépare la nature vivante de la littérature *; il en résulte que celle-ci est inférieure à la nôtre. En France, les écrits ont encore beaucoup d'action; ceux qu'on publie aujourd'hui dans la Péninsule n'en ont plus, et pourtant la manière de vivre de nos premiers écrivains est moins vive, moins pittoresque, moins poétique que celle du dernier Castillan. Nos livres valent mieux que leurs livres; leur existence est préférable à la nôtre!

Je ne crois pas que Victor Hugo lui-même, ni Lamartine, s'ils nous disaient l'emploi de leurs heures à Paris pendant un mois, nous fissent un tableau poétique approchant du même récit, écrit seulement avec exactitude, par un chanoine de Madrid. Pourtant l'Espagne ne possède pas aujourd'hui un poëte égal à l'un de ces deux poëtes, en prose ni en vers.

Les hommes du Midi ne faisant, ne disant rien pour l'effet, leur simplicité trompe l'attente des hommes du Nord, qui viennent leur demander, de prime-abord, de l'éloquence et de l'imagination, comme ils iraient ouvrir un Homère dans leur bi-

* Je parle ici de l'Espagne actuelle, et non de l'Espagne des beaux siècles. (*Note de l'auteur.*)

bliothèque, ou comme ils prendraient une loge au spectacle. Les nations poétiques ne se révèlent qu'aux poëtes. En Espagne, la poésie est partout, hors dans les phrases mortellement correctes des versificateurs, et dans les livres des gens de lettres. Ailleurs, en écrivant, on dit plus qu'on ne sent; ici, on cache au public une partie de ce qu'on éprouve, tant la source de la vie est abondante. Chez nous, et surtout en Angleterre, il faut chercher la poésie dans les poëmes, ici elle est dans la rue, et même dans le salon : qu'importe que ce peuple ne sache rien, s'il fait penser ceux qui savent? L'ignorance est une espèce de richesse qui devient tous les jours plus rare; c'est le trésor de l'imagination. Mais il faut aussi de l'imagination pour le découvrir.....

Tant que des hommes m'inspireront plus d'intérêt que des livres, des actions plus que des récits, des affections plus que des paroles, l'Espagne me paraîtra plus curieuse à observer qu'un pays *super-civilisé*, comme l'Angleterre ou la France.

Vous pensez bien qu'en disant l'Espagne j'exclus les gens soi-disant bien élevés : ceux-ci se ressemblent partout. Les pédants et les sots de Madrid, s'il s'en trouve en ce pays, ne sont donc pas intéressés dans les éloges que j'adresse à l'Espagne ignorante.

Resterait à définir ce qu'on est convenu d'appeler l'ignorance des Espagnols *. Que penserez-vous du reproche banal qu'on fait à leur système d'éducation, quand vous saurez qu'il m'est arrivé plusieurs fois d'entrer dans des habitations pauvres, et d'y trouver, en furetant parmi les livres du fils de la maison, tous les classiques latins, des traités de philosophie en latin et quelques ouvrages de piété? Les hommes de ce pays n'ont pas comme nous, il faut en convenir, une littérature inquiète, turbulente, jalouse : ils n'appellent pas lumières la clairvoyance de l'envie; esprit, l'activité d'une vanité insatiable. Mais le temps nous dira laquelle des deux nations doit se croire le plus près du bonheur et de la vérité, qui est le bonheur de l'âme.

Ma tolérance politique ne va cependant pas jusqu'à justifier les tracasseries et les actes de despotisme du gouvernement actuel de l'Espagne. Tout devient difficile sous une tyrannie intimidée,

* S'il se trouve des sots en Espagne, c'est surtout parmi les hommes qui étudient qu'il faut les chercher; j'ai remarqué que chez les nations du Midi la science ne va presque jamais sans la lourdeur scolastique et la pédanterie. Là le travail des esprits s'est arrêté peu après la renaissance des lettres, et le ton des savants du quinzième siècle est une sorte de diapason sur lequel tout homme érudit croit devoir se régler pour parler et pour écrire.

et qui se rend redoutable pour cacher sa peur. Ce pays est peut-être aujourd'hui de toutes les sociétés européennes celle qui donne le mieux l'idée de la Turquie. Mais un tel état de choses ne peut durer.

Croira-t-on qu'à trois cents lieues de Paris on arrête à minuit des hommes appartenant à l'ambassadeur de France, uniquement parce qu'ils se trouvent dans la rue passé l'heure où la police de Madrid permet qu'on ait envie de se promener?

Les passe-ports deviennent aussi un prétexte de tracasseries interminables. Pour un voyage de trois jours que nous allons faire, il faut que les nôtres soient revisés à plusieurs bureaux; ces formalités nous ont pris une demi-journée. En Espagne, le temps compte pour rien. Nous n'avons pu obtenir le visa pour notre course entière. On n'a consenti à nous donner la liberté de nous transporter que jusqu'à la première couchée, afin que chaque soir nous fussions obligés d'envoyer nos passe-ports au commissaire du lieu par un garçon d'auberge. En rentrant dans Madrid on nous les reprendra encore comme on a fait quand nous sommes arrivés de France, et lorsque nous voudrons repartir, si nous les faisons réclamer de bureaux en bureaux par notre domestique de place, il est douteux que nous les obtenions. Il faudra les aller chercher une

dernière fois nous-mêmes pour les arracher aux commis de la police*.

Le domestique qui doit m'accompagner dans mon voyage d'Andalousie craint qu'on ne lui refuse un passe-port. Pourtant il est Espagnol, et ce voyage est pour lui un moyen de gagner sa vie. Ces difficultés n'existaient pas quand Charles X régnait en France. On ne met aujourd'hui tant d'entraves à la circulation des étrangers, et surtout des Français en Espagne, que pour se préserver de la contagion des idées révolutionnaires. Mais une précaution insuffisante est peut-être plus dangereuse que ne le serait une sécurité aveugle.

L'administration espagnole ne se souvient pas de la pensée du cardinal de Retz : « On est plus exposé à être dupe par trop de défiance que par un excès de confiance ».

Quelle remarque juste, s'écriait une femme qui entendait citer ce passage; c'est vrai... comme le contraire!

On ne peut arrêter sa place à la diligence sans passe-port, mais on ne vous donne vos passe-ports que lorsque le jour de votre départ est fixé. C'est un tour d'adresse que la police vous commande, et qu'il n'est pas aisé d'exécuter. Le problème se

* C'est ce qui est arrivé.

complique par la lenteur des formalités imposées et par la mauvaise grâce qu'on met partout à les remplir. Cependant la vexation tient à l'esprit du gouvernement plus qu'à l'humeur des employés. Je dois dire que ceux-ci sont, en général, gravement polis. Je ne trouve aux administrateurs espagnols, même aux subalternes, ni l'impertinence de certains commis français, ni la politesse formaliste, affectée et gênante de certains autres.

Malgré cet avantage, les entraves politiques rendent ici la vie presque impossible; elles me dégoûtent de parler, de penser, de remuer. Il me paraît plus facile de renoncer à tout que de continuer à grand'peine et à grands frais la lutte de la curiosité contre la mauvaise volonté. Ajoutez aux obstacles, qu'on oppose à toute chose par système, l'absence de concurrence dans tous les genres, et vous vous figurerez les difficultés et les dépenses d'un voyage en Espagne. Si vous sortez de Madrid, et que vous dépassiez une distance de quelques milles, vous ne trouvez plus à louer de voiture légère; il faut donc prendre la diligence, et, s'il n'y a pas de voitures publiques sur la route que vous voulez suivre, on vous donne pour vous tout seul un coche attelé de huit mules. Sans exagérer, on peut dire qu'un Français économe doit compter sur un

tiers en sus de ce qu'il dépenserait en voyageant chez lui, et sur le double de temps qu'il emploierait à parcourir le même espace. Ce n'est pas que les diligences espagnoles voyagent beaucoup moins vite que les nôtres, mais on n'en trouve pas sur toutes les routes.

Il est clair que le gouvernement a pour système d'éloigner les étrangers, et de dégoûter à la longue ceux qui ne se laissent pas effrayer tout d'abord. Que répondre aux Espagnols auxquels vous reprochez leur paresse à sortir de chez eux, quand ils vous opposent la nécessité du passe-port et des visites réitérées, souvent jusqu'à trois fois, à la police pour faire six lieues : l'obligation de prendre des attelages de huit mules, et un carrosse à la Louis XIV pour soi tout seul, et de plus six hommes d'escorte au moins, le tout sous peine d'être incarcéré par la police, brisé par les cahots, pillé par les voleurs, ou même assassiné s'ils ne vous trouvent pas assez d'argent pour le rang qu'il leur plaît de vous assigner dans la société? Il résulte de tant d'embarras, que la difficulté devient un des éléments de la vie; elle grossit les périls, multiplie les ennemis, c'est une loupe à travers laquelle vous voyez les distances s'allonger, les montagnes devenir plus hautes et plus roides; elle

agit à la fois sur le moral et le physique, et notez ce point : elle prévient la satiété sans écarter l'ennui. J'éprouve par moi-même que le système de prohibition, porté au point où il l'est à Madrid, change les caractères à force de gêner les actions.

En voici un exemple entre mille : je me serais assez amusé aujourd'hui, si j'avais été voir le baise-main* à Aranjuez, et deux combats de taureaux dans le même jour; mais je suis près de partir pour l'Escurial et Ségovie, c'est assez; j'ai senti ma curiosité vaincue par l'effroi des embarras inévitables en ce pays, dès qu'on ne renonce pas à tout; au lieu de m'épuiser en explications, en sollicitations, je me suis mis à vous écrire; l'amitié l'a emporté sur la curiosité.....Vous me reconnaîtrez à ce trait; ou peut-être ne me reconnaîtrez-vous pas, car la curiosité c'est moi-même. Le despotisme serait excusable s'il ne faisait que nous opprimer, mais il nous dénature en nous habituant à lui; je dirais presque vive le despotisme, pourvu qu'on le trouve toujours insupportable! Comme je dis : Vive la liberté! pourvu qu'elle paraisse aussi bonne quand on la possède que lorsqu'on la desire.

* Cérémonie de cour.

LETTRE XV.

SOMMAIRE.

L'Escurial. — Insuffisance de toutes les descriptions. — L'esprit de Philippe II plane encore sur l'Espagne. — Son caractère imprimé à ses œuvres. — Architecture biblique. — Première vue de l'église. — Richesse du tabernacle. — Chambre de Philippe II. — Son oratoire près du maître-autel. — Lieu où il est mort. — La peur ennoblie. — Congrégation des hyéronimites de l'Escurial. — Leur singulière destination. — Le tyran des âmes. — Aspect du palais extérieurement. — Le père Buon Diaz. — Son portrait. — Son histoire. — Tableaux de l'Escurial. — Appartements du roi et des infants. — Cellule du père Buon Diaz. — Bibliothèque du couvent. — Climat de ce canton. — Difficultés du voyage. — Saint-Ildefonse. — Ségovie. — Site pittoresque. — Huit pieds de neige au mois d'avril. — La nature des Alpes à huit lieues de Madrid. — Notre carrosse. — Manufacture de glaces. — Solitude des usines espagnoles.

A M. BERTIN L'AINÉ.

L'Escurial *, ce 23 avril 1831.

PERSUADEZ - vous bien que vous n'avez nulle idée de l'Escurial. Tout ce qu'on a lu sur cette création de Philippe II est inexact, ou tellement incomplet, que l'imagination ne peut approcher de la vérité qu'en s'éloignant des descriptions connues. Ce que je vais vous dire ne vous instruira guère mieux : il y a de tout à l'Escurial, et cet ensemble de parties diverses n'a pas de nom. C'est à la fois palais, couvent, forteresse et catacombe! Toute l'Espagne est là, l'Espagne de Philippe II.

L'Escurial paraît encore hanté par l'esprit du prince fondateur de ce palais monacal, monument

* Les Espagnols disent Escorial.

unique dans le monde parce qu'il est le produit de la foi d'un chrétien et de la tyrannie d'un roi. Il subsiste pour attester la puissance de l'église catholique élevée sur les ruines de la chevalerie mauresque. La religion sert ici de lien caché à ces deux éléments contraires, et dans cette sainte prison, la majesté royale prête son manteau de pourpre à la police sacrée.

L'esprit de Philippe II règne encore sur l'Espagne; même aujourd'hui ses successeurs ne font que continuer son œuvre. Quand on est descendu dans les souterrains de l'Escurial et qu'on s'arrête devant le tombeau de ce roi si dramatique, on ne peut se figurer qu'il soit renfermé là, lui dont le génie dirige toujours la politique de son pays. Il croyait à sa puissance comme à celle de Dieu : l'orgueil servait de base à sa foi, et la foi nourrissait son orgueil. C'est à Dieu qu'il a dédié le palais des rois d'Espagne. L'Escurial est à la fois une prison et un couvent.

Mais quel couvent!... Je défie l'homme le plus froid de pénétrer sans frayeur et sans respect dans cette geôle royale; c'est la forteresse de Dieu gardée par son représentant : le roi. L'idée de Dieu est là si intimement unie à celle de la force, qu'elle épouvante plus qu'elle ne console; on croit, mais

en frémissant ; on touche aux temps reculés où le le christianisme n'était encore qu'une vision lointaine. On entend le tonnerre du législateur des juifs et les lamentations de leurs prophètes : c'est l'Asie, Jérusalem, le Temple, c'est la Bible, c'est l'architecture de Ninive, c'est la salle du festin de Balthazar, c'est tout l'ancien Testament. Ce sont les fictions du peintre Martin réalisées. Qui pourrait entrer dans ce sanctuaire prophétique et ne se prosterner pas devant l'unité suprême appuyée sur la puissance royale? Dieu dans le roi : voilà l'Escurial et voilà aussi toute la vieille Espagne ; royaume symbolique s'il en exista jamais sur la terre.

On n'a pas voulu nous donner la première vue de l'église en nous faisant entrer par la porte ordinaire ; mais avec un raffinement de coquetterie, on nous a conduits d'abord au second étage du cloître ; à cette élévation, nous avons trouvé une chapelle latérale qui sert de chœur particulier aux moines, et qui finit à la nef principale comme une tribune. Du haut de cette loge sainte l'œil plonge à une grande profondeur dans l'enceinte intérieure du temple, dont le pavé même fait décoration. Je n'essaierai pas de peindre la pompe de cette architecture biblique ; rien n'en peut reproduire l'impression.

Je ne crois pas qu'on ait jamais bâti un édifice

plus étonnant que ce cloître royal; c'est de la pierre poétique, seule définition qui convienne à un monument sans modèle comme sans copie; ici les rochers ont obéi à une lyre plus puissante que celle d'Amphion : à la harpe de David.

Dans cette enceinte obscure, tout paraît immuable, surnaturel, comme la loi et la société des juifs; on croit entendre la voix de Johévah retentir sous chaque voûte, on croit lire sur chaque pilier son nom gravé, avec ces mots : « C'est ici le palais de l'Eternel. » Du moins est-ce l'emblème de sa gloire; c'est ici qu'ont triomphé ses prêtres : l'Escurial fut le capitole de l'inquisition.

Des montagnes de granit forment les coupoles du temple, des escaliers de marbre descendent dans les souterrains, d'autres escaliers pareils établissent des communications entre l'église et les chapelles latérales; plusieurs de ces dernières sont au deuxième étage; de là on aperçoit le temple sous le point de vue le plus pittoresque et le plus noble : le maître-autel, orné d'un tabernacle étonnant pour la richesse de la matière et la délicatesse du travail, remplit le fond d'une des nefs; l'ornement de cet autel est ici comme dans la plupart des belles églises d'Espagne, une ciselure gothique

toute en or, cette décoration remplit le chœur entier dans sa hauteur et sa largeur. Rien de plus magnifique et de plus noble. Les églises de ce pays ont toujours ce qu'on appelle un chœur élevé; celui de l'Escurial est un des plus magnifiques : on accède à l'autel par une longue suite de marches qui tient toute la largeur de cette partie de l'église. Les degrés font décoration, et séparent le saint des saints du pavé de la nef réservé au peuple; et les prêtres, dominant de si haut les fidèles, apparaissent à l'assemblée comme des êtres surnaturels.

Le roi Philippe II avait à côté de sa chambre une tribune qui s'ouvrait de plain-pied sur le palier du maître-autel. C'est là qu'il a fait apporter son lit pour y mourir; et en même temps, à trois autels différents, trois religieux, établis par lui dans le royal couvent, disaient chacun leur messe pour le repos de cette terrible âme de roi, qui reculait épouvantée devant sa vie et devant sa mort. Philippe II fut redouté de Philippe II lui-même.

Cet homme s'est montré trop formidable pour que le secret de son existence ne fût pas une peur profonde; mais ses frayeurs, cachées sous la double majesté du trône et de l'autel, n'étaient point

ignobles, c'étaient les terreurs de l'âme : les transes de la foi et de la pénitence. A mes yeux Philippe II devient presque grand, pour avoir cru fortement à l'éternité. Tyran des peuples, prince des prêtres, c'est le héros de la crainte qu'il a su ennoblir par la religion. Je voudrais qu'on eût gravé sur son tombeau ce mot de Salomon : « La crainte est le commencement de la sagesse. » L'inquiétude devient une puissance morale quand elle a le salut pour objet. Ce roi, qui fit servir son pouvoir sur la terre à préparer sa place dans le ciel, a pu se tromper souvent : ses erreurs du moins n'avaient rien de vil. S'il fut cruel, c'était comme on remplit un devoir : aussi la terreur que m'inspire son nom sera-t-elle mêlée de pitié, jusqu'à ce qu'on m'ait bien prouvé un crime de lui, dont le premier motif n'ait pas été un scrupule de conscience.

On a parlé si diversement de la mort de son fils, qu'il est permis à l'historien de se défier de l'usage que les poëtes ont fait de ce tragique événement.

L'établissement de la congrégation religieuse de l'Escurial est un fait unique dans son genre : il atteste à la fois toute la force et toute la faiblesse du roi catholique. Cent trente hyéronimites, logés

par lui mieux que des souverains, sont obligés de dire chacun, pendant six mois de l'année, des messes pour le repos de son âme : le reste du temps, ce roi, mort depuis près de trois siècles, leur permet de prier pour ceux qu'ils aiment.

Je ne saurais dire quel mélange étonnant de respect, de gêne, même d'admiration, m'a causé la vue de cette nation de lévites consacrée à la délivrance d'une âme accablée de crimes et d'erreurs, mais dont la puissance terrestre fut employée uniquement à s'assurer du crédit dans le ciel; le salut du souverain, fondé sur la pénitence d'un si grand nombre de ses pauvres sujets, me paraît l'acte de foi le plus aristocratique que le monde ait jamais vu. Les âmes des hyéronimites de l'Escurial sont comme une armée de serfs condamnés à servir dans l'autre monde l'âme du roi de toutes les Espagnes.

En considérant la force de ce rempart sacré et du peuple saint qui combat sur la brèche, j'ai été rappelé à l'idée surnaturelle du christianisme, à cette idée profondément mystique, qui fait attribuer aux vertus d'un homme la puissance de balancer les péchés d'un autre homme. Devant cette association d'âmes pieuses, qui perdent de vue la nature et la société, pour ne s'occuper que d'intérêts

purement spirituels, on s'écrie avec admiration : L'existence n'est pas le même don pour tous les hommes! Seulement je ne voudrais pas que l'autorité ni la richesse du roi pût forcer ou briguer la prière du prêtre.

Je dois dire que l'architecture de l'Escurial ne m'a paru grande qu'intérieurement. L'extérieur de l'édifice est désagréable à l'œil; il est pauvre, et ne produit nul effet, quoique les dimensions des bâtiments soient immenses. Si le dedans est forteresse et palais, le dehors tient de l'hôpital et de la caserne. La forme du gril donnée à l'édifice entier, en mémoire du martyre de saint Laurent, patron de l'Escurial, me paraît un *rebus* d'architecte. D'ailleurs on ne peut la reconnaître qu'en montant sur la montagne voisine, jusqu'au point d'où l'œil embrasse le plan du palais. C'est aussi là que s'asseyait le roi pour inspecter les travaux. Un vent furieux et une pluie glacée ne nous ont pas permis de faire un pas dans la campagne. Nous n'avons pas non plus pensé à nous faire montrer le pourrissoire, où l'on déposait les corps qui s'y décomposaient en peu de temps, ni le tombeau de Vendôme..... Qui peut tout voir à l'Escurial en deux jours?

L'aspect des rues de l'Escurial est d'une tristesse

à porter la mort dans l'âme, surtout par le temps qu'il fait aujourd'hui. Ce matin, en nous levant, nous avons vu les toits du monastère et ceux de notre auberge couverts de trois pouces de neige. Nous sommes au 21 avril et à sept lieues de Madrid : peut-être étoufferons-nous dans deux jours. Les vents qui règnent à l'Escurial sont célèbres; quelquefois ils ont enlevé des hommes. Nous avons trouvé dans ce lieu si pompeux, mais si désolé, une auberge passable, et même une chambre à cheminée. Ce luxe nous manque à Madrid; nous jouissons du feu comme des exilés accueillent les nouvelles de leur pays. L'Espagne est la Sibérie jusqu'au jour où elle devient l'Afrique : de tous les climats de l'Europe, celui-ci est le plus sujet aux variations extrêmes.

Les moines hyéronimites, dont ceux de l'Escurial suivent la règle, ont été établis en Espagne vers le XIV[e] siècle. Ils prétendent continuer la vie des ermites de la Palestine, dont l'institution remonte à saint Jérôme. Celui qui nous a montré le palais claustral, l'alcazar chrétien de l'Escurial, est un homme intéressant *. Il a vingt-sept ans, sa figure est superbe, son regard a cette auto-

* En langue arabe, alcazar veut dire un palais forteresse, une espèce de basilique royale.

rité noble et douce qui n'appartient qu'aux passions réprimées; la forme de son front est parfaitement pure, et le tour de son visage digne d'un peintre. L'expression de la bouche rappelle la race arabe, quoique sa forme soit régulière. Ce trait, le plus mobile du visage du jeune père, est continuellement modifié par un sourire qui change de caractère, selon la teinte des pensées qu'il accompagne; ce sourire fait passer par l'âme des personnes auxquelles il s'adresse une suite d'émotions et d'idées inattendues. Peu d'hommes exercent sur leurs semblables la puissance que donne au vrai religieux la connaissance de l'âme et l'ignorance du monde.

Le père Buon Diaz nous a conté qu'il avait fait profession à quinze ans, et que, sans avoir été jamais parfaitement heureux, il ne s'était pourtant pas repenti du choix qu'il avait fait volontairement. Il a terminé son simple récit par ces mots remarquables : « Mon père m'a mis à onze ans dans ce couvent : l'austérité qu'il faisait régner dans sa maison était telle, et il usait avec moi d'une si grande sévérité, qu'en entrant dans ce cloître je crus avoir trouvé la liberté. Cette première impression ne s'est jamais effacée; elle n'a pas peu contribué à me soutenir dans les épreuves inévitables auxquelles tout religieux est exposé. Le jour

de mon entrée à l'Escurial m'est resté dans la mémoire comme une époque de délivrance. »

Allez donc prêcher contre les couvents chez un peuple dont les mœurs domestiques sont plus graves que celles des solitaires de la Palestine !...

Les hyéronimites font sept ans de noviciat, ce qui suffit, selon l'expression de notre jeune et sage conducteur, pour *dompter* un homme.

Après vous avoir esquissé l'ensemble de l'Escurial, pris du point de vue religieux, le seul, à ce qu'il me semble, d'où l'on puisse s'en former une idée juste, je ne me sens ni la force ni l'envie de vous décrire en détail toutes les merveilles d'art que renferme ce palais. Je vous en indiquerai seulement quelques-unes par acquit de conscience.

Son architecture, un peu théâtrale, est loin d'être irréprochable; c'est ce que tout le monde sait. On sait aussi qu'en élevant ce monument, Herrera prétendit corriger le goût de ses contemporains pour le style *gothique mauresque*. On a trouvé qu'il n'avait pas atteint son but : il ne faut pas accuser l'artiste des défauts de son temps ni des caprices de son roi.

Voici le nom des tableaux qui m'ont paru les plus frappants. La Vierge au poisson de Raphaël; cette peinture me semble égale à ce qu'il y a de

plus beau, même parmi les chefs-d'œuvre de l'auteur : la Vierge, appelée la perle, tableau du même peintre, mais qui date du temps de sa dernière manière, et qui me plaît moins que l'autre : une Visitation également de Raphaël. Ces trois ouvrages sont du premier ordre; néanmoins l'Espagne me semble, si je puis m'exprimer ainsi, un cadre trop sombre pour les tableaux italiens. Le sol produit ici des plantes vigoureuses; toutefois, les fleurs importées de l'étranger n'y prospèrent point. Ce climat brillant, mais âpre et sévère, n'est pas celui qui dispose l'homme à sentir la perfection idéale de Raphaël; la Vierge du rosaire, de Murillo, m'a fait plus d'effet que la perle du peintre romain; c'est la première fois que je me suis surpris à préférer quelque chose à Raphaël. Telle est l'influence des lieux.

On trouve encore dans plusieurs salles de l'Escurial de beaux tableaux de Léonard de Vinci, du Titien, de Rubens, de Van Dyck et de l'école allemande. Ces chefs-d'œuvre sont tous placés dans la partie habitée par les moines. Les cloîtres, les chapelles particulières, les sacristies, les salles des chapitres, les oratoires, sont d'une magnificence royale, tandis que le logement du roi est mesquin, au delà même des convenances religieuses.

Les appartements des infants, tendus en papier, peints et meublés pauvrement, rappellent les guinguettes de Paris; ceux du roi sont au moins ornés de belles tapisseries fabriquées en Espagne, et dont les vives couleurs éblouissent les yeux. Ces tapisseries représentent des scènes populaires espagnoles.

Ce qu'on nomme le Panthéon est le caveau où se trouvent les tombeaux de Charles-Quint, de Philippe II, et de presque tous les rois qui leur ont succédé; c'est une chapelle souterraine, riche et superbement dorée. On descend dans ces catacombes royales par des escaliers dont les voûtes et les murs sont revêtus des plus beaux marbres de l'Espagne.

La cellule du père Buon Diaz est simple; on y trouve de bons livres, qui expliquent la conversation intéressante de ce religieux. Nous y avons vu aussi avec étonnement quatre petites gravures coloriées; elles sont dans le genre français, et représentent les quatre époques du mariage.

Les galeries du palais de l'Escurial, aussi bien que cette cellule, sont pleines de peintures profanes, mêlées aux tableaux sacrés. Ce désordre est-il l'effet du calcul? a-t-on voulu rendre plus éclatante la victoire des idées religieuses, ou plutôt la confusion n'est-elle ici que le produit du hasard? Il semble que tout devait être mêlé dans cet édifice, espèce

de monstre, enfanté par la confusion du sacerdoce et de la royauté......

La bibliothèque est fameuse; elle est riche en peintures et en livres curieux. On nous a montré de l'écriture de sainte Thérèse, l'une des colonnes de l'église d'Espagne. Notre guide nous a fait lire dans ce missel un passage admirable sur l'obéissance religieuse; enfin, nous avons parcouru un des trois exemplaires du Koran, qu'on dit avoir existé dès le temps de Mahomet. Il fut pris à Lépante par don Juan d'Autriche.

Qui pourrait comparer l'Espagne à aucun autre pays, lorsqu'à sept lieues de la capitale du royaume se trouve une chaîne de montagnes, où la neige ne fond entièrement qu'à la fin de juillet, et qui peut donner à tout voyageur, curieux de visiter Saint-Ildefonse et Ségovie, une idée des difficultés et des dangers qu'on éprouve au passage des Alpes? La nature n'a-t-elle pas condamné le peuple d'un tel pays à lutter contre tous les genres de difficultés? L'inconstance du climat y est insupportable, les routes y sont difficiles, les paysages solitaires, sauvages, au delà de ce qu'on peut se figurer; et le caractère des hommes ne se ressentirait pas de toutes ces conditions de leur existence?.... Ce serait une inconséquence de la nature.

Nous avons vu Saint-Ildefonse, qui ressemble à Versailles, comme Philippe V à Louis XIV. Mais un admirable cadre de montagnes et des torrents alpestres, renfermés dans les bassins et les canaux de Versailles corrigent la platitude de l'imitation.

Ségovie est curieux par une réunion de monuments d'architecture de tous les âges. Le plus beau est l'aqueduc romain, attribué à Trajan.

La cathédrale, qui est imposante, et l'Alcazar, vieux château bâti par les rois de Castille, à l'imitation des palais mauresques, mériteraient qu'on séjournât dans cette ville plus longtemps que nous n'y sommes restés.

On a fait du château, qui est un ancien palais des rois de Castille, une école militaire. Le colonel qui la dirige nous a reçus avec une grande politesse, sans que nous eussions aucune lettre de recommandation pour lui.

Les gens qui établissent que les Espagnols ont un caractère maussade, seraient fâchés, je crois, de les trouver meilleurs qu'ils ne les supposent; ils s'arrangent pour que leur attente ne soit pas trompée. Le moyen est facile; il est surtout à la portée des voyageurs français : c'est l'impertinence.

Moi, qui me pique de respect pour tout ce que je ne connais pas, je me conduis de façon à n'avoir

qu'à me louer des Espagnols; ils me paraissent parfaitement naturels et d'une grande sincérité. Ce peuple est franc avant tout : aussi ne me semble-t-il jamais désagréable; il entre de l'affectation dans tout ce qui déplaît; toutefois chez les Espagnols l'amour de la vérité n'exclut pas les rodomontades.

Le site de la vieille ville de Ségovie est pittoresque. Une rivière qui serpente dans des rochers profonds, une cathédrale gothique, un aqueduc romain, un palais mauresque, des montagnes, une ville en pente, une vallée tortueuse, étroite et creuse, au point de paraître noire; que faut-il de plus pour composer de grands paysages? Nous sommes retournés à Saint-Ildefonse par une pluie battante, et qui nous présageait des embarras pour le lendemain. Quand il pleut dans la plaine (voilà ce qu'on ne cesse de répéter aux voyageurs), il tombe de la neige sur les montagnes; nous en devions trouver une nouvelle couche sur le col que nous avions passé la veille, et par lequel il nous fallait revenir à Madrid. Nous ne nous sommes tirés qu'avec peine de ce trajet scabreux, en arrivant à l'Escurial nos mules et nos hommes étaient rendus.

La voiture que nous avions louée à Madrid pour faire cette excursion ressemble tout à fait à celles qu'on voit dans les tableaux qui représentent les

cérémonies de la cour de Louis XIV. Nous n'entrons jamais dans ce carrosse d'apparat sans nous sentir un peu embarrassés de la simplicité de notre costume. Toutes ces curieuses vieilleries finiront par disparaître ; déjà l'habit national se modifie; les peintres et les poëtes feront bien de se presser, car les industriels commencent la conquête de l'Espagne. Leur règne marque l'époque où le métier l'emporte sur l'art; alors finit le culte du beau et le respect pour le passé.

L'état où j'ai trouvé la manufacture de glaces de Saint-Ildefonse me rassure pourtant un peu sur les envahissements du négoce et de la mécanique. Ils ne seront peut-être pas si prompts que je le craignais. En observant la solitude, le silence, la religieuse obscurité des usines de ce pays-ci, je me dis: Espérons que ce peuple ne perdra pas de sitôt sa noble passion pour l'oisiveté.... Sa philosophie pratique le préserve des dangers de l'esprit novateur. Quand l'habitude de ne rien faire passera ici pour un vice, ce sera vraiment alors qu'on pourra dire : Il n'y a plus de Pyrénées: l'Espagne deviendra tout européenne.

Heureusement qu'il y a loin de Saint-Ildefonse à Birmingham. L'esprit castillan n'a point la servilité qui change aujourd'hui toutes les nations de

l'Europe en copistes de l'Angleterre et de la France. Notre monde civilisé est une singerie : vivent les nations qu'on dit barbares, parce qu'elles restent originales ! J'aimerais mieux être un modèle sans copie, qu'une copie du plus beau modèle imité par tout le monde.

Nous étions quatre dans le court voyage qui doit se terminer demain. Rarement quatre personnes, qui ne se sont pas quittées pendant quatre jours, voient arriver avec regret le moment de se séparer. Je dois cet agréable chagrin à l'esprit à la bonté de mes compagnons de voyage *, et aussi à la différence de nos opinions. J'aurais exagéré les miennes si la discussion ne m'avait souvent obligé d'en modérer l'expression pour leur prêter l'autorité de la raison. En fait de bon sens, on n'est pas exigeant envers soi-même, c'est uniquement par la peur de l'isolement qu'on s'habitue à respecter le sens commun : espèce de fonds social des esprits qui veulent rester civilisés.

* MM. Fontaney, Billing et Sainte-Barbe.

LETTRE XVI.

SOMMAIRE.

Le désert commence à la porte de Madrid. — Aspect du pays entre cette ville et Tolède. — Particularité du climat. — La porte d'Alcala. — Silence des rues de Madrid. — Sang-froid des Castillans. — Leur politesse. — Route de Tolède. — Manière de la parcourir. — La civilisation matérielle n'est pas tout. — Dépopulation de Tolède. — La cathédrale. — L'Alcazar. — Le Tage. — Aspect du pays. — Préjugé des paysans. — Monuments religieux. — Plusieurs couches de ruines. — Gaîté des habitants. — Parfums des plaines incultes au printemps. — Le pont du Tage. — La promenade du soir. — L'oratoire seigneurial. — Le prêtre domestique. — Son emploi. — Beaumarchais. — Le directeur de la police. — Ses agents sont espions, voleurs et brigands.

A MONSIEUR DE LAMARTINE.

Tolède, ce 26 avril 1831.

Il y a des contrées plus en harmonie que d'autres avec la disposition particulière de certaines âmes, et lorsqu'on reçoit vivement l'impression de ces lieux analogues aux esprits qu'on regrette, ce qu'on éprouve se complique de la joie de ce qu'on sent et de la tristesse de ce qu'on a senti; la vie paraît incomplète, on appelle le passé au secours du présent; on pense pour un autre et par un autre; le cœur voyage plus que les yeux; alors c'est surtout aux poëtes, c'est à vous qu'on revient. La voix de votre cœur m'est tellement présente dans ce voyage, je vous demande si souvent de prêter des paroles à mes impressions, je vous appelle de si loin pour

m'expliquer les mystères de mon être, qu'il m'est impossible de vous dire combien vous êtes près de moi. Les poëtes ont des amis inconnus; cette fois, vous êtes mon compagnon de voyage sans le vouloir. Je me rappelle nos conversations de Florence, et je me dis: Peut-être que, s'il était là réellement, il éprouverait ce que j'éprouve, et du moins il saurait l'exprimer. Pourquoi n'ai-je pas vu l'Espagne avec vous? Je n'aurais eu qu'à jouir du voyage, je ne me serais pas cru obligé de le raconter.

Le désert commence à la porte de Madrid, mais c'est cette espèce de solitude des terres labourées qui n'a ni noblesse ni grandeur. La charrue embellit les paysages riants, elle gâte les sites sauvages. Je préfère de beaucoup les landes montueuses de la vieille Castille avec leurs troupeaux de mérinos, leurs broussailles rabougries et leurs plantes aromatiques, aux plaines ensemencées des environs de Madrid.

Le voyageur n'a pas de tâche plus ennuyeuse à remplir que celle de parcourir dans une mauvaise diligence les douze mortelles lieues d'Espagne qui séparent Madrid de Tolède. Rien sur ce chemin ne varie l'insipide monotonie du paysage; pour surcroît de tristesse, nous avons retrouvé à Tolède ce vent pluvieux et glacé qui ne nous a guère

quittés depuis notre entrée en Espagne. Et dès qu'il cessera de nous transir, nous étoufferons. Sous ce climat les transitions sont inconnues, les saisons changent brusquement comme la musique module; tout est dur, heurté, inattendu; tout m'étonne, m'occupe, jusqu'à présent rien ne me charme. La température de l'Espagne est romantique, en prenant ce mot dans son acception la plus hostile et la plus étroite; en le prenant comme un vieil auteur d'opéra, du temps de l'empire.

Les pluies de printemps sont cette année plus incommodes qu'à l'ordinaire; néanmoins, malgré le désagrément qu'elles nous causent, j'ai aperçu plusieurs jours de suite à Madrid de beaux effets de lumière au-dessus de la porte d'Alcala. Cette décoration aérienne, éclairée par un soleil couchant, tel qu'on n'en voit que dans les pays du Midi, donnait un aspect majestueux à l'entrée de la ville. Le dessin de cette porte, sans être un chef-d'œuvre d'architecture, a pourtant une certaine pompe royale, la blancheur des trois arcs dont elle se compose, et qui forment portique: leurs ornements, leurs trophées, qui rappellent le style de Versailles, où la féerie royale est substituée au sentiment de la nature, contrastait d'une manière frappante avec la jeune verdure des ormes

du Prado et des bosquets du Buen-Retiro. Ce mélange de constructions théâtrales et d'effets de nature rend la descente de la rue d'Alcala aussi imposante que pittoresque. Cette rue débouche en face de la porte du même nom, bâtie à jour au sommet d'une pente douce opposée à celle de la rue ; chacune de ces deux pentes contraires sert à croître l'effet de l'autre, et l'allée du Prado commence dans le fond de cette espèce de vallon. De plus grands monuments, de plus beaux sites produisent une impression moins vive que celle de ce quartier de Madrid.

Une des causes du profond silence qui règne à Madrid, c'est la rareté des charrettes. Presque tout s'y transporte à dos de bêtes. La ville est continuellement traversée sans bruit par de longues files d'ânes et de mulets, chargés de l'approvisionner. Ces convois sont un des mille sujets de tableaux qu'on rencontre à chaque carrefour de Madrid.

Le caractère espagnol contribue également à diminuer les bruits de la rue. Dans ce pays, où l'on gouverne en silence, la vie particulière est silencieuse comme la politique est secrète; ce mystère, cette gravité nationale, sont devenus une des conditions de l'existence. Les hommes sont lents,

cérémonieux ; ils parlent avec froideur, agissent avec dignité : je crois qu'ils rougiraient de se montrer émus. Je me figure que le sang arabe leur donne quelque rapport d'humeur avec les Orientaux. On n'entend point d'injures, on ne voit point de querelles, leur colère tue, elle n'insulte pas; c'est le contraire des Français. Personne n'est prévenant, tout le monde est régulièrement poli. L'éducation espagnole ne rend point agréable, elle rend sérieux et vrai. Je ne crois pas que l'esprit soit une des facultés dominantes des Castillans; mais s'ils ont peu de légèreté, de souplesse, de grâce dans la conversation; s'ils ne sont point ce que nous appelons aimables, ils sont parfois sublimes. La gaieté, la finesse, la vivacité, la cajolerie, italiennes paraîtraient aussi étranges à Madrid qu'à Constantinople; mais la fierté républicaine, resserrée dans des formes de respect qui n'appartiennent qu'aux gouvernements théocratiques, font des Espagnols un peuple qu'on ne pourrait s'empêcher d'estimer, quand même on n'éprouverait nul attrait pour lui. Corrects dans toutes les relations sociales, les Espagnols sont sans frein dans leurs passions : et ce contraste a un charme particulier.

Le goût classique qui domine tout, qui perce partout en Italie, n'existe que par exception en

Espagne, pays romantique par excellence. L'Espagne tout entière est chevaleresque et chrétienne ; pour elle, les anciens ce sont les Maures..... Moi, qui préfère l'Italie à tout, je dis qu'il faut vivre à Naples et mourir à l'Escurial.

La route de Madrid à Tolède n'est pas tracée : on voyage à travers champs, on passe dans des trous, dans des ornières; et de trois lieues en trois lieues on trouve un village malheureux, ou quelque petite ville en décadence; c'est là qu'on change de mules pour recommencer un relais exactement pareil à celui qu'on vient de finir.

Chacun de ces villages si misérables possède une église qui s'élève au-dessus des masures habitées par le peuple. On croit voir la religion dominer la société : il y a encore en ce pays une puissance poétique qui fait que tout y devient emblème. Je ne cherche pas l'allégorie : c'est elle qui me frappe malgré moi à chaque pas que je fais en Espagne.

Dans les villages castillans, la maison de Dieu a souvent de loin l'apparence d'une forteresse. Elle renferme des richesses qui ont fait répéter aux économistes de tous les pays et de tous les temps que ce peuple était appauvri par sa dévotion. Reste à proposer aux habiles la solution du problème suivant : Quel est l'homme heureux ? Le riche à qui

rien ne suffit, et dont l'inquiète prospérité se plaint de tout, ou le pauvre content de sa situation, grâce à la vie morale dont il est animé? Quand le dénûment ne demande rien, il est plus indépendant que l'abondance qui craint de perdre, et qui appelle perdre ne point acquérir; la misère des cœurs libres a ses dédommagements. Après tout, l'indépendance est l'unique but, le seul devoir de l'esprit humain. Ceci s'applique à l'espèce comme à l'individu.

Tout observateur sincère conviendra, quelles que soient d'ailleurs ses opinions, qu'il y a dans les caractères espagnols une grandeur que la satisfaction des besoins matériels ne peut donner. Même, il faut bien le dire, cette élévation de l'âme tient aux privations du corps. Et cela prouve que les jouissances, sans lesquelles les nations qui gouvernent l'Europe moderne ne reconnaissent plus de civilisation possible, sont ce qu'il y a de plus opposé à la vraie magnanimité. La noblesse de sentiments, qui pousse les hommes aux sacrifices les plus généreux, ne se retrouve que chez des peuples à demi barbares. D'après cela, faut-il tant nous hâter de les civiliser à notre manière?

L'excursion de Madrid à Tolède est un voyage assez cher, soit qu'on prenne la diligence ou qu'on

loue une voiture. Cette dernière manière, quoique plus agréable, est peu usitée, parce qu'elle est la plus dangereuse; les brigands attaquent rarement les voitures publiques, dont le libre passage est assuré par un tribut annuel que paye l'administration.

Tolède est dépeuplée; mais son nom historique, sa position resserrée sur un rocher, les nœuds que semble former le Tage en serpentant à travers des montagnes profondes plutôt qu'élevées, en font un lieu de pèlerinage obligé pour tout voyageur curieux. La cathédrale seule est une ville entière. Dans ce magnifique édifice gothique tout est sculpture, dorure, peinture; l'œil est ébloui de tant d'éclat.

Le maître-autel apparaît au milieu de la nef principale, dans une enceinte particulière, et qu'on nomme le sanctuaire. Cette espèce de chœur élevé est comme un édifice à part dans l'église : il est fermé d'un bout par une grille, de l'autre par un mur qui le sépare du fond de la nef. Ce mur a toute la hauteur des voûtes; il est entièrement revêtu de ciselures gothiques qui servent d'ornements à l'autel, et ressemblent à une multitude de châsses dorées, toutes pareilles entre elles, et qui s'élèvent les unes sur les autres jusqu'au faîte de l'édifice. Cette espèce de broderie d'or, d'une dimension co-

lossale, produit un effet vraiment extraordinaire. En voyant les innombrables chapelles de cette cathédrale, ses bas-côtés, sa religieuse obscurité, les détails de son architecture, la pompe des cérémonies du culte, je me disais : Le catholicisme n'a pas encore été bien compris ailleurs qu'en Espagne.

L'Alcazar, monument originairement bâti par les Maures, détruit dans toutes les guerres, relevé pendant toutes les trèves, a fini d'être ruiné sous les Français pendant l'invasion de Bonaparte. Ce qui en reste debout est élégant, et rappelle les plus belles parties du château de Heidelberg. La ressemblance n'a rien de surprenant, puisque c'est Charles-Quint qui avait réédifié ce palais arabe. A peine y a-t-il un chemin d'ici à Aranjuez, résidence royale. Aucune diligence ne conduit le voyageur à travers la vallée du Tage, que je me figurais si riante ; je viens de faire marché avec un voiturier pour traverser demain ces huit lieues de désert. Il demande son argent d'avance afin de le laisser ici de peur des voleurs ; cet argent ne monte pas à moins de cent francs. Nous sommes à douze lieues de Madrid, dans l'ancienne capitale du royaume, et personne ne s'avise de s'étonner d'un état de choses si naturel à l'Espagne.

Ce soir, la pluie ayant cessé, je suis descendu

vers la porte de la ville du côté du sud-est. Je voulais voir le Tage, ne fût-ce que pour dire à ses eaux le beau nom qu'elles portent..... A Tolède, ce fleuve n'est encore qu'un torrent jauni depuis quinze jours par des pluies continuelles; il coule sous les murs de Tolède, dans un lit profond et resserré entre deux lignes de rochers. Un pont de granit, orné d'une porte, le tout d'une architecture pittoresque, conduit le voyageur sur la rive gauche du fleuve, vers les poétiques provinces de la Manche et de l'Andalousie. Là, commence l'Espagne du midi.

Je ne saurais dire ce que je trouvais de grandeur et de beauté dans ce paysage contemplé à la fin d'une journée orageuse. Nous sommes au printemps, mais dans une contrée si dépouillée d'arbres et de prairies, que le sol y paraît toujours à nu; on ne s'aperçoit du renouvellement de la saison que par l'éclat doré des nuages, et par les parfums aromatiques qui s'exhalent au loin de la terre; les plaines de la Manche, vastes champs abandonnés aux lavandes fleuries, à la sauge, au thym, envoient de trente et quarante lieues leurs enivrantes et balsamiques odeurs jusque dans la vallée du Tage, où se renferment comme dans un vase, les parfums d'un air libre et les trésors d'une terre inculte.

Une des principales causes de l'aspect désolé de ce pays, c'est le préjugé des paysans espagnols contre toute espèce de plantations. Croyant le voisinage des arbres malsains, ils rasent jusqu'aux moindres traces de végétation, et livrent à ses propres forces le sol dépouillé. De là vient que des pays entiers ne sont plus qu'un tapis d'herbes aromatiques.

Sur ce sol, nivelé par l'ignorance et la barbarie, les hommes ont pourtant élevé d'importants monuments. Ce sont les œuvres de la guerre et de la religion, qui donnent leur caractère aux sites de l'Espagne. Combien de couvents dominent les monts stériles. Ces sommets dépouillés par le travail de l'homme portent des villes au lieu de forêts. Les monastères sont semblables eux-mêmes à des cités plus fortes, plus nobles que le vulgaire amas d'habitations qui les entoure. Ces maisons des hommes du ciel ont l'air d'appartenir à des êtres d'une autre espèce que les hommes ordinaires : elles semblent restées là pour protéger les campagnes, ennoblies par le voisinage de ces pieux asiles.

Tolède, cette ville si chrétienne, fameuse par plusieurs conciles réunis dès les premiers siècles de l'Église, est aujourd'hui entourée de murs arabes. Ce rempart est tout crénelé, comme au temps des guerres du moyen âge ; en voyant ces

ouvrages mauresques encore debout, on croit que la chevalerie va renaître. Au-dessous des constructions guerrières du moyen âge se retrouvent des pierres romaines, qui nous racontent les révolutions des empires, comme les couches du terrain attestent au naturaliste les catastrophes du globe. Quel sujet de méditation pour les esprits auxquels le passé dit plus que le présent !

Aux environs de Tolède, le caractère mélancolique du site s'accorde merveilleusement avec le style sombre et sévère des édifices, avec la gravité du langage. La langue castillane se prête, plus que l'italien, à l'expression des pensées tristes. Quelques églogues, quelques élégies, entre autres les vers du poëte guerrier Garcilaso, me prouvent que, si jamais les poëtes de ce pays s'avisent d'exploiter le champ de la douleur, la littérature espagnole sera renouvelée. Nous connaissons la manière dont les hommes du Midi peignent les joies ou les tourments de la passion; hors quelques passages de Virgile et du Dante, nous ne savons où chercher l'expression de leur mélancolie. C'est qu'en général ils sont calmes, gais, désespérés ou furieux : quand les Espagnols découvriront la rêverie, ils trouveront une admirable langue, prête d'avance à l'exprimer. Jusqu'ici l'aspect du pays seul est triste, les esprits

sont encore gais. L'Espagne attend son Lamartine.

Les villes, les couvents, les ponts, les portes des cités, tout ce que les hommes ont fait ressemble à des portions de forteresses, à des prisons : mais les habitants de ces geôles ne songent qu'à l'amour, à la danse, à la musique, au plaisir.... jamais le bonheur ne fut logé si tristement.....

Les montagnes des environs de Tolède sont hérissées de ruines, dont j'aime mieux ne pas demander l'origine. Le vague plaît à la paresse de ma pensée, à l'activité de mon imagination. Quand je sens, j'en sais assez pour vivre. Pourquoi m'affligerais-je d'ignorer? Je me rappelle en masse les bouleversements que Tolède a soufferts, les massacres, les pillages, les horreurs sans nombre qui s'y sont passés. Je n'ai pas besoin de plus de science pour contempler avec intérêt ces vieux édifices, dévastés à toutes les époques par tous les ennemis de cette aventureuse cité, cité chrétienne et chevaleresque par dessus toutes les autres: Tolède fut la capitale de l'Espagne militante, comme Madrid l'est devenue de l'Espagne triomphante, et enrichie d'un monde nouveau... D'autres que moi y viendront citer des livres : j'y vois des sites et des hommes.

Je vois l'entrée des déserts fleuris et embaumés de la Manche, terre où commencent les contrées poé-

tiques de l'Espagne; les vents qu'elle m'envoie sont harmonieux; d'ici je vais m'avancer vers la Sierra-Morena, au delà m'attend.... le paradis.... J'en reçois des nouvelles par la musique de l'air et par les parfums de la terre....

On ne peut faire un pas dans ce pays sans y reconnaître les effets de la domination des Arabes. Cette influence des vaincus est quelque chose de merveilleux; chassés, subjugués, dans leur disgrâce même ils ont conservé assez de puissance pour transformer jusqu'au caractère de leurs maîtres. C'est ainsi que la Chine a conquis ses conquérants. Cette lente victoire du malheur me semble un grand acte de justice de la Providence.

Nulle gloire n'est pure sur la terre, nul triomphe n'est complet; et plus le succès se montre cruel, plus il sera chèrement expié. Au bout de huit siècles, les Espagnols ont accompli leur juste vengeance sur les Maures; mais ils n'ont triomphé que par les armes, et sont restés sous le joug de l'esprit de leurs ennemis.

Je me suis arrêté longtemps près du pont du Tage. Je me plaisais à mesurer de l'œil la hauteur des rampes qui soutiennent la route par laquelle on monte à Tolède. Je contemplais avec un respect superstitieux la montagne qui s'élève au midi du fleuve; elle me cachait les déserts embaumés de

la Manche. J'avais l'esprit dominé par un seul désir, le désir de traverser au vol cet espace, pour aller me reposer dans les vallons de l'Andalousie. Près du pont, sur un rocher, j'apercevais un couvent d'une grandeur peu ordinaire, et dont les murs, partant du pied même de la montagne, en dépassent encore la cime de toute la hauteur des maisons de la ville. La solide magnificence de ce cloître m'étonnait. Ils sont bien gardés contre le monde ceux qui vivent là, pensais-je. La beauté poétique du site, l'harmonie des couleurs au coucher du soleil, les parfums aromatiques du printemps apportés du fond des plaines incultes, les murmures confus de la nature et de la cité qui parvenaient jusqu'à moi, fondus dans de lointains accords : tout ce qui frappait mes sens me causait un plaisir vague assez semblable aux charmes de la vraie musique;... et je pensais à vous, quand je pensais.....

Il y a des secrets que l'homme ignorera toujours; mais heureux celui qui songe à les deviner! C'est déjà beaucoup que d'avoir envie d'interroger l'esprit de la nature. La poésie est partout, mais surtout dans la solitude; et quelle solitude est plus complète que celle du voyageur? Les habitudes de la société sont perdues pour lui; il ne lui reste que Dieu et la nature. Le voyage est poétique

comme l'isolement. Dans le monde il faut choisir, comparer, consulter, réfléchir pour se conduire; dans le voyage il ne faut que sentir,... et se laisser aller; là tout s'apprend sans effort. Le Dieu de l'univers semble se promener majestueusement devant le miroir de votre âme, et les éclairs qu'il en tire vous font apercevoir sa présence. Le voyageur devient comme un instrument sous la main du Créateur, et chaque frémissement de son cœur est un accord qui répond à la voix de la terre.

Jamais cette voix ne m'a paru plus éloquente que ce soir en l'écoutant, au pied des roches de Tolède.

Au-dessous de moi le fleuve se précipitait en cascades par delà les arches du pont de granit; plus haut, du côté opposé à la ville, une forteresse en ruines attristait la cime du plus triste des rocs; à ma gauche, un faubourg de Tolède s'élevait comme une montagne. Cette colline bâtie, cette ville dominée par des cloîtres et des églises, me parut singulièrement pittoresque, au moment où l'ombre du soir grandissait toutes choses. Dans le lointain la vallée du Tage s'enfonçait sous les brouillards d'une soirée pluvieuse : à mesure que la nuit s'élevait, les monts les plus éloignés qui bordaient l'horizon se couvraient de feux allumés par les brigands ou par les royalistes employés à la poursuite de ces malfai-

teurs, la civilisation espagnole est mise en état de siége perpétuel par le brigandage.

Je ne me sens plus assez jeune pour espérer beaucoup de soirées comme celle que je viens de passer là. Mais les regrets mêmes que nous laissent de telles émotions ont plus de charme que des consolations ordinaires.

J'allais retourner à mon gîte, quand, à la dernière lueur du crépuscule, je vis passer de toute la vitesse de leurs chevaux andalous des hommes vêtus à la castillane. Ce vêtement se compose d'un bonnet de laine noire coupé en forme de casque, d'une espèce de cuirasse de cuir noir attachée autour du corps par une ceinture pareille, d'une culotte courte de même matière et de même couleur, enfin de guêtres de cuir jaune brodées et ouvertes à moitié sur le mollet. Au même moment un troupeau de chèvres aux oreilles pendantes, au poil brun comme le vêtement des hommes, mais lisse et doux, traversait le pont pour rentrer à cette ville redevenue rustique par la révolution du temps et les fureurs des hommes. Quelques désœuvrés de Tolède, enveloppés dans leurs manteaux couleur de tabac d'Espagne foncé, regardaient comme moi couler le Tage, grossi par l'orage du matin, tandis qu'un arc-en-ciel, après avoir longtemps brillé vers

l'Orient, s'éteignait avec les derniers rayons du soleil. J'ai vu de plus beaux tableaux, je n'en ai pas vu de plus difficiles à oublier. C'est comme les écrits de certains hommes d'un talent puissant, qu'on n'aime pas, et dont on se souvient toujours.

Avant de rentrer dans l'hôtellerie, j'aperçus une petite maison plus blanche, plus rappropriée que les autres; elle avait un balcon élégant qui s'avançait sur la rue, et qui portait une vraie corbeille de fleurs fraîches et soignées. Ce genre d'ornement est assez commun en Espagne, où les fleurs n'inspirent pas la même crainte qu'elles causent aux dames italiennes. Une grande fenêtre en forme d'arcade s'ouvrait sur le balcon, et laissait apercevoir de vives clartés. Curieux de reconnaître la cause d'une illumination si brillante, je montai sur un tertre qui se trouve juste en face de cette petite maison. J'aperçus dans le fond de la salle éclairée un grand et pompeux écusson audessus d'un Christ assez bien peint; ces insignes aristocratiques et religieux étaient placés sur un autel éclatant d'or et de lumière. Le séjour qui m'avait paru si mystérieux n'est autre chose qu'un oratoire baronial. Ici la religion préside à tout, chaque maison a son prêtre ou son moine qui devient le protecteur, le tyran, le génie domestique

des habitants, on le redoute et on ne peut se passe de lui : voilà l'Espagne.

Il faut tout dire, l'influence du prêtre dont l'esprit est devenu un des éléments de la vie, n'empêche pas qu'il ne règne ici un dérèglement de mœurs incroyable : reste à savoir l'idée que les hommes de ce pays attachent aux actions que nous blâmons. Le mystère religieux qui plane sur l'Espagne entièr a dû donner naissance à une caste presque inconnue aujourd'hui en France : c'est le prêtre familier dont Beaumarchais nous a montré un échantillon dans son Basile.

Le clergé, au lieu d'être resté dans l'état le corps enseignant, s'est réduit à remplir dans la famille l'office de complaisant;..... complaisant est mis là pour parler honnêtement......

Cette espèce de gens officieux se glisse partout : le vieux théâtre espagnol est plein de leurs scandaleux portraits, et le nouveau les ridiculiserait encore s'il était aussi libre que l'ancien ; mais la police surpasse l'inquisition en délicatesses morales.

Ces hommes, qui rendent les mêmes services que les juifs en Pologne, n'ont nullement passé de mode, seulement on empêche les comédiens de parler d'eux.

L'utilité de ces commissionnaires d'amour est si

généralement reconnue en Espagne, que la réputation d'une femme est compromise par ses rapports avec les vieilles gens, autant qu'elle le serait par la société intime d'un jeune homme. La pièce que j'ai vue représenter dernièrement à Madrid roule tout entière sur un genre de comique inconnu en France. Il est tiré du caractère d'une entremetteuse, dont le portrait est tracé avec une vérité, une finesse, merveilleuses.

On m'interrompt pour m'annoncer que, malgré les formalités que j'ai déjà remplies à la police de Madrid, il faut que j'aille moi-même retirer mon passe-port chez le commissaire de police de Tolède. Je me récrie contre cette vexation, on me répond que depuis peu de jours il est arrivé un ordre du gouvernement, qui enjoint aux autorités d'exiger la présence du voyageur lui-même pour viser ses papiers. Je me récrie plus fort, alors on me promet une permission particulière du chef, et mon domestique ira la porter au commissaire. Mais il faut la payer comme toute faveur particulière. Ici je reconnais encore Beaumarchais. Depuis que j'ai vu l'Espagne, cet esprit que je trouvais toujours plus satirique que comique me paraît supérieur à l'opinion que j'avais de lui; j'admire la sagacité avec

laquelle il a su peindre ce pays, et surtout mettre le portrait qu'il en a fait au point de vue du parterre de Paris.

Le directeur de la police vient de faire subir un interrogatoire particulier à mon domestique, pour s'assurer du but de mon voyage. Il me croyait Anglais et disait : Il doit savoir que dans son pays comme en Espagne on demande à chaque voyageur son passe-port tous les soirs. Je ne sais si mon guide a pu répondre à cette assertion, qui vous montre l'idée qu'on se fait ici des pays étrangers. L'inquisiteur politique a levé la séance, en disant que tout voyageur est un révolutionnaire, qu'on n'avait jamais vu tant d'étrangers en Espagne, et qu'il ne concevait pas que le roi permît à tout venant d'entrer dans ses états.

Les mêmes agents de police qui viennent de nous tracasser de la sorte, afin que nous les payions pour nous mettre en règle, seront peut-être demain sur la route à nous attendre pour nous demander ou nous faire demander la bourse ou la vie. La cérémonie des passe-ports est avantageuse au brigandage; elle procure à la police, qui est composée de voleurs ou d'amis et de parents de voleurs, la facilité de s'assurer du chemin qu'on prendra, parce qu'en faisant viser son passe-port il faut bien que

l'étranger dise où il va, comment il voyage, à quelle heure il part; et s'il change de direction il risque de se faire arrêter. Il y a du Gil-Blas dans ce pays autant que du Figaro.

LETTRE XVII.

SOMMAIRE.

Parti des absolutistes. — Le roi leur paraît un révolutionnaire. — Origine du parti carliste. — Un mot sur l'infant don Carlos. — Le père Cyrille exilé comme absolutiste. — Cevallos exilé comme révolutionnaire. — Histoire du brigand Apollinario et d'un franciscain. — Conversion du voleur : sa rechute



A MISS BOWLES.

Aranjuez, 28 avril 1831.

En parlant des différents partis qui divisent aujourd'hui les Espagnols, quelqu'un vient de me dire que celui des absolutistes, association nombreuse et considérable, trouve le roi Ferdinand trop libéral. Ces ultrà-catholiques accusent le prince de n'aimer pas assez les prêtres. Pourtant il les aime ; mais comme il a un frère, don Carlos, qui les aime davantage, par comparaison il passe pour modéré; ce qui veut dire pour protéger les révolutionnaires.

Si l'infant don Carlos arrivait au trône, il ne manquerait pas de rétablir l'inquisition avec tous

ses accompagnements : espions, cachots, tortures, exécutions...... Un ancien confesseur du roi, le père Cyrille, général des franciscains, est le chef du parti carliste, nom sous lequel on désigne en Espagne les amis de don Carlos. Le roi a exilé ce moine dans un couvent de Cadix. Bien des gens pensent qu'un homme si extraordinaire, un esprit si actif, n'a pu rester étranger aux derniers événements qui viennent de troubler la tranquillité du pays.

Le père Cyrille avait bien employé le temps de sa faveur : du fond de sa cellule il a su devenir grand d'Espagne de première classe, et chef du conseil de Castille. Il a obtenu les cordons des premiers ordres du royaume; il avait des chevaux, des laquais, et se faisait servir à part, quoiqu'il vécût au milieu de sa communauté. On assure qu'il a dû cette étonnante fortune à des talents supérieurs *.

Un autre homme distingué, mais qui a travaillé dans un sens opposé, a encouru comme lui la disgrâce du roi; c'est Cevallos. Il avait intéressé l'Europe entière au malheur du prince des Asturies. Les écrits de ce fidèle sujet dévoilèrent les ruses

* Voyez l'entrée du père Cyrille à Grenade, lettre 56e, vol. IV.

employées par Bonaparte pour attirer le jeune prince dans un piége. Au moment de l'invasion, grâce au zèle et aux talents de ce dévoué serviteur, tous les cœurs honnêtes prirent parti pour les prisonniers de Valençay. A peine le prince fut-il rentré dans ses droits et devenu roi, qu'il éloigna son défenseur. La même province sert aujourd'hui d'exil au père Cyrille et à Cevallos. Ces deux hommes sont arrivés à la disgrâce par des chemins bien différents. Voilà de l'équité à la manière de Ferdinand VII.

Ce matin, sur la route de Tolède à Aranjuez, dans un vallon désert et tellement infesté de brigands, qu'on n'y pouvait penser qu'à des histoires de voleurs, on m'a conté celle-ci :

Apollinario, malfaiteur fameux, ravageait les campagnes de l'Andalousie, où il s'était fait un nom par ses assassinats et ses rapines. Il ne respectait personne : un jour il osa même porter la main sur un disciple de saint François. Ce religieux, autre père Cyrille, se voyant au moment d'être dépouillé et peut-être égorgé, fut inspiré du ciel. Il se mit à prêcher son voleur avec tant d'éloquence et de charité, qu'il l'attendrit ; s'apercevant de l'effet qu'il produisait, il redoubla d'efforts. Enfin il jura sur la croix de faire tout ce qu'il faudrait pour ob-

tenir du roi la grâce du brigand si celui-ci promettait de se convertir et de vivre désormais en honnête homme.

L'assassin, fondant en larmes, tombe aux pieds de sa victime triomphante, et lui fait à l'instant, sans quitter le grand chemin, une confession générale avec tout l'abandon, toute la sincérité d'un pécheur subitement touché de la grâce divine. Le confesseur et l'assassin se quittent en s'embrassant et en se jurant réciproquement d'accomplir leurs promesses.

Cette scène, digne de l'église primitive, digne du pinceau d'un grand poëte, se passait il y a trois ans à côté de cette France raisonneuse, antipoétique, qui se croit éclairée parce qu'elle doute de tout, civilisée, parce qu'elle a mis le raisonnement à la place du sentiment.

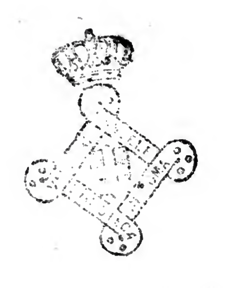
L'apôtre franciscain court à Madrid, raconte au roi lui-même l'engagement qu'il a pris, et supplie avec larmes la majesté terrestre d'acquitter les promesses faites au nom de la majesté divine. Le roi des Espagnes accorde la grâce du malfaiteur.....

Depuis ce jour, Apollinario est devenu le protecteur des diligences, dont il faisait la terreur. C'est lui qui nous escortera demain jusqu'aux fron-

tières de l'Andalousie, qu'il n'ose franchir; les habitants de cette province, encore épouvantés du souvenir de ses cruautés, seraient moins bons chrétiens que le moine et que le roi*.

* L'auteur n'écrit point un roman, il n'a donc pas le droit d'embellir, et se croit obligé d'avouer qu'en repassant au mois d'août suivant par la route de l'Andalousie, il apprit à Val de Peñas, patrie d'Apollinario, que le nouveau saint était retourné à son ancien métier. On verra plus tard la cause de la rechute du pénitent et du désenchantement du voyageur.

FIN DU PREMIER VOLUME.




810,259

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

